

Adriatico/Jadran

Rivista di cultura tra le due sponde



1-2/2013

© Fondazione Ernesto Giammarco – Tutti i diritti riservati

Composizione ed impaginazione: Monica De Rosa

Stampa e allestimento: Lit. Brandolini - Sambuceto

In copertina:

Disegno originale di Srećko Jurišić

Elaborazione grafica di Monica De Rosa e Alfonso Randinella

ADRIATICO/JADRAN

Rivista di cultura tra le due sponde

1-2/2013

Fondata da Luciano D'Alfonso

Direzione: Marilena Giammarco, Ljerka Šimunković, Antonio Sorella

Direttore responsabile: Antonio Sorella

Comitato scientifico: Gian Mario Anselmi, Franco Botta, Joško Božanić, Lorenzo Braccesi, Vincenzo De Caprio, Fabio Fiori, Elvio Guagnini, Pasquale Guaragnella, Sebastiano Martelli, Alessandro Masi, Predrag Matvejević, Gianni Oliva, Aleksandar Palavestra, Gaetano Platania, Giovanna Scianatico, Marko Trogrlić

Comitato di redazione: Snježana Bralić, Monica De Rosa, Brigida Di Leo, Stevka Šmitran

Segreteria di redazione: Maja Bezić, Katarina Dalmatin, Claudio Di Felice, Chiara Magni, Pierluigi Ortolano, Ivania Petrin

Redazione italiana: Fondazione Ernesto Giammarco, viale Riviera, 195, 65123 Pescara, tel. +39 085 76173; e-mail: m.giammarco@tiscali.it; m.giammarco@unich.it

Redazione croata: Hrvatsko-talijanska kulturna udruga "Dante Alighieri" Split /Società culturale italo-croata "Dante Alighieri" Spalato; e-mail: ljerkasimunkovic@gmail.com; sito web: www.dantealighieri-split.hr

Si collabora alla rivista su invito della Direzione e del Comitato di redazione

Per richiedere i numeri della rivista collegarsi al sito www.fondazionernestogiammarco.it

ISSN 1828-5775

Autorizzazione n. 5/2006 del Tribunale di Pescara

Miroslav Rožman, <i>Les intellectuels dalmates dans l'administration française en Dalmatie (1806-1814)/ Dalmatinski intelektualci u francuskoj upravi u Dalmaciji (1806.-1814.)</i>	9
Sanja Vulić, Ljerka Šimunković, <i>O leksičkim razlikama dubrovačkoga i splitskoga govora/ Sulle differenze lessicali tra le parlate di Dubrovnik e di Split</i>	25
Magdalena Nigoević, Vito Balić, <i>(Auto)giustificazione del proprio percorso scientifico ed artistico: il caso di Giulio Bajamonti/ (Samo)opravdanje vlastitog znanstvenog i umjetničkog puta: slučaj Julija Bajamontija</i>	53
Pierluigi Ortolano, <i>La prima grammatica italiana per croati di Giacomo Micaglia (Jakov Mikalja) - 1649 -/ Prva talijanska gramatika za Hrvate Jakova Mikalje (Giacomo Micaglia) - 1649 -</i>	67
Monica De Rosa, <i>Spalato e la cultura italiana nel Settecento: influenze e ricezioni/ Split i talijanska kultura u 18. stoljeću: utjecaji i recepcija</i>	95
Stevka Šmitran, <i>"Il ponte sulla Drina": il mito del sacrificio di fondazione/ "Na Drini ćuprija": mit o prinošenju žrtve</i>	107

Recensioni/Recenzije

<i>Un'interessante collaborazione tra l'architetto e il committente - Ana Šverko, Giannantonio Selva, Dalmatinski projekti venecijanskoga klasicističkog arhitekta / Designs of the Venetian Neoclassical Architect Giannantonio Selva, (Ljerka Šimunković); Uspješan primjer spašavanja zavičajne baštine - Radoslav Benčić, Rječnik govora grada Hvara. Forske rici i storije, (Ljerka Šimunković)</i>	123
--	-----

Les intellectuels dalmates dans l'administration française en Dalmatie (1806 – 1814)/ Dalmatinski intelektualci u francuskoj upravi u Dalmaciji (1806. – 1814.)

Miroslav Rožman
Dante Alighieri – Split

Parole chiave: Amministrazione francese, paesaggio, scuola, riforme sociali, Dalmazia

Ključne riječi: Francuska uprava, krajolik, škola, društvene reforme, Dalmacija

Deux siècles se sont écoulés depuis le début et la fin de la brève administration française en Dalmatie et dans les Provinces Illyriennes (1806-1814). De très nombreuses recherches scientifiques suivies de publications et études importantes avaient pour l'objet de circonscrire et de comprendre au mieux cette période turbulente¹. Néanmoins, certains points obscurs en demeurent encore: il n'est nullement aisé de saisir tous les éléments décisifs pour un cycle historique de *courte durée* – les cycles de *longue durée* sont nettement plus “faciles” à étudier. Les changements y sont plus lents et les coupures structurelles plus évidentes que ne les sont dans des *cycles courts* où les modifications sont très rapides sinon brusques, pratiquement quotidiennes. Dans ce dernier cas, tout document authentique et d'origine de l'époque pourrait receler une information capitale pour une meilleure compréhension des événements.

La Dalmatie à la veille de l'arrivée des Français – la vie économique

La grande fortune de *Venise* fut fondée sur son commerce entre l'Orient et l'Occident – la ville était surtout un intermédiaire, mais en même temps aussi un producteur très actif et agressif. Ses soieries, draperies, verreries, fonderies, imprimeries, etc. étaient connues à travers l'Europe et la Méditerranée orientale. L'Adriatique, avant tout orientale, présentait pour Venise la route maritime la plus sûre en toutes saisons. L'on pouvait naviguer le jour, passer la nuit dans une crique abritée soit dans une île, soit sur le continent. Mais, pour jouir de ce privilège, il fallait posséder la terre: autant de terres que possible mais aux

¹ À signaler surtout, quant aux ouvrages anciens mais d'importance certaine, ceux de Paul Pisani, *La Dalmatie de 1797 à 1815*, Paris 1893, et de Melita Pivec-Stelè, *La vie économique des Provinces Illyriennes (1809-1813)*, Paris 1930, les deux publiés en français. Pour les sources et une bibliographie exhaustive voir surtout l'ouvrage récent: Napoléon et son administration en Adriatique orientale et dans les Alpes de l'Est 1806-1814; Guide des sources, éd. Hrvatski državni arhiv, Zagreb 2005.

moindres dépenses, afin que la route soit profitable. Ainsi, durant des décennies et des siècles, Venise faisait des efforts pour construire des ports et des fortifications les abritant tout au long de sa voie maritime adriatique, depuis la Lagune jusqu'à l'Albanie dite vénitienne et à l'île de Corfou².

Il en va de soi que, hors de l'infrastructure strictement nécessaire à la sécurité et à la commodité des voies maritimes, le reste du territoire fut négligé autant que supportable tant pour la République que pour les populations locales. Pas de routes carrossables, pas de productions industrielle, artisanale ou agricole d'une certaine importance mêmes nécessaires aux besoins locaux, pas d'écoles... En somme, un état de délabrement pratiquement complet. La République tire peu de profit de ses terres d'outre-mer en Dalmatie, mais ses dépenses y sont encore inférieures.

En effet, pour maintenir son profit, elle impose trois monopoles: sur le bois de construction, le sel et le poisson salé. Le premier se rapportait surtout à l'Istrie et à ses forêts de chêne de la plus haute qualité, mais les deux autres touchaient la Dalmatie. Les salines dalmates produisaient le sel de très bonne qualité que Venise, grâce à un jeu subtil de taxes, "achetait" – gratis³. Le poisson salé, le seul exportable, devait être vendu uniquement à Venise-même, toute autre exportation étant interdite et punissable (ainsi que celle du sel). Mais, ce poisson fut taxé aussi de 25% sur sa valeur évaluée à l'entrée au port de Venise où il n'était acheté que par les intermédiaires autorisés, *i salumieri*, marchands de produits salés, qui faisaient le tout pour en abaisser au minimum le prix d'achat. Ainsi les pêcheurs dalmates, parfois, n'arrivaient même pas à couvrir les frais de séjour à Venise. Pour cette raison, la contrebande du poisson salé était une pratique séculaire. Rien qu'à la foire de Senigalia, ils vendaient quelques 6 à 7 mille barils chaque année – soit environ 300 t, où ils obtenaient des prix très supérieurs à ceux sur le marché de Venise⁴. Il est à noter que ceci n'était qu'une part de la contrebande, car les prises de la sardine étaient parfois fabuleuses – le *sindico inquisitore* Gian Batista Giustinian, après une longue inspection en Dalmatie, rapporta au Sénat en 1553 que seuls les pêcheurs du petit village Komiža, dans l'île de Vis, "avaient en un seul jour pêché trois million de sardines" (soit environ 150 000 kg)⁵!

La République se réveilla trop tard: ce ne fut qu'en 1773 qu'elle s'adressa à un fameux naturaliste, l'abbé Alberto Fortis – suite à ses observations

² Cfr. L. Šimunković, *Dalmacija godine Gospodnje 1553. (...) Dante Alighieri Split*, Split 2011.

³ Cfr. J. Hocquet, *Le sel et la fortune de Venise (Production et monopole)*, Université de Lille III, Lille 1982, pp. 164-166 surtout.

⁴ Ceci fut constaté par le trésorier de la République Francesco Marinioni dans son rapport présenté aux sénateurs de la *Giustizja Vecchia* en 1764.

⁵ Cfr. L. Šimunković, *op. cit.*, p. 63.

précédentes sur la Dalmatie – et lui finança un nouveau voyage en Dalmatie avec la tâche d'observer l'état de pêche et de toutes les activités y liées. Son rapport, présenté au Sénat en 1774, quoi que bien équilibré, ne fut pas flatteur pour la politique globale de la *République* envers la Dalmatie. Or, la même année, Fortis publia à Venise son fameux livre *Viaggio in Dalmazia*, dans lequel il exposa toutes ses observations sur la Dalmatie recueillies lors de ses nombreux voyages précédents. Le livre avait une fortune européenne exceptionnelle: en quatre ans il fut traduit et publié en allemand, en anglais et en français: la version en français parut en 1778 à Berne. Entre autres informations importantes, Fortis y résuma aussi la politique vénitienne erronée vers la Dalmatie à travers des siècles.

La vie culturelle

La population de la Dalmatie était composée d'environ 90% de paysans et de pêcheurs – les 10% étant les petits artisans, commerçants et la petite noblesse, celle-ci généralement liée aux activités commerciales, aux arts libéraux et à l'administration. Cette couche, très mince, éduquée à l'unique université de la *République*, celle de Padoue, était le seul moteur de la vie intellectuelle de la province.

Dès la moitié du 18^{ème} siècle, les intellectuels dalmates commençaient à fonder dans les villes dalmates des *sociétés économiques*, d'inspiration physiocratique: la première à Split en 1767, puis à Zadar et à Kaštela (près de Split) en 1787, etc. Le but en fut l'amélioration de tous les secteurs de la vie économique et sociale, y compris l'éducation des masses populaires, généralement hostiles à toute "nouveau-tés". Le fondateur de la *Société économique* de Split, l'avocat Ivan Moller, dans son rapport après sa campagne expérimentale de pêche et de conservation du poisson, menée en 1782, en parle longuement⁶. Ces intellectuels furent en contact permanent avec d'autres physiocrates européens – avec les italiens directement car nombreux d'eux étaient membres de telles sociétés en Italie et les Italiens des sociétés en Dalmatie (A. Fortis à Split, à titre d'exemple), alors qu'avec les Français ou les Anglais ils étaient en contact épistolier.

Il est à noter que de très nombreux physiocrates et encyclopédistes étaient des franc-maçons; pour ne citer que les Français les plus illustres: Montesquieu, D'Alembert, Diderot, Voltaire, Condorcet, Laplace, Lavoisier... Un certain nombre de physiocrates dalmates faisait partie de la maçonnerie au sein des

⁶ Cfr. L. Šimunković, *Ribolov i prerada ribe u 18. stoljeću / La pesca e la lavorazione del pesce nel Settecento* (La pêche et la conservation du poisson au 18^{ème} siècle), édition bilingue par "Dante Alighieri" Split, Split 2008. Selon les historiens de la pêche, il s'agissait de la première expérience scientifique du genre menée en Europe.

loges italiennes, car en Dalmatie les premières loges ne furent constituées qu'après l'arrivée des troupes françaises, avec une participation importante des intellectuels dalmates. Il est donc possible d'affirmer que ces deux mouvements ou philosophies soient étroitement liés.

Nous venons de dire que les intellectuels dalmates, ceux qui avaient suivis des études universitaires, le faisaient surtout à l'Université de Padoue, l'unique université de la *Sérénissime*, mais aussi l'une des meilleures universités en Europe! Ceux, originaires de la *République de Raguse (Dubrovnik)*, préféraient d'autres universités, surtout les universités de Rome et de Florence. Nous disposons de renseignements très précis sur le nombre, les noms et les disciplines de tous les étudiants dalmates diplômés à l'Université de Padoue pour plus de trois siècles, soit pour la période allant de 1601 à 1947⁷. (Pour les siècles précédents, les renseignements concernant la provenance des étudiants est incertaine.) Donc, au XVII^e siècle ils n'étaient que 170, alors qu'au XVIII^e siècle le nombre augmente sensiblement: à 477. De toute évidence, c'est peu – moins de 5 chaque année, en moyenne! Selon les disciplines, la majorité étaient diplômés en droit (*doctores iuris utriusque*), puis en philosophie et en médecine, suivis de ceux diplômés en chirurgie. Un certain nombre de Dalmates remplissaient aussi les postes des professeurs et même des recteurs à la même Université et à la même époque – 15 au total, dont le plus connu fut le naturaliste Simon Stratico (*Šimun Stratiko*) de Zadar, élu recteur cinq fois entre 1765 et 1798.

La plupart de ces intellectuels appartenait à la noblesse dalmate – petite noblesse, comparée à celle de l'Europe occidentale possédant de biens foncier importants, alors inexistantes en Dalmatie. Ils étaient donc obligés de travailler effectivement pour s'assurer l'existence quotidienne: en tant qu'avocats, juges, médecins, commerçant, etc. A titre d'exemple, l'un des plus illustres encyclopédistes dalmates du XVIII^e siècle Julije (Giulio, Jules) Bajamonti (Split, 1744 – Split, 1800), ami intime et principal informateur du célèbre naturaliste italien Alberto Fortis (Padoue, 1741 – Bologne, 1803), avait le plus grand mal à gagner sa vie: médecin par formation universitaire⁸, il était aussi le compositeur, l'organiste, l'historien, poète, traducteur... mais en quête permanente d'une source stable de revenus – jamais trouvée, soit-dit en passant!

Les intellectuels d'origine dalmate étaient, il en va donc de soi, étroitement liés avec leurs confrères de l'autre côté de l'Adriatique non seulement sur le

⁷ Cfr. M. P. Ghezzi, *I dalmati all'Università di Padova dagli Atti dei gradi accademici 1601-1800 et 1801-1947*, in *Atti e memorie della Società dalmata di storia patria*, vol. XXI (1992) et XXII (1993), Venezia 1992/93.

⁸ Il a obtenu son diplôme en philosophie et médecine le 26 janvier 1773 à Padoue. Cfr. M. P. Ghezzi, *op. cit.*, vol. XXI, p. 125. Pour une bibliographie exhaustive voir en particulier le volume: *Split'ski polihistor Julije Bajamonti (...)*, Književni krug Split, Split 1996.

plan spirituel, mais aussi sur la plan politique et économique. Les deux côtes de l'Adriatique, celle du nord, de la Lagune, et celle méridionale, dalmate, étaient complémentaires et interdépendantes. Ainsi, certains Dalmates avaient à Venise un pied-à-terre et passaient dans la ville bien de temps, soit pour affaires, soit pour d'autres raisons. Au moment du renversement de la République aristocratique, les deux frères Garagnin, de Trogir, dont les origines vénitiennes remontent au début du XVII^e siècle, ayant même une double citoyenneté, celles de Venise et celle de Trogir, se sont trouvés à Venise, et non comme simples citoyens! En effet, le frère aîné, Dominique (1761-1848) fut élu membre du nouveau Gouvernement démocratique alors que le frère cadet Ivan Luka (Jean-Luc, 1764-1841) fut envoyé en Dalmatie en tant que délégué de ce nouveau gouvernement afin de sensibiliser la population dalmate en sa faveur. Ivan Luka était accompagné d'un autre Dalmate, l'avocat Angelo Calafati de Hvar qui, en 1806, sera nommé préfet du département d'Istrie, l'un des 21 départements du nouveau Royaume d'Italie. (A. Calafati était d'origine bourgeoise – son père, diplômé lui aussi à Padoue, exerçait le même métier à Hvar). Par contre, il est à noter que les frères Garagnin appartenaient à l'aristocratie la plus aisée et la plus influente de Trogir, dont l'oncle du côté paternel était l'archevêque de Split⁹ (de 1765 à 1783) – dignité des plus prestigieuses à l'époque! Dans la suite de mon exposé je parlerai surtout de ces deux personnages, deux frères Garagnin, comme exemplaires pour le comportement d'une bonne part des intellectuels dalmates durant l'administration française.

Physiocrate illuminé, quoi que sans formation universitaire formelle, Ivan Luka était l'un des moteurs principaux du progrès général en Dalmatie. Il fut membre actif des trois *académies* ou *sociétés économiques* dalmates ainsi que de celle de Ljubljana et de nombreuses sociétés de la même inspiration en Italie¹⁰. Sur ses terres il pratiquait les méthodes agricoles les plus modernes; en outre il expérimentait largement avec des plantes et des animaux afin d'obtenir des rendements supérieurs à ceux qu'on avait généralement en Dalmatie. Par exemple, il importait des brebis de l'Italie du nord pour les croiser avec celles dalmates – les brebis d'Italie étaient plus grandes, avaient la laine de très bonne qualité, alors que celles de Dalmatie étaient plus robustes, plus résistantes aux intempéries et maladies. Pour ses expérimentations avec des plantes, les frères ont acquis un terrain de quelques 13.000 m² aux portes même de la ville de Trogir. Peu à peu, Ivan Luka le transformait en un jardin-parc parfaitement

⁹ «Garagnini Ioannes Lucas (Luca) sacerdotis Traguriensis, schol. theol. (...) Examen cum approbatione 14.4.1746.» Cfr. M. P. Ghezzi, *op. cit.*, vol. XXI, p. 97.

¹⁰ A Udine, Conegliano, Bergamo, Verona, Treviso, Milan et Florence! Cfr. L. Šimunković, *Ivan Luka Garagnin, O odgoju, obrazovanju i javnoj nastavi*, Dante Alighieri Split, Split 2006, p. 41.

étudié, dont les plans et inventaires botaniques sont conservés, alors que le jardin même est depuis très longue date complètement délabré – ce n'est que depuis peu de temps que de jeunes scientifiques ont commencé à étudier les documents de l'époque et chercher les fonds pour la restauration de ce monument unique dans nos contrées.

N'ayant pas une grande confiance en la main-d'œuvre locale, par ailleurs inculte et fort hostile à toutes les nouveautés, il «importait» les ouvriers hautement qualifiés d'Italie du nord, de Padoue surtout, parfois avec toute la famille – dans des contrats d'engagement conservés dans des archives de la famille toutes les obligations réciproques furent méticuleusement énumérées, pratique plutôt rare à l'époque! Ivan Luka Garagnin tenait un journal très détaillé concernant toutes ses expérimentations, notant les résultats obtenus. (Disons, en passant, que jusqu'à présent personne n'a étudié sérieusement ces notes, par ailleurs importantes pour l'histoire des sciences et non seulement en Dalmatie!)

La famille avait une bibliothèque très riche: à part les incunables et documents anciens de très grande valeur¹¹, un inventaire des fonds fait en 1796 est rédigé, en ordre alphabétique, sur plus de 100 pages! De nos jours, la bibliothèque contient plus de 5.500 volumes sauvegardés depuis de diverses spoliations le long des deux siècles et se trouve toujours dans les locaux d'origine, au palais de la famille, transformé en Musée de la Ville de Trogir. Le plus grand nombre d'ouvrages traite de toutes les branches d'agronomie, publiés à travers l'Europe, et ceci surtout en langue italienne et française ou bien traduits de l'anglais en l'une de ces deux langues. A titre d'exemple, citons l'ouvrage intitulé *Cours complet d'agriculture théorique, pratique, économique et de médecine rurale et vétérinaire*, en 12 volumes, parus à Paris entre 1787 et 1805; ou bien un autre ouvrage, rédigé par de nombreux auteurs européens et traduit en italien, *Il Gentiluomo coltivatore o corpo compiuto d'agricoltura...* en 23 volumes parus à Venise entre 1769 et 1783. A part ces ouvrages spécialisés, les Garagnin se sont procuré de nombreux œuvres des encyclopédistes français tels que Voltaire, Rousseau, Diderot et autres. En plus, les Garagnin étaient abonnés aux diverses publications périodiques spécialisées en agriculture, surtout celles italiennes.

Mais, les Garagnin n'étaient pas seulement des bibliophiles et lecteurs attentifs et passionnés, au courant de nouvelles éditions les plus importantes en Europe. Ivan Luka était un auteur fécond qui a écrit d'innombrables exposés présentés dans des académies agricoles dont il était soit membre, soit conférencier invité. Dans la revue hebdomadaire d'inspiration physiocratique,

¹¹ Un grand nombre de ces raretés fut vendu par les héritiers au moment du déclin économique de la famille.

Nuovo giornale d'Italia, paraissant à Venise, il publia en 1790 et 1791 des articles concernant l'agriculture en Dalmatie, puis, en 1798 à Milan un opuscule intitulé *Delle scuole agrarie* dans lequel il élabore la nécessité de former les écoles agraires ainsi que la structure de fonctionnement de telles écoles, tant sur le plan théorique que pratique, et ceci dans des moindres détails. Son œuvre la plus vaste ne fut publiée qu'en 1806 à Zadar sous le titre *Riflessioni economico-politiche sopra la Dalmazia*. Il s'agit du premier volume d'un manuscrit bien plus ample, mais les autres volumes n'étaient jamais publiés.

Un autre manuscrit important est resté inédit plus de deux siècles quand il fut, en 2006, transcrit, traduit et publié en version originale et en traduction croate, sous les titres *Dell'educazione e dell'istruzione pubblica – O odgoju, obrazovanju i javnoj nastavi*¹². Suivant certains repères dans le texte, il est bien probable qu'il fut écrit, en partie, vers la fin du XVIII^e siècle quand la *Sérénissime* existait encore et qu'il faisait partie d'un projet plus vaste dont la rédaction se poursuivait au moins dans la première décennie du siècle suivant. A la première page on trouve l'indication: *Libro VII*, puis le titre et la table des matières, par chapitres, six en tout. Le programme élaboré par I. L. Garagnin est d'une cohérence surprenante: l'idée maîtresse est celle que tous les jeunes doivent être scolarisés, et que tous les membres de la société ont droit à une vie digne de l'homme. Partant de ces principes, il élabore les programmes éducatifs spécifiques pour toutes les couches sociales, partant des plus pauvres qui n'ont aucun moyen de subsistance. Le second principe est celui de correspondance entre les capacités individuelles et le type de l'éducation approprié: un infirme, dit-il, ne peut pas se vouer aux travaux manuels, mais si ses capacités mentales sont suffisantes, il peut devenir un maître d'école, un employé, un avocat... De cette manière, il développe tout un système éducatif, non seulement théorique mais bien pratique avec le nombre et le genre d'écoles pour toute la Dalmatie, les moyens de financement, etc. Le principe de solidarité sociale est largement pris en compte; selon lui, tous ceux qui sont incapables, physiquement ou psychologiquement, de s'entretenir par leurs propres capacités, doivent être pris en charge par la société. Il en va de même pour les plus pauvres à scolariser: les frais de leurs scolarisations, si elle-même n'est pas directement productive et ne peut pas s'autofinancer, doivent être pris en charge par la société. En somme, son programme fut élaboré de manière parfaitement cohérente, très détaillé et réaliste dans le contexte social historique. Or, les événements politiques bouleversants n'ont pas été favorables pour la réalisation de ses projets – néanmoins, certaines de ses propositions correspondaient avec les intentions de la nouvelle administration napoléonienne: de nombreuses écoles, de tout genre, ont été instaurées à travers toute la Dalmatie, et I. L. Garagnin n'a plus

¹² Transkribirala, prevela i priredila Ljerka Šimunković, *Dante Alighieri Split*, Split 2006, 188 pp.

donné suite à la rédaction de son programme, restée inachevée. D'autres taches plus pratiques et plus urgentes ont pris tout son temps et toutes ses capacités.

L'époque de l'administration française

En effet, dès les débuts de l'instauration de la nouvelle administration française, les deux frères ont été appelé à prendre part dans celle-ci. Dominique, l'administrateur chevronné des biens familiaux mais aussi un homme ayant les capacités suffisantes dans la gestion politique – n'oublions pas qu'il fut membre du *Gouvernement provisoire* à Venise en 1797. Dès l'arrivée des troupes française en Dalmatie et l'instauration de l'administration civile, il fut nommé délégué du Gouvernement¹³ dans les districts de Split et de Makarska. Il restera à ce poste de 1806 à 1808, sans doute avec succès, car immédiatement après, il sera nommé au poste d'intendant (gouverneur) des Territoires de Dubrovnik et des Bouches de Kotor, soit du territoire élargi de l'ancienne *République de Dubrovnik* abolie par *général en chef des forces armées en Dalmatie* Marmont par un décret lu au Senat le 31 janvier 1808. Ce fut Marmont lui-même qui nomma Dominique Garagnin à ce poste seulement quelques jours après l'abolition de la République, soit le 9 février 1808 – il n'informera l'Empereur de ces deux actes que plus tard, une fois les faits accomplis. Garagnin restera à son poste à Dubrovnik jusqu'à la fin de l'année 1811.

Le frère cadet Ivan Luka, de 1806 à 1814, fut inspecteur général des Eaux, Forêts et Mines, appelé à ce poste par Vincezo Dandolo, gouverneur général¹⁴ en Dalmatie. Ce fut justement Garagnin qui se trouva à la tête de la délégation dalmate qui présenta, en 1806 les hommages du peuple dalmate au vice-roi d'Italie Eugène de Beauharnais à Milan¹⁵, puis à Napoléon à Paris: il profita de ces occasions pour promouvoir *la cause dalmate* auprès de ces deux monarques, persuadé qu'ils soient capables et disposés à aider la Dalmatie dans son progrès général.

Structure des pouvoirs

Quelle était la structure des pouvoirs, du moins dans des territoires hors France métropolitaine? En Dalmatie, la séparation des trois pouvoirs n'était pas évidente, et ceci était manifeste dès le début: le pouvoir législatif résidait ailleurs, en Italie, sinon en France; le pouvoir judiciaire fut confié aux cours et

¹³ Fonction administrative similaire à celle de préfet ou sous-préfet.

¹⁴ V. Dandolo portait le titre officiel de *Proveditore Generale*, selon la tradition vénitienne.

¹⁵ La Dalmatie fut d'abord jointe au Royaume d'Italie, puis intégrée dans les Provinces Illyriennes. La délégation fut reçue par le vice-roi le 15 juillet 1806, puis, avec son support financier, partit à Paris où elle fut reçue – avec d'autres délégations venant de tout l'Empire – par Napoléon à la date toute symbolique: le 10 août. Ce fut I. L. Garagnin qui parla au nom de la délégation dalmate à Milan et à Paris.

juges locaux; le pouvoir exécutif – sans doute le plus ressenti par la population – avait trois composantes: civile locale, civile centrale et militaire. En fait, les communes avaient gardé une certaine autonomie, disons une forme d'autogestion exercée par des fonctionnaires communaux, élus, mais strictement contrôlée par les délégués du Gouvernement, nommés. Or, la troisième composante – militaire – était en tout cas prépondérante. Ce fut évident lors de nomination de Dominique Garagnin au poste de gouverneur (civil!) à Dubrovnik: nommé par le général en chef des forces armées en Dalmatie, Marmont, mais avec l'ordonnance d'envoyer tous ses rapports à lui-même, et en cas d'urgence, de suivre strictement les instructions du général Clausel qui fut, en ce moment, le commandant militaire à Dubrovnik¹⁶!

Pratiquement la même situation s'est produite lors de nomination (le 28 avril 1806) de V. Dandolo au poste de gouverneur général (civile, lui aussi): il fut nommé par le vice-roi d'Italie, mais sous la forte pression de Napoléon, alors que Marmont, lui, fut nommé (le 12 juin 1806) à la charge de *général en chef* en Dalmatie directement par Napoléon. La rivalité permanente entre ces deux personnages n'était pas seulement causée par leurs *profils psychologiques* – comme l'affirment certains historiens – mais surtout par l'incohérence structurelle du pouvoir.

En fait, la vision napoléonienne de la *nouvelle Europe* était fondamentalement contradictoire. D'une part, elle s'appuyait sur les acquis principaux de la Révolution, soit un régime social équitable et démocratique, apte à transgresser un model millénaire; d'autre part, elle s'inspirait d'un vieux mythe, celui de l'Europe telle que fut conçue par Charlemagne. Lier ces deux visions du monde en un système cohérent était, de toute évidence, impossible. Même les collaborateurs les plus proches à Napoléon avaient du mal à la suivre.

L'un des instruments-clef du nouvel ordre social devait être *Le Code civil* dont la rédaction fut terminée en 1804. Il fut conçu par cinq juristes les plus qualifiés qui ont réussi à formuler les deux matières fondamentales – les relations familiales et la propriété privée – en 2281 articles, dont 1766 concernaient la propriété privée. Le *Code* tirait ses racines directes de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* adoptée en 1789, mais en même temps aussi dans le droit français et européen traditionnel, afin de ne pas perturber complètement et brusquement le fonctionnement de la jurisprudence en particulier, et de tous les rouages de la société en général. Malgré ce mixage savant, la fortune du *Code* ne fut point immédiate ni en France, ni ailleurs: sa compréhension et son application avaient suivi un cheminement très lent – le *Code* n'est devenu "un produit d'exportation" que bien plus tard – dans la seconde moitié du siècle.

¹⁶ DAST, sign. III/DG/2/50 – acte de nomination de D. Garagnin.

En Dalmatie, le *Code* était à peine applicable. Le problème majeur présentait le petit nombre d'administrateurs capables de le comprendre, encore moins de l'appliquer: les *anciens* (les chefs des villages) étaient, en général, illettrés, les curés dans les campagnes à peine lettrés et, de plus, hostiles au nouveau régime. Or, ce furent justement eux qui devaient régler, sur place, la plupart de tâches administratives. Quant aux villes, peu nombreuses, où vivait moins de 10% de la population, la situation fut en peu meilleure – les juges, en diverses instances, furent bien mieux qualifiés et inclinés à régime.

L'administration civile dans des pays "occupés" fut généralement confiée aux cadres administratifs "locaux" – ceci fut le cas en Dalmatie et en Italie notamment. Même le Vénitien V. Dandolo, imposé à E. de Beauharnais par l'Empereur au poste de *Gouverneur général* de la Dalmatie, fut considéré par Napoléon comme "un cadre local". Napoléon pouvait se permettre de confier les plus hautes dignités aux membres de sa famille, mais l'administration effective sur le terrain ne pouvait être confiée qu'aux "gens du pays", les seuls connaissant de près tous les problèmes qu'ils auront à aborder quotidiennement. Bien entendu, à deux conditions: qu'ils soient loyaux à l'Empereur et qu'ils aient les capacités nécessaires pour accomplir les tâches. Quant à la Dalmatie, la première condition ne fut pas difficile à satisfaire: la couche sociale la plus progressive était favorable au nouveau régime ou, plus précisément, aux acquis de la grande Révolution. Satisfaire à la seconde condition était plus difficile: en effet, cette couche était très mince et les cadres compétents encore moins nombreux. Ainsi, Jean-Luc Garagnin dans une lettre écrite à son frère du Milan en juillet 1806 lui disait que «Avant de partir pour Paris, j'avais la fortune de rencontrer Monsieur Abrial¹⁷ chargé par l'Empereur de réunir les meilleurs esprits de notre patrie [...] capables de travailler pour son bonheur... Faite-lui connaître les meilleurs hommes». En Italie, la situation fut meilleure car les cadres compétents étaient plus nombreux: ainsi, par exemple, au sein du Gouvernement du Royaume d'Italie, il n'y avait qu'un seul Français: le vice-roi Eugène de Beauharnais - tous les autres dignitaires étaient des Italiens!

Un autre grand problème auquel le pouvoir s'heurtait fut la conscription obligatoire, institut que la population dalmate n'avait jamais connu. Venise avait les forces armées professionnelles – le mythe croate, parlant de *galériens et de leurs chaînes*, est plutôt littéraire que fondé dans la réalité. En fait les rameurs,

¹⁷ André Joseph Abrial (1750 – 1828), juriste qui participa à la rédaction du Code Civil, fut envoyé par Napoléon en Italie pour promouvoir le Code.

en majorité Dalmates et Grecques¹⁸, étaient engagés sous contrat pour un certain temps, payés, nourris et «logés» (sur la paille), mais en tout cas ils n'étaient pas des forçats¹⁹, du moins non dans le sens strict du terme: seule la misère les forçait à s'engager sur les galères. Par contre, en cas de guerre certaines communes furent obligées d'armer une ou plusieurs galères à ses propres dépenses. Dans de tels cas, les équipages furent choisis, généralement, par tirage au sort. Dans l'armée de terre tous étaient des mercenaires, du simple soldat aux officiers du plus haut rang. Alors, le service militaire obligatoire et gratuit était incompréhensible à la population. De nombreux conscrits fuyaient donc dans des territoires voisins; quelques émeutes, fomentées en plus par les Russes et les Autrichiens, furent sévèrement réprimées par les troupes françaises²⁰.

Le problème suivant fut aussi l'expropriation des biens de l'Eglise, non au profit de la population mais surtout en faveur des troupes: le peuple incité par le clergé dépossédé ressentit ceci comme un sacrilège commit par les «jacobins».

De nombreux impôts et emprunts imposés aux communes soit en nature soit en argent liquide suscitaient eux aussi un mécontentement général. La population, fortement appauvrie par l'impossibilité de tout commerce, avait le plus grand mal à se procurer de l'argent liquide. Ainsi, dans une lettre écrite par I. L. Garagnin à son frère²¹, il cite la somme exacte que la commune de Trogir devait rassembler – 20.000 livres, dont leur famille 1.000 – et lui pose une question toute rhétorique – si, en France, de tels emprunts sont pratiqués aussi et dépensés surtout pour la guerre? Au milieu de l'année 1811, la situation financière dans le Pays s'aggrave: le budget global est de 10 millions, alors que pour toutes les dépenses civiles il n'est prévu que 4 millions et 6 millions pour les dépenses militaires. Les appointements de tous les fonctionnaires civils sont drastiquement réduits: par exemple, Dominique Garagnin qui recevait auparavant 12.000 francs par ans, n'aura plus que 8.000 francs et 5.000 pour les frais; son secrétaire n'aura que 2.666 francs.

Malgré tous ces problèmes, les Garagnin et d'autres fonctionnaires dalmates sont persuadés que les difficultés ne sont que provisoires et qu'une fois les guerres terminées, la patrie sera plus fermement sur le chemin du

¹⁸ Les commandants de la flotte les considéraient comme les plus robustes et les plus aptes à ce service pénible.

¹⁹ Pour certains crimes, Venise condamnait les coupables «aux galères».

²⁰ À titre d'exemple: en juin 1807 dans les environs de Makarska et dans l'arrière-pays d'Omiš; en juillet 1809 pratiquement tout le territoire de la Dalmatie fut le théâtre de soulèvement fortement appuyé par les troupes autrichiennes.

²¹ Lettre du 11 février 1810.

progrès général tel qu'il s'annonça au début: l'éducation accessible à tous, construction des voies de communication pratiquement inexistantes, réforme agraire, etc. En effet, tout cela fut entamé avec plus ou moins de succès. La construction de la route carrossable le long de la côte resta dans la mémoire collective comme une entreprise gigantesque. D'une grande importance fut aussi la publication du premier journal (hebdomadaire) bilingue – en italien et en croate – publié à Zadar du 12 juillet 1806 au 1 avril 1810, soit 176 numéros, sous le titre *Il Regio Dalmata / Kraglski Dalmatin*. Le journal avait un caractère officiel, mais publiait aussi des articles de divers contenu.

Pratiquement dans toutes les lettres envoyées à son frère Dominique dans lesquelles Ivan Luka parle des difficultés actuelles, il exprime aussi son espoir et sa confiance dans le futur.

Mais les vrais problèmes pour les intellectuels dalmates qui participaient au pouvoir soit exécutif soit judiciaire ont commencé dès la proclamation des Provinces Illyriennes²². Déjà en février 1810 Ivan Luka écrit à son frère que dans le nouvel Etat un seul civil sera chargé du ressort des Finances et de l'Intérieur, alors que tous les autres ressorts seront confiés aux militaires. Il constate, ironiquement, qu'ici il est préférable d'être un colonel qu'un préfet en France ou en Italie! Il exprime sa crainte que les fonctionnaires locaux d'un certain rang seront, très probablement, tous remplacés par des Français, et ceci malgré leur compétences et loyauté prouvées dans des moments difficiles. Non sans humour, il dit dans sa lettre du 4 avril 1810 que «viendrons les coquelets gaulois qui, même sans ailes et crête, savent chanter cocorico et piquer les aigles adultes [...] Je ne pouvais pas m'imaginer que dans toute Illyrie il n'y a plus une seule personne digne de servir l'Etat, après tant d'années de sacrifices, souvent au détriment de sa propre vie et de ses biens». Dans quelques lettres postérieures il critique le Gouvernement qui a diminué très fortement les appointements des fonctionnaires qui seront réduits à l'état de misère, alors que l'Etat n'épargnera que 200.000 à 300.000 francs sur un budget de 10 millions, mais dont 60% sont destinés à l'armée. Va-t-il de même en France, se demande-il.

Les craintes étaient bien fondées: vers le milieu de l'année 1811, I. L. Garagnin informe son frère qu'à son poste d'intendant est nommé un Français, sous prétexte qu'il ne pouvait point échapper à la règle malgré ses compétences incontestables et reconnaissances reçues²³. Les raisons qui ont poussé

²² Napoléon a décrété la création des Provinces Illyriennes le jour même de l'armistice avec l'Autriche le 14 octobre 1809, et le décret sur son organisation provisoire à la date toute symbolique: le jour de Noël 1809.

²³ Dominique Garagnin fut décoré de la Légion d'honneur le 10 janvier 1810; plus tard, le 23 février 1812, il fut nommé Baron de l'Empire.

Napoléon à une telle politique de remplacement des fonctionnaires locaux par les Français restent assez obscures: il ne semble pas impossible qu'il devait satisfaire les attentes de ses nombreux cadres militaires incapables, pour diverses raisons, à rester dans le service actif sur les fronts. Le cas le plus éclatant à l'appui de cet hypothèse reste celui du général Jean-Andoche Junot à qui, pour cause de troubles mentaux, fut retiré le commandement des troupes en Russie. En recompense, il fut nommé en 1813 au poste de gouverneur générale des Provinces Illyriennes(!) et, peu de temps après, rapatrié de force en France où il se suicida en juillet 1813.

Dominique restera à son poste à Dubrovnik, en attente de son successeur, jusqu'au mois de décembre 1811. Au poste d'Ivan Luka fut nommé aussi un Français, mais Ivan Luka resta en service jusqu'au mois de juillet 1814 quand sa démission fut acceptée, le 6 juillet 1814. Au retour de Dubrovnik, Dominique s'installa à Split et se dédia aux affaires familiales, mais l'année suivante, nous ne savons pas à quelle date exactement²⁴, en tout cas dans la seconde moitié de 1812, il se transféra à Ljubljana où il est appelé en tant que membre d'une commission chargé d'établir un bilan financier des Provinces Illyriennes. Il restera à Ljubljana encore une part de l'année 1813 quand le Gouvernement des Provinces se replia à Venise, et Dominique aussi. Il restera donc, lui aussi, au service de l'Etat jusqu'à la fin de son fonctionnement.

Conclusions

En concluant, il est possible d'affirmer que la brève administration française ou, plus exactement napoléonienne, d'abord en Dalmatie entre 1806 et 1809, élargie par la suite entre 1809 et 1814 à un territoire bien plus grand couvrant une superficie de 55.000 km² ayant plus de 1.550.000 habitants, dénommé *Province Illyriennes*, a laissé les traces profondes et, plus ou moins, durables, tant dans le tissu social et mental que dans la trame topographique.

La première foi apparaît une ébauche institutionnelle de l'égalité de tous les citoyens, sans égard de classe, impensable à l'époque vénitienne. Certes, l'introduction de toutes les reformes n'était pas rapide ni radicale – les racines du système social précédant étaient trop fortes pour être coupées trop énergiquement. Mais, les bases étaient posées.

Marmont était aussi sensible à la culture nationale croate, principalement à la langue. Ainsi, avec son support financier fut publié, en 1810 à Dubrovnik, le dernier volume d'un important dictionnaire croate-italien-latin du lexicographe Ragusain Joachim Stulli, et en 1808 une grammaire de la langue croate rédigée par un piariste italien installé à Dubrovnik, père Francesco Maria Appendini.

²⁴ La dernière lettre envoyée par le frère Jean-Luc à Split est du mai, et la première envoyée à Ljubljana d'octobre 1812.

De plus, c'est sous l'impulsion de Marmont que dans des écoles primaires la langue d'enseignement était croate et non italienne, favorisée dans toute la vie sociale en Dalmatie par le gouverneur général Vincenzo Dandolo, ouvertement hostile à l'utilisation de la langue croate dans la vie publique.

En outre, le 12 juillet 1806 parut le premier numéro du premier journal publié en Croatie *en langue croate*, plus précisément en deux langues: en italien avec la traduction des articles en croate. Il s'agissait d'un journal officiels à la base, mais avec des articles de toute nature aussi. Il paraissait une fois par semaine sous double titre: *IL REGIO DALMATA* et *KRAGLSKI DALMATIN*. Le journal avait un format de 26 x 20 cm et 8 pages divisées en deux colonnes: la gauche en italien, la droite en croate. Le dernier numéro est paru le 1 avril 1810 – au total il est parus 176 numéros sur 1392 pages.

En même temps, en 1807, à Zadar fut ouverte la première salle de lecture croate; la même année fut ordonnée²⁵ l'ouverture d'un lycée à Zadar – à ne pas confondre avec l'établissement scolaire du même nom d'aujourd'hui. Il s'agissait plutôt de l'enseignement semblable aux études du premier cycle universitaire actuelles²⁶. Puis, l'ouverture de 7 «gymnases» dans les villes les plus importantes – toujours à ne pas confondre avec les salles de gymnastique – il s'agissait des établissements scolaires d'enseignement secondaire où l'on enseignait six matières de base²⁷, ainsi que l'instauration de 19 écoles primaires pour les garçons et 17 pour les filles, de 8 écoles professionnelles et de 4 séminaires pour la formation des prêtres. La fortune de ce projet fut diverse – certains établissements furent ouverts, d'autre non, mais l'intention était honorable et, disons en passant, en accord avec des idées formulées par I. L. Garagnin auparavant.

La première fois depuis les temps romains, fut entamé la construction d'un réseau routier qui couvrait le territoire permettant la communication, sur des chaussées carrossables, à travers le pays. Construites par les populations locales de manière plutôt forcée que volontaire, ces routes ne servaient, en un premier temps, que pour un déplacement rapide des troupes. Les populations ne voyaient aucune utilité de ces routes car, en règle générale, les paysans ne se déplaçaient pas beaucoup, alors que le commerce était réduit au minimum. Ce n'est que par la suite, une fois la vie devenue «normale», sans guerre, que ces routes ont montré toute leur importance: nombreux tronçons, modernisés,

²⁵ L'ordonnance publiée dans *Kraglski Dalmatin* le 20 juin 1807.

²⁶ Les diplômes et la durée de l'enseignement: petit chirurgien et obstétricien – 2 ans; petit pharmacien – 1 an; avocat – 3 ans; notaire – 2 ans; architecte et géomètre – 1 an. Les néophytes pouvaient exercer seulement sous surveillance d'un professionnel approuvé durant les périodes allant de 2 à 4 ans, et ensuite subir les examens d'habilitation.

²⁷ Langues latine et italienne, l'éloquence, géographie, l'histoire de base, les éléments des mathématiques. La durée de scolarisation n'était pas précisée.

suivent toujours le même tracé que celui d'il y a deux siècles, et les nombreux ouvrages d'art tels que construits à l'époque sont toujours fonctionnels!

Dans des villes, telles que Split par exemple, le paysage urbain fut transformé. Sous l'incitation de Marmont, toute la façade sud-ouest de la ville fut profondément modifiée, modernisée, et ce n'est pas sans raison qu'une des rues principales au centre de la ville porte encore de nos jours son nom.

En somme, les grands espoirs de nombreux, sinon de la majorité des intellectuels dalmates, étaient partiellement réalisés. De très nombreuses reformes sociales étaient du moins entamées, mais non achevées: les guerres permanentes avait épuisé l'économie nationale soit par l'impossibilité de tout commerce, soit par des contributions financières de plus en plus lourdes, devenues insupportables à la population toute entière. Il n'est donc pas étonnant que l'un des supporteurs des plus enthousiastes du nouveau régime politique, I. L. Garagnin, participant lui-même à son administration, avait constaté avec la grande amertume en juillet 1813 que «La Dalmatie ne fut jamais entre les mains tant incompetentes... même le gouvernement de l'empereur François (d'Habsbourg) était meilleur [...] Mais, tant d'oppression durera peu [...] entre temps il faut la supporter avec sagesse et se moquer des délires des hommes. Je dis se moquer car aucun despotisme ne peut jamais nuire à la conscience tranquille».

Néanmoins, les frères Garagnin et tant d'autres sont restés fideles jusqu'au bout aux serments prêtés à l'Etat qui promettait l'accomplissement de leurs songes les plus intenses – le progrès et le bonheur de la patrie pour tous ses citoyens.

* * *

Kratkotrajna francuska uprava u Dalmaciji u prvim godinama 19. stoljeća ostavila je duboke i trajne tragove u društvenom tkivu Dalmacije, pa čak i u krajoliku koji su, opet nakon rimskih vremena, izbrazdali putovi.

Francuska je uprava počivala ponajprije na lokalnim kadrovima koji su, mahom, pripadali najvišim društvenim slojevima – dobrostojećem građanskom sloju i aristokraciji, jedinim obrazovanim ljudima u zemlji u kojoj više od 90% stanovnika nije imalo nikakvog obrazovanja.

Studija se ponajviše oslanja na pisane tragove koje su ostavili braća Garagnin, vrlo utjecajni pripadnici dalmatinskoga plemstva, a obojica su obnašali visoke političke i upravne dužnosti u francuskoj upravi u Dalmaciji.

Summary

**Dalmatian intellectuals in the French administration in Dalmatia
(1806 - 1814)**

Miroslav Rožman

The short period of the French administration in Dalmatia in the early 19th century left deep and long-lasting traces into Dalmatian society so as into the landscape, where roads were built again, since the Roman age.

The French Administration was based on the local executive governor, generally belonging to the highest social classes as aristocracy or bourgeoisie. They were the only educated people in a country where more than the 90% of the population had not any education.

The study analyses the written papers by Garagning brothers, two of the most influent members of the Dalmatian nobility, as well as those who fulfilled important political charges in the Napoleonic administration in Dalmatia.

Key words: French Administration, landscape, school, social reforms, Dalmatia

O leksičkim razlikama dubrovačkoga i splitskoga govora/Sulle differenze lessicali nelle parlate di Dubrovnik e Split

Sanja Vulić - Ljerka Šimunković
Sveučilište u Zagrebu - Sveučilište u Splitu

Parole chiave: Dubrovnik, Split, lessico

Ključne riječi: Dubrovnik, Split, leksik

Uvod

Budući da i dubrovački i splitski organski idiom pripadaju hrvatskomu jeziku, posve je razumljivo i očekivano da je tim dvama govorima veliki postotak leksika zajednički, bilo da se radi o izvorno hrvatskim riječima praslavenskoga podrijetla, ili pak o posuđenicama, koje su najvećim dijelom romanskoga podrijetla. Ukoliko se zajedničke riječi međusobno razlikuju, onda su te razlike dijelom akcenatske, a nerijetko i na razini konsonantizma, zatim vokalizma. Spomenute su fonološke razlike dijelom uvjetovane različitim dijalekatnom pripadnošću tih dvaju idioma. Dubrovački je idiom genetski štokavski, a stara arhaična dubrovačka štokavština počela se postupno novoštokavizirati već od 16. stoljeća (usp. Vulić 2011: 180-182). Taj je proces dovršen u 19. stoljeću, pa je današnji dubrovački govor nedvojbeno novoštokavski ijekavski. Za razliku od dubrovačkoga, splitski je govor sve do kraja Drugoga svjetskoga rata bio čakavski. Nakon Drugoga svjetskoga rata, zbog golemih promjena stanovništva, osobito zbog doseljavanja velikoga broja novoštokavaca, splitski se čakavski govor počeo ubrzano novoštokavizirati, pa je današnji govor grada Splita novoštokavski ikavski, s više ili manje izraženim reliktima čakavskoga supstrata.

Rjeđe se pak zajednički dubrovački i splitski leksik razlikuju u morfologiji, i tada je obično riječ o različitim rodovima iste imeničke posuđenice, u pravilu romanizma. Tako se npr. posuđenica *canavàza* (usp. Miotto 1984: 43), iz idioma koji je bio mletačko-hrvatska mješavina, a govorio se u Dalmaciji (veneto-dalmata), u dubrovačkom rabi u muškom rodu i glasi *kanàvac* u značenju 'kuhinjska krpa', a u splitskom je govoru u istom značenju u ženskom rodu, tj. *kanàvaca*. Pritom valja upozoriti da dio istraživača splitskoga govora bilježi u riječima, koje se nakon Drugoga svjetskog rata akcenatski mijenjaju, dvostruki naglasak tipa *kanàvāca* (usp. npr. Matoković 2004: 438), čime se nastoji pokazati promjena splitskoga naglasnoga sustava, a time i naglasnoga inventara. Naime, splitski je govor imao klasični čakavski troakcenatski sustav (dva silazna akcenta, dugi i kratki, i hrvatski akut), a nakon demografskih promjena postao

je petoakcenatski jer su iz novoštokavskih govora preuzeta još dva uzlazna akcenta (dugi i kratki), pa se danas npr. govori *kanāvaca*; *perūšina* ‘perje’; *povítak* ‘povoj’ itd. Autohtoni su Splićani prije velikih demografskih promjena (tj. u razdoblju do završetka Drugoga svjetskog rata) govorili *kanavāca*; *perušina*; *povítak* i dr. U nominativu tih istih imenica u današnjem splitskom govoru, pod utjecajem pridošlih novoštokavaca, ne izgovaraju se više silazni naglasci na unutarnjim slogovima ili na zadnjem slogu riječi, nego se, kako navedeni primjeri pokazuju, obično realiziraju uzlazni naglasci s regresivnim pomakom naglasnoga mjesta (npr. *kanavāca* > *kanāvaca*; *perušina* > *perūšina* itd.). U primjerima u kojima se prije novoštokavizacije splitskoga govora realizirala prednaglasna dužina, novoštokavski se naglasak realizira upravo na tom mjestu, kao dugouzlazni (npr. *povítak* > *povítak* itd.). Doduše, kratkouzlazni naglasak u primjerima tipa *kanāvaca*; *perūšina* nešto je brži nego u klasičnim novoštokavskim govorima, a isto tako, dugouzlazni akcent u primjerima tipa *povítak* po izgovoru nije klasični novoštokavski dugouzlazni akcent nego je svojevrsna ‘mješavina’ akuta i dugouzlaznoga. Vrlo rijetko još autohtoni Splićani čuvaju stare realizacije s dugosilaznim naglaskom na unutarnjem ili pak na zadnjem slogu riječi, npr. *butŕga* ‘trgovina’, *deteržŕnt*, *normālno*. No valja istaknuti da je takav petoakcenatski sustav danas već u uzmaku jer nedvojbeno više od dvije trećine današnjega splitskoga stanovništva više ne realizira akut i to zato što, bez pretjerivanja, više od dvije trećine stanovništva današnjega Splita predstavljaju čisti novoštokavci. Zbog navedenih miješanja, nemali broj današnjih Splićana u svom govoru realizira specifične naglasne realizacije koje su hibridi između klasičnih troakcenatskih čakavskih realizacija i novoštokavskih naglasnih realizacija. U tim hibridnim realizacijama prednaglasna dužina ima malo izraženiju uzlaznu intonaciju, ali to još uvijek nije dugouzlazni naglasak, dok se na posljednjem slogu čuje blagi kratki udar koji je ublažena realizacija onoga splitskoga naglaska koji ima elemenata i kratkosilaznoga i kratkouzlaznoga. Međutim, takva je akcentuacija više rezultat osebujne rečenične intonacije u splitskom govoru negoli izgovora pojedinačnih riječi. Zbog takve je složene naglasne situacije u splitskom govoru, sociolingvist Radovan Vidović običavao riječi i akcenatske cjeline toga tipa bilježiti s dvostrukim naglaskom (usp. npr. Vidović 1990 51.-87; Vidović 1992: 27-50). U potonjem radu iz 1992., naslovljenom “Primjer dvostrukog različitog naglaska u splitskom čakavskom govoru (vernakularu) prve polovice XX. stoljeća”, spominje “nekoliko akcenatskih varijanata” u splitskom govoru, npr. stariju naglasnu inačicu *otāc*, noviju *òtac* te dvonaglasnu realizaciju *òtāc*, u kojoj se oba naglaska podjednako čuju. Tu realizaciju smatra najčešćom i najproširenijom, ali ne isključuje i supostojanje realizacija u kojima se jače čuje drugi, tj. kratkosilazni naglasak, kao i onih u kojima se jače čuje prvi, tj. kratkouzlazni

naglasak (Vidović 1992: 29.). Na sukladan način bilježi i objašnjava naglasak komparativa *stariji* / *stàriji* / *stàriji* (Vidović 1992: 31.). Dvostruke naglaske bilježi u primjerima tipa *inšènpjāt se*, *kalkùlat* ‘računati’, *kàrònjski* ‘vragolanski’ (Vidović 1992: 43.). Takav je pristup akcentuaciji dvojben jer je realno nemoguće izgovoriti dvosložnu riječ s dva naglasaka, a da je pritom zaista izgovorimo kao jednu riječ. Takav bi izgovor više bio nalik na kineski nego na hrvatski izgovor riječi. Isto tako, realno nije moguće da dva susjedna sloga u trosložnoj ili višesložnoj riječi budu akcentuirana, te da pri izgovoru to ostane jedna riječ. I inače se između naglasnih cjelina uvijek javlja govorna pauza, koja doduše može biti više ili manje izražena, ali ne i izostavljena. To ćemo npr. dobro posvijestiti ako pokušamo izgovoriti superlativne oblike tipa *nájjač* ili pak složene riječi tipa *svijétloplāv*¹. Izgovorimo li ih s dva naglasaka, automatski smo načinili pauzu među dijelovima složenice. Izgovorimo li ih pak kao jednu riječ, spontano izgovaramo *nájjač*, odnosno *svijétloplāv* s jednim naglaskom. Upravo zbog toga, valja s velikom rezervom akceptirati i realizacije koje su susreću u rječnicima splitskoga govora, kao npr. *kanàvāca*, *perùšīna*, *povītāk* (usp. npr. Matoković 2004: 438, 696, 743) itd.

Nakon ovih važnih dijalektoloških napomena, usredotočit ćemo se na glavnu temu ovoga rada, a to su leksičke razlike u dubrovačkom i splitskom govoru. Razlike su uglavnom uvjetovane različitim podrijetlom leksički različitih realizacija istoga značenja u tim dvama govorima. Te su leksičke razlike ponajprije rezultat različitih povijesnih okolnosti. Naime, Split je više od tri i pol stoljeća, tj. od 1420. do 1797. bio pod vlašću Mletačke Republike. Zato su u tom govoru snažno zastupljene posuđenice iz mletačkoga. Dubrovnik je pak kroz cijelo to vrijeme, tj. od 1358. do 1806. opstao kao samostalan grad – država. Zato je u tom govoru broj posuđenica iz mletačkoga znatno manji. Romanizmi u dubrovačkom govoru uglavnom su ili adaptirani latinizmi, ili riječi iz dalmatskoga, tj. dalmatoromanskoga supstrata iz doba naseljavanja hrvatskoga stanovništva na to područje, ili su noviji talijanizmi, uglavnom iz 19. stoljeća. Usto, veliki je broj primjera uporabe stare hrvatske riječi praslavenskoga podrijetla u dubrovačkom govoru te istoznačne posuđenice iz mletačkoga u splitskom. Naravno, ima i različitih drugih kombinacija. Premda smo birajući leksičku građu za ovaj rad konzultirale postojeću literaturu i rječnike, valja ipak napomenuti da smo leksičku građu ponajprije izabrale kao izvorne govornice jer smo obje živjele (ili živimo) u oba grada te osobno dobro poznajemo oba razmatrana mjesna govora. Značenjske parove u dubrovačkom

¹ Vidović se u svojim analizama poziva na istraživanja Milana Rešetara i njegov *Doppelakzent* (usp. Rešetar 1900: 29.). Općenito se može reći da je neusporedivo značajniji doprinos Radovana Vidovića sociolingvističkoj analizi splitskoga govora nego dijalektološkoj.

i splitskom govoru, koji su leksički različiti, podijelile smo prema podrijetlu u četrnaest skupina.

Hrvatsko-mletačke kombinacije

U prvoj su skupini značenjski parovi u kojima je dubrovačka riječ stara hrvatska riječ praslavenskoga podrijetla, a splitska riječ adaptirani romanizam iz mletačkoga dijalekta.

Među takvima, ima i riječi vrlo česte uporabe, kao što su npr. leksičke realizacije u značenju 'gospodin'. U dubrovačkom se govoru rabi riječ *gòspār²*. To je stara hrvatska riječ praslavenskoga podrijetla, prema praslav. **gospodъ* (usp. Snoj 2009: 183), s razvojem *gospod* > *gospodar* > *gospoar* > *gospar* (usp. Skok 1971: 594). U *Naškom dubrovačkom rječniku* netočno je zabilježena ta dubrovačka riječ bez zanaglasne dužine kao *gòspar* (Mladošić i Milošević 2011: 31). U splitskom se pak govoru u tom značenju rabi romanizam *šjôr*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga (prema mlet. *sior*) (usp. Skok 1973: 240; Mladina 2008: 220). U splitskim je rječnicima ta posuđenica zabilježena u fonološkim inačicama *šjôr* (Šegvić 2007³; Petrić 2008: 326), odnosno bez označenoga naglasaka *šjôr* (Radišić⁴ 1999: 58; Mladina 2008: 220), te *š(i)jôr* (Matoković 2004: 903), što podrazumijeva realizacije *šjôr* i *šijôr*. U *Rječniku splitskog govora* netočno je označen novoštokavski dugouzlazni naglasak na riječi *šjôr* (Magner i Jutronic 2006: 161). Naime, na jednosložnim se riječima dugouzlazni naglasak uopće ne realizira.

Isti je etimologijski odnos i kod njihova mocijskoga para ženskoga spola, pa se u dubrovačkom govoru rabi hrvatska riječ praslavenskoga podrijetla *gospòda*, koja je bila izvedena sufiksom *-ja* od riječi *gospod* (s jotiranjem na granici tvorbene osnove i sufiksa). U splitskom se pak govoru u tom značenju rabi romanizam *šjôra*, kao mocijski par posuđenici *šjôr*. Etimologijski je riječ *šjôra* adaptirana posuđenica, prema mlet. *siora* (usp. Skok 3, 240), koju nalazimo i u rječnicima (usp. npr. Šegvić 2007; Petrić 2008: 326). *Rječnik velonareškoga Splita* dopušta fonološke inačice *šjôra* i *šijôra* (Matoković 2004: 903). U *Rječniku splitskog govora* neobična je realizacija s dugouzlaznim naglaskom *šjôra* (Magner i Jutronic 2006: 161).

² U ovom radu, iz tehničkih razloga, nismo u mogućnosti bilježiti poseban fonem kojim bismo označile specifični zatvoreni izgovor dubrovačkoga dugog *o*.

³ Šegvićev rječnik nije paginiran.

⁴ Radišićev je rječnik uvršten i u knjigu *Ta lipa splitska rič* (str. 309.-409.), koja je u Splitu objavljena 2002. u nakladi Škuna. U tom je izdanju Radišićev rječnik nakon autorove smrti proizvoljno akcentuiran, a među označenim naglascima ima i takvih koji nisu svojstveni ni splitskom čakavskom ni splitskom novoštokavskom akcenatskom sustavu, kao npr. *zabotûnavat* 'zakopčavati' (str. 404.).

U dubrovačkom se govoru rabi riječ *mřkva*. To je stara hrvatska riječ praslavenskoga podrijetla (usp. Skok 1972: 468-469). U splitskom je govoru u tom značenju uobičajen romanizam *kàrota*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *carota* (usp. Boerio 1856: 141; Gačić 1979: 125; Šimunković i Kezić 2004: 62)⁵. U splitskim je rječnicima zabilježena različito, tj. *karota* bez izgovorne odrednice (npr. Radišić 1999: 30), s današnjim splitskim novoštokavskim naglaskom *kàrota* (Magner i Jutronić 2006: 75; Petrić 2008: 137), dok su ostali autori rječnika izabrali čakavsku naglasnu inačicu *karòta* iz prve polovice 20. stoljeća, tj. iz doba prije velikih demografskih promjena u Splitu nakon Drugoga svjetskoga rata (usp. Gačić 1979: 125; Matoković 2004: 448; Šimunković i Kezić 2004: 62; Šegvić 2007).

U značenju 'ospice' Dubrovčani rabe riječ *òspine*. To je također hrvatska riječ praslavenskoga podrijetla (usp. Skok 1973: 240-241). U splitskom se govoru u tom značenju rabi romanizam *fěrshe*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *fersa* (usp. Boerio 1856: 266; Gačić 1979: 118; Vinja 1998: 24). Osim u rječniku J. Gačić, realizacija *fěrshe* zabilježena je i u drugim rječnicima splitskoga govora (usp. Matoković 2004: 266; Šegvić 2007; Petrić 2008: 73). U *Ričniku spliskoga govora* nalazimo *fěrshe* bez izgovorne odrednice (usp. Radišić 1999: 22), a u *Rječniku splitskog govora* neobična je realizacija s dugouzlaznim naglaskom *fěrshe* (Magner i Jutronić 2006: 43).

S praslav. **lbžica* (usp. Snoj 2003: 872) etimologijski je povezana dubrovačka riječ *òžžićica* u značenju 'žličica' (**lbžica* > *lžica*), s daljnjom vokalizacijom inicijalnoga *l*, tj. promjenom *l* > *o*, tj. *lžica* > *ožica* (usp. Skok 1973: 683) u dubrovačkom novoštokavskom idiomu. Imenica *òžžićica* u dubrovačkom je govoru deminutiv riječi *òžica* 'žlica'. U splitskom se pak govoru u tom značenju rabi romanizam *kućàrìn*⁶ u značenju 'žličica'. To je opet adaptirana posuđenica iz mletačkoga *cuciàro*, *cuciàra* s deminutivnim sufiksom *-in* (usp. Miotto 1984: 61; Rosamani 1990: 274; Šimunković i Kezić 2004: 69)⁷. U splitskim je rječnicima ta posuđenica zabilježena različito, npr. s današnjom splitskom novoštokavskom akcentuacijom *kućàrìn* (Petrić 2008: 154), bez označenoga naglaska *kućarin* (Mladina 2008: 201) i *kućarin* (Radišić 1999: 33), s čakavskom akcenatskom inačicom iz doba prije demografskih promjena u

⁵ Svi navedeni izvori spominju i uporabu riječi *carota* u talijanskom jeziku.

⁶ Budući da je u današnjem splitskom govoru neutralizirana artikulacijska razlika između fonema /č/ i /ć/, umjesto tih dvaju fonema izgovara se tzv. „srednji“ ili „trorogi“ neutralni fonem koji je po artikulaciji između spomenutih dvaju fonema. Iz tehničkih razloga u ovom je radu izostao posebni grafem za taj fonem. Autori splitskih rječnika najčešće ga bilježe ili grafemom *č* ili grafemom *ć*.

⁷ Skok je smatrao da je *kućarin* talijanski deminutiv na *-ino* s mletačkim izgovorom (usp. Skok 1972: 226).

gradu zabilježen je *kućarín* (Šimunković i Kezić 2004: 69) i *kuć(í)arín* (Matoković 2004: 488), tj. *kućarín* i *kućarín*. U *Rječniku splitskog govora* nedostaje zanaglasna dužina u novoštokavskoj realizaciji *kućarin* (Magner i Jutronić 2006: 84). Riječ *kućarin* autohtoni Dubrovčani pred nekoliko desetljeća ne samo da nisu rabili nego joj nisu znali ni značenje. Pa ipak je uvrštena u *Naški dubrovački rječnik*, i to s neočekivanim naglaskom *kùćarin* (Mladošić i Milošević 2011: 44).

U dubrovačkom se govoru rabi hrvatska riječ praslavenskoga podrijetla *pūca* (G jd. *pūce*) kao imenica ženskoga roda, dok je u hrvatskom standardnom jeziku u srednjem rodu *pūce* (G jd. *pūceta*). Etimologijski je povezana s glagolom (*s*)*putati* (usp. Skok 1972: 651). U splitskom se govoru u tom značenju rabi romanizam *bòtun*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *botòn* (usp. Boerio 1856: 95; Gačić 1979: 113; Vinja 1998: 63; Matoković 2004: 135; Mladina 2008: 184)⁸. I ta je posuđenica u splitskim rječnicima zabilježena različito, tj. s današnjom splitskom novoštokavskom akcentuacijom *bòtun* (Petrić 2008), bez označenoga naglaska *botun* (Radišić 1999: 14; Mladina 2008: 184). Čakavska naglasna inačica *botñn* sa starohrvatskim akutom, koja se još uvijek može čuti u dijela autohtonih govornika, susreće se i u rječnicima (usp. Gačić 1979: 113; Matoković 2004: 135; Šegvić 2007). U *Rječniku splitskog govora* neobična je realizacija s dugouzlaznim naglaskom *botún* (Magner i Jutronić 2006: 16).

Hrvatska zbirna imenica *smèće* praslavenskoga je podrijetla (usp. Skok 1972: 411-412). To je izvedenica sufiksom *-je* od prezentske osnove prefigiranoga glagola *smětati* (prez. *směćem*): *smet-* + *-je* > *smetje* > *smeće*, s jotiranjem na granici tvorbene osnove i sufiksa. Ta se zbirna imenica rabi u dubrovačkom govoru. U splitskom se pak govoru u tom značenju rabi romanizam *škòvace*. To je opet adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *scovazze* (usp. Boerio 1856: 629; Mladina 2008: 221), koja se rabi u N mn. ž. r. U tom je množinskom obliku zabilježena i u većini rječnika, npr. s današnjim novoštokavskim naglaskom *škòvace* (Magner i Jutronić 2006: 163; Petrić 2008: 331), bez označenoga naglaska (Radišić 1999: 59; Mladina 2008: 221); s čakavskim naglaskom *škovǎce*, karakterističnim za doba prije velikih demografskih promjena (usp. Gačić 1979: 148; Šegvić 2007). Rjeđe je ta posuđenica zabilježena u singularnom obliku, npr. s čakavskim naglaskom *škovǎca* (usp. Matoković 2004: 914)⁹, također s dvostrukim akcentom *škòvǎca* (Menac-Mihalić i Menac 2011: 323).

⁸ Premda se u dubrovačkom govoru ne rabi posuđenica *boton* / *botun*, valja spomenuti da se u tom govoru može čuti romanizam *botònijera* u značenju 'red puceta na odjeći'. To je najvjerojatnije razmjerno novija posuđenica iz talijanskoga, prema tal. *bottoniera*.

⁹ U singularnom obliku *scovǎža* bilježi i Miotto u mletačko-dalmatskom (usp. Miotto 1984: 185). Premda se u Dubrovniku rabi *smèće*, usporedno se u tom govoru rabi romanizam *škovǎcera* u

S riječju *smeće* etimologijski je povezana dubrovačka riječ *smètljštár*. Riječ *smetlištar* je i jezikoslovac Deanović zabilježio kao dubrovačku riječ (usp. Deanović 1967: 397, 399).¹⁰ Dio današnjih Dubrovčana, koji su podrijetlom iz okolice, govori *směćár* (rjeđe *směćār*).¹¹ U Splitu se pak u tom značenju rabi romanizam *škovàcìn*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *scovazìn* (usp. Miotto 1984: 185; Mladina 2008: 221). I ta je posuđenica u splitskim rječnicima zabilježena različito, tj. s današnjom splitskom novoštokavskom akcentuacijom *škovàcìn* (Petrić 2008: 332), bez označenoga naglaska *škovacin* (Radišić 1999: 59; Mladina 2008: 221), te *škovacìn* s čakavskim naglaskom, uobičajenim prije velike demografske izmjene (Gačić 1979: 148; Matoković 2004: 914; Šegvić 2007). U *Rječniku splitskog govora* nedostaje zanaglasna dužina novoštokavskoj realizaciji *škovàcìn* (Magner i Jutronić 2006: 163).

U Dubrovniku se i za uske gradske ulice rabi riječ *ũlica*. To je hrvatska riječ praslavenskoga podrijetla (usp. Skok 1973: 542). Deanović je također u dubrovačkom govoru zabilježio riječ *ulica* u tom značenju (usp. Deanović 1967: 397, 399). U splitskom se govoru za ulice, a osobito za one mediteranskoga tipa rabi romanizam *kàla* (usp. Gačić 1979: 123; Matoković 2004: 433; Šegvić 2007; Petrić 2008: 131; Menac-Mihalić i Menac 2011: 318), kao adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *cale* (usp. Boerio 1856: 118; Mladina 2008: 197). U dijelu je rječnika taj leksem naveden bez naglaska, tj. kao *kala* (usp. Radišić 1999: 29; Mladina 2008: 197) te netočno s kratkouzlaznim naglaskom *kàla* (Magner i Jutronić 2006: 72).

Dubrovačkomu je govoru imanentna i hrvatska riječ *pòstelja*. To je riječ praslavenskoga podrijetla (usp. Skok 1973: 15). U splitskom se također susreće ta riječ u fonološkoj realizaciji *pòsteja* (usp. Matoković 2004: 736). Međutim, u splitskom se govoru usporedno rabi i romanizam *kòčeta*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *cochieta* (usp. Boerio 1856: 175; Gačić 1979: 126). U splitskim je rječnicima ta posuđenica navedena u različitim fonološkim inačicama i s različitim nijansama značenja, npr. *kočeta* 'bračni krevet' (Gačić 1979: 126); *kočeta* 'starinska postelja' (Radišić 1999: 31). Matoković navodi fonološke inačice *kočeta* i *kočeta* (koje bilježi *koć(ć)eta*). Uz tu natuknicu *koć(ć)eta* donosi i različita značenja, među inim i značenja 'starinska

značenju 'lopatica za smeće' (također s hiperjekavizmom *škovàcijera*). To je adaptirana posuđenica, prema tršč. *scovazera* (usp. Gačić 1979: 148).

¹⁰ U hrvatskom standardnom jeziku uobičajenije je *smètlár*.

¹¹ U *Naškom dubrovačkom rječniku* zabilježena je natuknica *smètl(j)istar* (Mladošić i Milošević 2011: 70) bez zanaglasne dužine koja je u dubrovačkom govoru u toj riječi redovita. Usto, tako zabilježena natuknica podrazumijeva dvije fonološke inačice *smetlištar* i *smetljistar*. Međutim, autohtoni Dubrovčani govore isključivo *smetlištar*.

postelja' i 'postelja općenito' (usp. Matoković 2004: 462). Poput J. Gačić, i Matoković, kao i većina ostalih autora rječnika splitskoga govora zabilježili su inačicu s čakavskim naglaskom *kočeta* iz doba prije velike demografske promjene (usp. npr. Petrić 2008: 143; Šegvić 2007). Razlog je tomu što se ta posuđenica u današnje vrijeme vrlo rijetko rabi, pa je autohtonim Splićanima ostala u sjećanju akcenatska realizacija iz prve polovice 20. stoljeća. Rjeđe su potvrde s novoštokavskim akcentom *kòčeta* (Magner u Jutronić 2006: 77) u značenju 'starinska postelja'.¹²

Dubrovčani rabe hrvatsku riječ *gāćice* u značenju 'donji dio rublja'. Valja naglasiti da ta riječ u dubrovačkom idiomu nema deminutivnoga značenja. Oblik riječi je plurale tantum ženskoga roda. Praslavenskoga je podrijetla, prema praslav. **gaŕi* (usp. Snaj 2009: 168). U današnjem se splitskom govoru također rabi ta riječ, ali i romanizam *mūdānte*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *mudande* (usp. Boerio 1856: 431). U splitskim je rječnicima ta posuđenica zabilježena s današnjom novoštokavskom akcentuacijom *mūdānte* (Petrić 2008: 187), sa splitskim čakavskim naglaskom iz doba prije velikih demografskih promjena *mudānte* (Gačić 1979: 135; Matoković 2004: 568; Šegvić 2007), bez naglaska *mudante* (Radišić 1999: 40). U *Rječniku splitskog govora* nedostaje zanaglasna dužina novoštokavskoj realizaciji *mūdante* (Magner i Jutronić 2006: 101).

U značenju 'oprostiti, ispričati se' u dubrovačkom se govoru rabi glagol *pròstit*. U praslavenskom je jedno od značenja pridjeva **prost* bilo 'oprošten, slobodan'¹³ (usp. Skok 1973: 52), a od te je riječi sufiksom *-iti* bio izveden glagol *pròstiti* (usp. Skok 1973: 53). Deanović je također u dubrovačkom govoru zabilježio glagol *prostit* u tom značenju (usp. Deanović 1967: 397, 399). U splitskom se u tom značenju rabi romanizam *škužat* (*se*) kao hibridna realizacija s romanskom osnovom, prema mlet. *scusàr* (usp. Boerio 1856: 638; Mladina 2008: 222) i hrvatskim infinitivnim nastavkom.¹⁴ Ta je adaptirana posuđenica iz mletačkoga u splitske rječnike uvrštena u različitim inačicama, npr. s asimilacijom po mjestu tvorbe na udaljenost, ali bez označenoga naglaska, npr. *škužat se* (Radišić 1999: 59), odnosno *škužat* (Mladina 2008: 222), zatim sa spomenutom asimilacijom i čakavskim naglaskom iz doba prije velike demografske izmjene, tj. *škužāt* (Šegvić 2007), s dvostrukim akcentom *škužāt*

¹² U *Naškom dubrovačkom rječniku* nalazimo riječ *kočeta* u značenju 'postelja u brodskoj kabini' (Mladošić i Milošević 2011: 41).

¹³ Pridjev *pròst* u značenju 'slobodan' bio je sastavnim dijelom hrvatskoga književnoga jezika još u 19. stoljeću, a do danas je očuvan u pojedinim hrvatskim govorima, npr. u čakavskom govoru otoka Drvenika Veloga kraj Trogira (usp. Vulić 2000: 620).

¹⁴ I u dubrovačkom i u splitskom govoru svaki se infinitiv redovito realizira bez završnoga *-i*, npr. *prostiti* > *prostit*, *škužati* > *škužat*.

(Menac-Mihalić i Menac 2011: 323), pa bez provedene asimilacije s novoštokavskim splitskim naglaskom, tj. *skùžat* (Magner i Jutronić 2006: 152), *skùžat se* (Petricić 2008: 334) te s provedenom asimilacijom i novoštokavskim naglaskom *škùžat se* (Magner i Jutronić 2006: 164). U *Ričniku velovareškoga Splitsa* zabilježene su fonološke inačice s provedenom asimilacijom i bez nje, ali uvijek s čakavskim naglaskom iz doba prije velike demografske izmjene, tj. *skužāt (se)* (Matoković 2004: 852) i *škužāt (se)* (Matoković 2004: 917).

Dubrovačka imenica *pranóne* ‘prababa’ hibridna je tvorenica s hrvatskim prefiksom *pra-*. To je prefiks praslavenskoga podrijetla (usp. Skok 1973: 20), a označuje odnos za jedan naraštaj dalje od polazne riječi *nóne* ‘baba’, kojoj je osnova romanizam. Budući da su stari Dubrovčani rabili riječ *bāba*, pa je tako i u starijih dubrovačkih pisaca (npr. u Marina Držića u *Dundu Maroju*), riječ *nóne* je vjerojatno u dubrovačkom novija posuđenica (prema tal. *nonna*), ali s hrvatskim gramatičkim morfemom *-e*. Za razliku od dubrovačkoga, u splitskom se u tom značenju rabi realizacija *bižnona* (usp. Matoković 2004: 125; Šegvić 2007), *bižnona* (Radišić 1999: 14) kao cjelovita adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *bisnòna* (usp. Boerio 1856: 83). Neobična je realizacija *bižnòna* s novoštokavskim akcentom (Magner i Jutronić 2006: 14).

Sukladno mocijskomu paru ženskoga roda, u dubrovačkom se govoru rabi hibridna tvorenica *pranóno* ‘pradjed’ s domaćim prefiksom i romanskom osnovom, dok se u splitskom govoru u tom značenju rabi riječ *bižnòno* (Gačić 1979: 112; Šegvić 2007), *bižnòno* (Magner i Jutronić 2006: 14) kao cjelovita adaptirana posuđenica, prema mlet. *bisnòno* (usp. Boerio 1856: 83; Gačić 1979: 112; Vinja 1998: 56).

Dalmatoromansko-mletačke kombinacije

U drugoj su skupini značenjski parovi u kojima je dubrovačka riječ adaptirani romanizam iz dalmatskoga supstrata, a splitska riječ adaptirani romanizam iz mletačkoga dijalekta. Tako se npr. u značenju ‘ozeblina’ (odnosno u množini ‘ozeblina’) u dubrovačkom govoru rabi imenica ženskoga roda *rújba*. Ta je posuđenica ostatak dalmatoromanskoga leksičkoga supstrata od lat. *rubea* (usp. Skok 1973: 168). U *Naškom dubrovačkom rječniku* zabilježena je naglasna inačica *rújba* u singularnom obliku (Mladošić i Milošević 2011: 67). Valja upozoriti da se ta posuđenica češće rabi u množinskom obliku *rújbe*.¹⁵ U splitskom se pak govoru rabi imenica muškoga roda s novoštokavskim naglaskom *bùganac* (obično u množini *bùganci*), koja je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *buganza* (usp. Boerio 1856: 106). S tom se

¹⁵ Vinja ne navodi dubrovačke primjere nego množinski nominativni oblik *rújbi* iz *Pelješkoga žbornika* (usp. Vinja 2003: 132).

etimologijom slaže i Gačić, koja se, osim, na Boerijev rječnik, oslanja i na *Nuovo dizionario del dialetto triestino, storico, etimologico, fraseologico* G. Pinguentini iz 1969. (Gačić 1979: 113). Za razliku od navedenih autora, Vinja preuzima Skokovo mišljenje, prema kojemu je tal. *buganza* nepoznatoga postanja (Vinja 1998: 81). Možda se etimologijski može povezati s riječju *buca* u značenju ‘rupa, šupljina’, jer se nakon ozeblina obično javljaju mjehuri na koži. Inače, današnja najčešća realizacija *bùganci* zabilježena je i u *Rječniku starih splitskih riječi i izraza* (Petrić 2008: 33). U *Rječniku splitskog govora* netočna je novoštokavska realizacija *bùganci* bez zanaglasne dužine (Magner i Jutronić 2006: 18). Valja upozoriti da je bilježenje toga leksema u postojećim rječnicima splitskoga govora i inače neujednačeno. Matoković se odlučila za staru naglasnu inačicu koja se rabila dok je Split još bio čakavski grad, a donosi ju u singularnom obliku muškoga roda, tj. *bugānac* (Matoković 2004: 147). Gačić je također izabrala čakavsku realizaciju, ali u množinskom obliku ženskoga roda *bugānce* (Gačić 1979: 113).

U značenju, u kojem se u hrvatskom standardnom jeziku rabi riječ *dinja*, u dubrovačkom se govoru rabi imenica muškoga roda *pipūn*. Skok je smatra dalmatoromanskim leksičkim ostatkom (usp. Skok 1972: 660).¹⁶ Potječe od latinskoga *pepone*. U Splitu se pak u tom značenju rabi imenica ženskoga roda *čāta*, koja je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *zatta* (usp. Boerio 1856: 807; Skok 1971: 253). Realizaciju *čāta* nalazimo i u rječnicima splitskoga govora (usp. Matoković 2004: 161; Šimunković i Kezić 2004: 41; Šegvić 2007; Menac-Mihalić i Menac 2011: 316). To je jedina naglasna inačica koja se rabi u splitskom govoru, pa je inačica *čāta* koja se susreće u pojedinim rječnicima netočno zabilježena (usp. Magnier i Jutronić 2006: 21; Petrić 2008: 37). Premda je riječ *čāta* u značenju ‘dinja’ tipična za splitski govor, Vinja, pišući o toj riječi u spomenutom značenju, ne navodi uporabu u Splitu nego smatra kako ta „riječ se kod nas pojavljuje samo u Šibeniku“ te „da je šibensko *čāta* preuzeto iz sjeverne Italije“ (Vinja 1998: 96). Zaključuje da ta riječ „još uvijek nije etimološki dovoljno protumačena“ jer toskansko *zata* označuje neku drugu vrstu tikvarice (Vinja 1998: 96, 97). Boerio pak navodi *zatta* ‘vrsta dinje sa šarenom ili kvrgavom korom’, što jasno pokazuje da nije riječ o drugoj vrsti tikvarice nego da je, po principu sinegdohe, naziv jedne vrste dinje proširio na sve vrste. Kad je pak riječ o imenici *pipūn*, Matoković navodi u splitskom govoru čakavsku naglasnu inačicu *pipūn* u značenju ‘vrsta *cate*’ (Matoković 2004: 705). Međutim, današnji Splitsani ne rabe riječ *pipūn* i, ukoliko je nisu čuli na dubrovačkom području ili u Hercegovini, uopće ne znaju što znači.

¹⁶ U današnjem se talijanskom jeziku susreće realizacija *popone*.

Latinsko-mletačke kombinacije

U trećoj su skupini značenjski parovi u kojima je dubrovačka riječ adaptirani latinizam, a splitska riječ adaptirani romanizam iz mletačkoga dijalekta.

Dubrovačkoj riječi *dundo* Vinja navodi latinsko ishodište s razvojem *dominus* > *donno* (Vinja 1998: 136). Pretpostavimo li dalji razvoj *donno* > *dondo* > *dundo*, to je etimologijsko tumačenje nedvojbeno logičnije od prethodnih tumačenja koja su zastupali Pero Budmani i Skok, prema kojima je to riječ slavenskoga podrijetla (Budmani), odnosno talijanskoga (Skok) s udvajanjima karakterističnim za dječji govor (usp. Vinja 1998: 135-136). Važno je naglasiti da se u dubrovačkom govoru akcenatski i po značenju razlikuje riječ *dūndo* u značenjima 'ujak', 'stric' ili 'tetak', od riječi *dúndo* koja se rabi u značenju 'odrasli (obično stariji) muškarac općenito'. U pojedinim rječnicima ta razlika ili nije naznačena ili je pogrešno navedena. Ne registrirajući tu naglasnu i značenjsku razliku, Vinja npr. navodi kako na se Korčuli rabi riječ *dúndo* u značenjima 'stric, ujak, tetak', a u Dubrovniku u istom značenju *dūndo* (Vinja 1998: 135.). U *Naškom dubrovačkom rječniku* uz riječ *dūndo* navedeno je pogrešno značenje 'starija muška osoba'. Još navode naglasnu realizaciju *dūndo* koja u dubrovačkom govoru uopće ne postoji, uz koju bilježe značenje 'ujak, stric' (Mladošić i Milošević 2011: 26). Razlog netočnomu navođenju značenja dubrovačkih riječi *dūndo* i *dúndo* u pojedinim rječnicima vjerojatno proizlazi iz činjenice što se za glasovitu Držićevu komediju uvriježilo ime *Dūndo Măroje*, a riječ *dundo* u ovoj komediji označuje starijega muškarca općenito. Zbog toga nije začudno što i u popratnom tumaču riječi uz Držićeva djela nalazimo uz riječ *dúndo* značenja 'stric', 'ujak' i 'naziv za stariju osobu' (usp. Čale 1979: 910). Budući da se dubrovački govor u 16. stoljeću, kako je već navedeno, tek postupno počeo novoštokavizirati, tada još uvijek nije imao novoštokavske naglaske pa se u to doba vjerojatno i govorilo *Dúndo Măroje*. Međutim, od 1938. pa nadalje, kada se to djelo u Hrvatskoj počelo često izvoditi, u svim su izvedbama likovi Dubrovčana izgovarali svoje replike današnjom dubrovačkom novoštokavskom akcentuacijom, pa bi u tom kontekstu nedvojbeno bilo logičnije *Dúndo Măroje*. U splitskom pak govoru rabi se romanizam *bárba* u značenjima 'stric', 'ujak', 'tetak' i 'odrasli (obično stariji) muškarac općenito' te sa specifičnim značenjem u pomorskoj terminologiji. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *barba* (usp. Boerio 1856: 62; Gačić 1979: 110; Vinja 1998: 40). Riječ je uvrštena i u pojedine rječnike splitskoga govora, npr. *bárba* (Gačić 1979: 110; Matoković 2004: 107; Šegvić 2007; Petrić 2008: 16), bez označenoga naglaska *barba* (Radišić 1999: 12). Vrlo je neobično bilježenje *bárba* s novoštokavskim dugouzlaznim naglaskom (Magner i Jutronic 2006: 9).

U značenju 'kuhinja' Dubrovčani rabe riječ *kòmin*. Ta je posuđenica etimologijski povezana s riječju *caminus* iz balkanskoga latinитета, također u značenju 'kuhinja' (usp. Skok 1972: 133). U *Naškom dubrovačkom rječniku* netočno je navedena kao *kòmin* bez zanaglasne dužine (Mladošić i Milošević 2011: 42). U splitskom se govoru u tom značenju rabi riječ *kùžina*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *cusina* (usp. Boerio 1856: 215; Skok 1972: 224; Gačić 1979: 130; Miotto 1984: 62; Šimunković i Kezić 2004: 70; Mladina 2008: 201). U splitskim je rječnicima zabilježena *kužina* bez naglaske (Radišić 1999: 34; Mladina 2008: 201), sa splitskom novoštokavskom akcentuacijom *kùžina* (Petrić 2008: 158), sa splitskom čakavskom akcentuacijom iz prve polovice 20. stoljeća *kužina* (Gačić 1979: 130; Matoković 2004: 495; Šimunković i Kezić 2004: 70; Šegvić 2007), s dvostrukim akcentom *kùžina* Menac-Mihalić i Menac 2011: 319). Neobično je bilježenje *kužina* s dugouzlaznim akcentom (Magner i Jutronić 2006: 86).

U dubrovačkom se govoru rabi riječ *kućpica* u značenju 'mala čašica (u pravilu za neko alkoholno piće)'. Uvrštena je i u *Naški dubrovački rječnik* (Mladošić i Milošević 2011: 44). Etimologijski je to hibridna riječ s posuđenom osnovom i domaćim sufiksom *-ica*. Osnova je posuđena od riječi *kupa* iz balkanskoga latinитета, prema vlat. *cuppa* (usp. Skok 1972: 237). Koliko je riječ *kućpica* bila uobičajena u dubrovačkom govoru svjedoči i izraz *kućpica i fjelica* u značenju 'časica i komadić nečega za jelo iza toga (najčešće neki kolačić)'. U splitskom se govoru u tom značenju rabi riječ *bičerin*. To je posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *bicerin* (usp. Miotto 1984: 25; Rosamani 1990: 90; Šimunković i Kezić 2004: 34; Mladina 2008: 183). U splitskim je rječnicima ta riječ zabilježena u inačicama bez naglaske *bičerin* (Radišić 1999: 13), *bičerin* (Mladina 2008: 183), s današnjom splitskom novoštokavskom akcentuacijom *bičerin* (Petrić 2008: 22), sa splitskim čakavskim naglaskom iz doba prije velikih demografskih promjena *bičérin* (Šimunković i Kezić 2004: 34; Šegvić 2007), s dvostrukim akcentom *bičérin* (Matoković 2004: 120; Menac-Mihalić i Menac¹⁷ 2011: 315). Netočno je bilježenje novoštokavske realizacije *bičérin* bez zanaglasne dužine (Magner i Jutronić 2006: 13). Premda se, kako je već navedeno, u Dubrovniku rabi *kućpica*, valja upozoriti na dubrovački frazem *ú na bičérin / òtić na bičérin*¹⁸ u značenju '(ot)ići u kavanu ili gostionicu (ili u nečiji stan) i sl. popiti čašicu alkoholnoga pića, obično u društvu', npr. *Ídemo na bičérin; Dòveo sam prijatelje na bičérin* i sl. Taj se frazem počeo rabiti u 19. stoljeću, u kojem je Dubrovnik dijelio istu povijesnu sudbinu kao i Dalmacija, najprije pod

¹⁷ U ovom se rječniku bilježi poseban grafem za već spomenuto splitsko „trorogo“ ž.

¹⁸ U dubrovačkom se govoru, kao i u splitskom, artikulacijski ne razlikuju fonemi /ž/ i /i/ pa se izgovara tzv. „srednji“ ili „trorogi“ neutralni fonem koji je po artikulaciji između tih dvaju fonema.

francuskom, a zatim pod austrijskom upravom. Tada je u dubrovačkom prihvaćen i novi sloj današnjih romanizama u tom govoru. Vjerojatno je zbog uporabe toga frazema u *Naški dubrovački rječnik* uvrštena riječ *bičerin* sa značenjem ‘mala čaša za alkoholno piće’ (Mladošić i Milošević 2011: 18).

U temeljnom značenju riječi *lepeza* Dubrovčani rabe riječ *mòskār* koja je nastala od lat. oblika *muscarium* (usp. Skok 1972: 458). U *Naškom dubrovačkom rječniku* zabilježena je s netočnim naglaskom *móskar* (Mladošić i Milošević 2011: 49).¹⁹ U splitskom se u tom značenju rabi riječ *věntula*, prema mlet. *ventola* (usp. Boerio 1856: 786). Tako je zabilježena i u većini splitskih rječnika, npr. *věntula* (Matoković 2004: 1032; Šegvić 2007; Petrić 2008: 389), a u dijelu rječnika bez naglaska, tj. *ventula* (npr. Radišić 1999: 67).²⁰ Neobično je bilježenje *věntula* s dugouzlaznim akcentom (Magner i Jutronić 2006: 190).

U dubrovačkom se govoru rabi riječ *krpàtur* u značenju ‘debeli pokrivač za postelju ispunjen vunom ili (rjeđe) pamukom’. U *Naškom dubrovačkom rječniku* ta je riječ netočno zabilježena bez zanaglasne dužine, tj. *krpàtur* (Mladošić i Milošević 2011: 44). Skok tu riječ etimologijski povezuje s lat. *coopertorium* (usp. Skok 1972: 238). U splitskom se govoru u tom značenju rabi riječ *imbòtida*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *inbotida* (usp. Boerio 1856: 325). U splitskim je rječnicima ta posuđenica zabilježena u inačici *inbòtida* s današnjom splitskom novoštokavskom akcentuacijom (Petrić 2008: 102), u inačici *imbotida* sa splitskim čakavskim akcentom iz doba prije velikih demografskih promjena (Gačić 1979: 122), u fonološkim inačicama s dvostrukim naglaskom *imbòtîda* (Matoković 2004: 339; Šegvić 2007; Menac-Mihalić i Menac 2011: 318) i *inbòtîda* (Matoković 2004: 349; Šegvić 2007) i *imbòtîja* (Matoković 2004: 339), te bez naglaska *inbotida* (Radišić 1999: 25). Netočno je bilježenje novoštokavske realizacije *imbòtida* bez zanaglasne dužine (Magner i Jutronić 2006: 57).

U današnjem dubrovačkom govoru najčešće se govori *klaonica* i *mesnica* kao u hrvatskom standardnom jeziku. Još samo najstariji naraštaj rabi posuđenicu *kòmàrda*, i to obično u značenju ‘klaonica’. Tu su posuđenicu rabili i stari dubrovački pisci (npr. Držić u komediji *Skup*). Skok tu riječ etimologijski povezuje sa starim dubrovačkim latinizmom *camarda* u istom značenju (usp. Skok 1972: 132)²¹. Riječ *kòmàrda*, ali bez obvezne zanaglasne dužine,

¹⁹ U taj je rječnik uvrštena i riječ *věntalja* sa značenjem ‘mahalica’ (Mladošić i Milošević 2011: 80), dok je uz riječ *moskar* značenje ‘lepeza’. Nije jasno što bi *věntalja* trebala označavati jer autohtoni Dubrovčani u značenju ‘lepeza’ redovito rabe riječ *mòskār* i to je jedna od prepoznatljivih značajki dubrovačkoga leksika.

²⁰ Valja upozoriti da se u dubrovačkom rabi glagol *věntat* (*se*) u značenju ‘zračiti (*se*)’

²¹ O podrijetlu riječi *komarda* postoje i drukčija mišljenja. Tako je npr. Čale dovodi u vezu s bizantskim *komàrda* (usp. Čale 1979: 916). Međutim, Vinja upozorava kako grčka riječ *kamàrda* ima posve drukčije značenje, tj. ‘koliba’ (usp. Vinja 2003: 93-94). Vjerojatno se radi o riječi

zabilježena je i u *Naškom dubrovačkom rječniku* u značenju ‘klaonica’ (usp. Mladošić i Milošević 2011: 42). U splitskom se pak u navedenim značenjima rabi riječ *bikàrija*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *becaria* u istom značenju (usp. Boerio 1856: 72; Gačić 1979: 111). U rječnicima je zabilježena bez naglaska *bikarija* (Radišić 1999: 13), s današnjim splitskim novoštokavskim naglaskom *bikàrija* (Magner i Jutronić 2006: 13; Petrić 2008: 23), sa splitskom čakavskom akcentuacijom iz doba prije velike demografske promjene *bikarija* (Gačić 1979: 111; Šegvić 2007) te s već spomenutim tzv. dvostrukim naglaskom *bikàrija* (Matoković 2004: 121).

Tursko-mletačke kombinacije

Budući da je Dubrovnik stoljećima održavao diplomatske i trgovačke veze s Otomanskim Carstvom, ne začuđuje što se u tom govoru rabe i pojedini turcizmi.

Jedna od takvih posuđenica je dubrovačka imenica muškoga roda *kàš* u značenju ‘marelica’. To je balkanski turcizam (usp. Skok 1972: 17). U splitskom se pak govoru rabi romanizam *barakòkula*. To je posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *baracòcolo* (usp. Boerio 1856: 62; Miotto 1984: 17; Rosamani 1990: 65; Gačić 1979: 110; Vinja 1998: 39; Šimunković i Kezić 2004: 32). U splitskom se govoru i danas često rabi s čakavskim naglaskom, tj. *barakòkula*. Ta se inačica susreće i u pojedinim rječnicima splitskoga govora (usp. Šimunković i Kezić 2004: 32; Šegvić: 2007). U *Ričniku velovareškoga Splita* s tim su čakavskim naglaskom zabilježene fonološke inačice *barakòkula* i *barakòkola* kao jedna natuknica *barakòku(o)la* (usp. Matoković 2004²²: 106). U pojedinim je rječnicima zabilježena s novoštokavskim akcentom inačica *barakòkula* (Gačić 1979: 110; Magner i Jutronić 2006: 9; Petrić 2008: 16), a u pojedinim bez naglaska *barakokula* (Radišić 1999: 12).

U dubrovačkom se govoru rabi posuđenica *ùtija* u značenju ‘glačalo’. To je balkanski turcizam (usp. Skok 1973: 551). U splitskom se u tom značenju rabi romanizam *šùmpreš*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *sopressa* (usp. Boerio 1856: 674). U splitske je rječnike uvrštena na različite načine, tj. s novoštokavskim akcentom *šùmpreš* (Gačić 1979: 150), s novoštokavskim naglaskom u glasovnim inačicama *šùmpreš* i *šùmpreš* (Magner i Jutronić 2006: 155, 171), s novoštokavskim naglaskom u glasovnim inačicama *šùmpreš* i *šùnpreš* (Petrić 2008: 349), s čakavskim akcentom iz doba prije velikih

grčkoga korijena koja je u dubrovačkom prihvaćena posrednim putem, nakon pomaka značenja.

²² U taj je rječnik u istom značenju uvrštena i inačica *arbikòkola* (Matoković 2004: 80). To je adaptirana posuđenica iz toskanskoga (usp. Vinja 1998: 39).

demografskih promjena u fonološkim inačicama *sumprěš*; *sumprěš*; *šumprěš* i *šunprěš*, (Matoković 2004: 873 i 942), u naglasnoj inačici *šumprěš* (Šegvić 2007), bez označenoga akcenta *šumprěš* (Radišić 1999: 61).

Grčko-mletačke kombinacije

Dubrovčani u značenju 'kukuruz' rabe riječ *golòkud*. Prema Skoku, to je najvjerojatnije balkanski grecizam (usp. Skok 1972: 127). Realizacija *golòkud* uvrštena je i u *Naški dubrovački rječnik* (Mladošić i Milošević 31). Današnji stariji Splićani, u značenju 'kukuruz općenito', rabe romanizam *fermentūn*, odnosno *fermutūn*, s očuvanim starohrvatskim akutom iz doba kada je Split bio čakavski. Romanizam *fermentūn*, odnosno *fermutūn* posuđenica je iz mletačkoga, prema mlet. *formetòn* (usp. Boerio 1856: 282). U splitskim su rječnicima zabilježene inačice *fermentūn* (Matoković 2004: 266; Šegvić: 2007), *frumentūn* (Matoković 2004: 284), *fremetūn* (Šegvić 2007). U *Ričnik velovareškoga Splita* u značenju 'kukuruz' uvrštena je i leksička inačica *gràntúrko*²³ (Matoković 2004: 312), koja je zabilježena s tzv. dvostrukim naglaskom. To je talijanizam (prema tal. *granturco*) i vjerojatno razmjerno novija posuđenica. U Splitu se još za posebnu vrstu sitnoga kukuruza rabi adaptirana posuđenica *cinkvàntin*, prema mlet. *cinquantin* (usp. Boerio 1856: 172). I tu posuđenicu nalazimo u splitskim rječnicima, npr. s čakavskim naglaskom *cinkvantīn* (Gačić 1979: 114; Matoković 2004: 167; Šegvić 2007), u naglasnoj inačici *cinkvàntin* (Šimunković i Kezić 2004: 42), bez naglaska *cinkvantin* (Radišić 1999: 16).

Mletačko-mletačke kombinacije

U šestoj su skupini primjeri uporabe različitih riječi u dubrovačkom i splitskom govoru, a obje su adaptirane posuđenice iz mletačkoga dijalekta.

Tako se npr. u dubrovačkom govoru, u značenju 'noćni ormarić', rabi romanizam *komònčīn*, a u splitskom *kantunāl* (starije), odnosno *kantūnāl* (novije). To su adaptirane posuđenice iz mletačkoga, prema mlet. *comonžīn* (usp. Miotto 1984: 57), odnosno prema mlet. *cantonāl* (usp. Boerio 1856: 128; Gačić 1979: 124; Miotto 1984: 44). U *Naškom dubrovačkom rječniku* navedeno je netočno *komònčīn* bez zanaglasne dužine (Mladošić i Milošević 2011: 42). U splitskim su rječnicima zabilježene različite naglasne inačice, npr. s tradicionalnim splitskim čakavskim naglaskom *kantunāl* (Gačić 1979: 124; Matoković 2004: 441; Šegvić 2007), bez navedenoga akcenta *kantunal* (Radišić 1999: 29). Netočno je

²³ Zanimljiva je usporedba s čakavskim govorima u polutisućljetnoj dijaspori u kojima se, u značenju 'kukuruz', rabio ili rabi naziv *túrkinja* (npr. u mjestima Dobro Polje u južnoj Moravskoj, Dubrava, Lamoč i Novo Selo u Slovačkoj), odnosno *túrska* (u selu Pandrof u Austriji) ili *túrsko žito* (u selu Hrvatski Grob u Slovačkoj).

zabilježena novoštokavska realizacija *kantūnal* bez zanaglasne dužine (Magner i Jutronić 2006: 74).²⁴

U značenju 'kratka čarapa' u Dubrovniku se rabi romanizam *škàpin*, a u Splitu *kàlceta*. To su opet adaptirane posuđenice iz mletačkoga, prema mlet. *scapìn* (usp. Boerio 1856: 618), odnosno prema mlet. *calzeta* (usp. Boerio 1856: 120). U splitskim rječnicima nalazimo s današnjim novoštokavskim akcentom inačicu *kàlceta* (Magner i Jutronić 2006: 72; Petrić 2008: 131), sa splitskim čakavskim naglaskom iz doba prije velikih demografskih promjena *kalcěta* (Matoković 2004: 434)²⁵, u množinskom obliku *kalcěte* (Šegvić 2007). U *Naški dubrovački rječnik* također je uvršten množinski oblik, ali s netočnim naglaskom *škàpini* (Mladošić i Milošević 2011: 73).

Splicani rabe romanizam *tàvaja* u značenju 'stolnjak'. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *tavaia* (usp. Skok 1973: 447-448; Miotto 1984: 208; Rosamani 1990: 1142; Šimunković i Kezić 2004: 119). U splitskim je rječnicima zabilježena u naglasnim inačicama *tavāja* (Matoković 2004: 963; Šimunković i Kezić 2004: 119), *tāvaja* (Petrić 2008: 355; Šegvić 2007), *tāvaja* (Magner i Jutronić 2006: 174) ili bez naglaska *tavaja* (Radišić 1999: 62). U dubrovačkom se pak govoru u značenju 'stolnjak' rabi hibridna realizacija *nāpica*, koja se etimologijski može objasniti izvođenjem od posuđene osnove hrvatskim sufiksom *-ica*. Prema Skoku, u osnovi je mletačka riječ *napa* (usp. Skok 1972: 502). Valja, međutim, upozoriti da u rječnicima mletačkoga idioma riječ *napa* nije zabilježena u tom značenju (usp. Boerio 1856: 436; Miotto 1984: 133), ali budući da ta riječ potječe od latinskoga *mappa* s temeljnim značenjem 'ubrus' (Divković 1900: 630), nedvojbeno je da se dogodio svojevrsni pomak značenja.²⁶

Osobito su u dubrovačkom i splitskom govoru zanimljivi žargonizmi *obrūžat* i *pīcat*, koji se rabe u značenju 'ne otići na školsku nastavu, bilo radi zabave ili zbog izbjegavanja školske provjere znanja'. U osnovi su oba glagola adaptirane posuđenice iz mletačkoga, prema mlet. *brusār* u temeljnom značenju 'zapaliti' (usp. Boerio 1856: 103), odnosno prema mlet. *(im)pizžār* u istom značenju (usp. Boerio 1856: 330; Vinja 1998: 75). Premda se već barem nekoliko desetljeća u splitskom žargonu rabi samo glagol *pīcat*, u pojedinim

²⁴ Valja upozoriti da se i u dubrovačkom govoru rabi posuđenica *kantūnō*, ali u drugom značenju: 'kutni stalak na tri noge'.

²⁵ Matoković navodi značenje 'čarapa (općenito)'.

²⁶ Premda se u dubrovačkom ne rabi riječ *tavaja*, valja upozoriti na uporabu riječi *tavājuo* u značenju 'ubrus' i *tavōlīn* u značenju 'manji stol'. U *Naškom dubrovačkom rječniku*, osim riječi *nāpica* (Mladošić i Milošević 2011: 51) zabilježena je u istom značenju i riječ *tavālja* (*Ibid.* 76). Ako se rabi, pojavila se u novije vrijeme, vjerojatno kao rezultat demografskih promjena u Dubrovniku.

rječnicima nalazimo i drugu leksičku inačicu. Tako npr. u *Ričniku velovareskega Splita*, osim *picāt* i *picāvāt*²⁷ (Matoković 2004: 699), nalazimo i leksičke inačice *bružāt* i *bružāvāt* (*skulu*) (usp. Matoković 2004: 145), dok u *Ričniku spliskog govora*, u kojem je isključivo zabilježen splitski leksik iz prva četiri i pol desetljeća 20. stoljeća, nalazimo samo izraz *bružat skulu* (Radišić 1999: 15). To upućuje na zaključak da je leksička inačica *picat* u splitskom govoru prevladala u drugoj polovici 20. stoljeća. U rječnicima također prevladava ta druga leksička inačica (usp. npr. Magner i Jutronic 2006: 125; Šegvić 2007; Petrić 2008). Vinja piše kako „*bružat* je u Korčuli izrazito stilistička riječ iz đačkoga žargona kojom se označava hotimično izbjegavanje odlaska u školu“. Dalje navodi da „su srednja i južna Dalmacija podijeljene na dva areala: *picat* i *bružat* [...]“. Prvi je živ u Splitu i Šibeniku, a drugi u Korčuli“ (Vinja 1998: 75). Dubrovački glagol *obrūžat* donosi u drugom svesku (usp. Vinja 2003: 222).

U Splitu se rabi romanizam *perūn*, odnosno *pèrūn*, u značenju ‘vilica’. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *piròn* (usp. Boerio 1856: 512; Gačić 1979: 139; Miotto 1984: 155; Šimunković i Kezić 2004: 91). U splitskim je rječnicima ta posuđenica zabilježena u različitim fonološkim inačicama, npr. sa splitskim čakavskim akcentom *pirūn* (Gačić 1979: 139; Matoković 2004: 706), *perūn* (Matoković 2004: 696; Šimunković i Kezić 2004: 91), *pinjūr* (Matoković 2004: 705; Šegvić 2007), s novoštokavskom akcentuacijom *pèrūn* (Petrić 2008: 243), bez naglaska *perun* (Radišić 1999: 46). Neobično je bilježenje s novoštokavskim dugouzlaznim naglaskom *perún* (Magner i Jutronic 2006: 124), a također netočno s novoštokavskim kratkouzlaznim naglaskom *pirun* bez zanaglasne dužine (Magner i Jutronic 2006: 126). U Dubrovačkom je govoru romanizam *pantàruo*. Prema Skoku, to je najvjerojatnije posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *pontariolo* (usp. Skok 1973: 76). Boerio pak navodi mletački *pontariol* u značenju ‘šiljak’ (Boerio 1856: 52).

Talijansko-mletačke kombinacije

U prvoj su podskupini sedme skupine leksički parovi u kojima je dubrovačka riječ posuđenica iz talijanskoga jezika, a splitska riječ posuđenica iz mletačkoga dijalekta.

U Dubrovniku se rabi riječ *bôča* u značenju ‘lopta’. To je adaptirana posuđenica iz talijanskoga, prema tal. *boccia* ‘kugla’ (usp. Skok 1971: 177-178). U *Naški dubrovački rječnik* uvrštena je s netočnim naglaskom *bôča* (Mladošić i Milošević 2011: 19). Budući da je riječ o posuđenici, autori nisu mogli slijediti pravopisna pravila standardnoga jezika, pa su se odlučili za grafem *č* u toj riječi. Izbor je uvijek proizvoljan jer, kako je već spomenuto, u dubrovačkom govoru

²⁷ Mladi Splićani već desetljećima isključivo rabe novoštokavske naglasne inačice *picat* i *picavat*.

izostaje opreka između fonema /č/ i /ć/. U Splitu je *bàlun* u značenju 'lopta'. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *balòn* (usp. Boerio 1856: 58; Mladina 2008: 182). U rječnicima splitskoga govora zabilježena je s novoštokavskom akcentuacijom kako se danas govori *bàlun* (Petrić 2008: 14), s nekadašnjim splitskim čakavskim naglaskom *balūn* (Matoković 2004: 102; Šegvić 2007; Menac-Mihalić i Menac 2011: 315), s dvostrukim naglaskom *bàlun* (Menac-Mihalić i Menac 2011: 315), bez označenoga naglaska *balun* (Mladina 2008: 182). Neobično je bilježenje *balūn* s dugouzlaznim akcentom (Magner i Jutrović 2006: 8).

Dubrovačka je i riječ *děstro* u značenju 'zahod'. To je adaptirana posuđenica iz talijanskoga, prema tal. *děstro* (usp. Fanfani 1865: 461). U današnjem su talijanskom jeziku tu riječ potisnule druge leksičke inačice: *cesso*; *gabinetto*; *latrina*; *ritirata* (usp. Deanović i Jernej 1982: 1007), ali u 19. stoljeću je još bila uobičajena. U Splitu se u tom značenju rabi romanizam *kòndut*. To je adaptirana posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *condòto* (usp. Boerio 1856: 187; Gačić 1979: 128; Vinja 1998: 201). U splitskim je rječnicima zabilježena s današnjim novoštokavskim akcentom *kòndut* (Gačić 1979: 128; Magner i Jutrović 2006: 80; Petrić 2008: 147), s čakavskim akcentom iz doba prije velikih demografskih promjena *kondūt* (Matoković 2004: 471; Šegvić 2007), ili bez označenoga naglaska *kondut* (Radišić 1999: 32).

U Dubrovniku se rabi romanizam *palètun* u značenju 'sako, tj. gornji dio odijela ili kostima'. Skok smatra da je to francuska riječ (usp. Skok 1972: 592). Potječe od francuskoga *paleto*, a u talijanskom koji se rabio u Dalmaciji govorilo se *paleton*. Odatle je, fonološki adaptirana, prihvaćena i u dubrovačkom govoru. U *Naškom dubrovačkom rječniku* netočno je zabilježena kao *palètun* bez zanaglasne dužine (Mladošić i Milošević 2011: 56). U splitskom se rabi romanizam *jàketa*. To je posuđenica iz mletačkoga, prema mlet. *giacheta* (usp. Boerio 1856: 304). U splitskim su rječnicima navedene inačice s današnjim novoštokavskim akcentom *jàketa* (Magner i Jutrović 2006: 69; Petrić 2008: 123), sa splitskim čakavskim akcentom iz doba prije velikih demografskih promjena *jakěta* (Matoković 2004: 414; Šegvić 2007), s dvostrukim naglaskom *jàkěta* (Menac-Mihalić i Menac 2011: 318), bez naglaska *jaketa* (Radišić 1999: 27; Mladina 2008: 196).

Drugoj podskupini sedme skupine pripadaju leksički parovi u kojima je dubrovačka riječ najvjerojatnije posuđenica iz mletačkoga dijalekta, a splitska iz talijanskoga jezika. U dubrovačkom je takva adaptirana posuđenica *mànjina* u značenju 'narukvica'. Može se povezati s mletačkom imenicom muškoga roda *manin*, u značenju 'ukras za zapešće, koji obično rabe žene' (usp. Boerio 1856:

394)²⁸. U *Naškom dubrovačkom rječniku* zabilježena je u fonološkoj inačici *mànina*, opet netočno bez zanaglasne dužine (usp. Mladošić i Milošević 2011: 47). U Splitu se govori *bračòlet*. To je adaptirana posuđenica iz talijanskoga, prema tal. *braccialetto* (usp. Deanović 1948: 86; Gačić 1979: 113; *Dizionario* 1997: 322). U splitskom su rječniku zabilježene realizacije s novoštokavskim akcentom *bračòlet* (Gačić 1979: 113), *bračòlet* (Magner i Jutronic 2006: 16; Petrić 2008: 28), s čakavskim akcentom *bračòlèt* (Šegvić 2007), s tzv. dvostrukim akcentom *bračòlèt* i *bračùlèt* (Matoković 2004: 136), bez označenoga akcenta *bračòlet* (Radišić 1999: 15).²⁹

Dubrovačka riječ *fòrnio*, u značenju ‘žeravnik na ognjištu ili na peći, i sl.’, adaptirana je posuđenica iz talijanskoga (usp. *Dizionario* 1997: 993). U *Naškom dubrovačkom rječniku* nalazimo inačicu *fòrnijo* u značenju ‘peć na ugljen’ (Mladošić i Milošević 2011: 30). U Splitu se u tom značenju rabi riječ *fogûn*, odnosno *fògûn*. To je posuđenica iz mletačkoga dijalekta, prema mlet. *fogon* (usp. Boerio 1856: 278). U splitskim je rječnicima zabilježena s čakavskim naglaskom *fogûn* (Matoković 2004: 276; Šegvić 2007) i s novoštokavskom akcentuacijom *fògûn* (Petrić 2008).

Hrvatsko-dalmatoromanske kombinacije

U prvoj su podskupini osme skupine leksički parovi u kojima je dubrovačka riječ iz temeljno hrvatskoga leksičkoga fonda, a splitska riječ posuđenica iz dalmatoromanskoga.

U Dubrovniku se rabi riječ *lònac*, s deminutivom *lònčić*. To je hrvatska riječ praslavenskoga podrijetla, prema praslav. **lonъcъ* (usp. Snaj 2009: 364). U splitskom se u tom polaznom značenju, ali i u deminutivnom značenju rabi posuđenica iz dalmatskoga *pòt* (usp. Mladina 2008: 215). Susreće se u tom značenju u splitskim rječnicima, npr. *pòt* (Gačić 1979: 141; Matoković 2004: 738), bez označenoga naglaska *pot* (Mladina 2008: 215). Neobično je bilježenje *pòt* s kratkouzlaznim akcentom (Magner i Jutronic 2006: 132).

U dubrovačkom je govoru *pržžina* u značenju ‘pijesak’. Prema Skoku, *pržžina* je augmentativ od riječi praslavenskoga podrijetla *přъga*, kojoj je temeljno značenje ‘vrsta kaše (jelo)’, a zatim ‘brašno od kojeg se pravi to jelo’, pa u prenesenom značenju ‘pijesak’ (usp. Skok 1973: 38-39). Deanović također navodi riječ *pržžina* u dubrovačkom govoru, a također i drugu hrvatsku riječ *pijesak* (Deanović 1967: 397, 399). Riječ *pržžina* uvrštena je i u *Naški dubrovački*

²⁸ Valja spomenuti i Skokovo mišljenje prema kojemu *mànina* potječe od talijanskoga deminutiva (*manina* < *mano*) u temeljnom značenju ‘ručica, mala ruka’, pa odatle kasnije ‘narukvica’ (Skok 1972: 370).

²⁹ U *Naški dubrovački rječnik* uvrštena je i posuđenica *bračòleta*, premda je autohtoni Dubrovčani ne rabe (Mladošić i Milošević 2011: 19).

rječnik (Mladošić i Milošević 2011: 64). Splitska riječ *salbūn* u značenju 'pijesak' adaptirana je posuđenica iz dalmatoromanskoga (usp. Skok 1973: 181). U splitskim je rječnicima zabilježena s čakavskim akcentom u glasovnim inačicama *salbūn* (Matoković 2004: 838; Šegvić 2007), *sarbūn* (Matoković³⁰ 2004: 841), s novoštokavskom akcentuacijom *sālbūn* (Petrić 2008: 297), bez označenoga naglaska *sarbun* (Radišić 1999: 54), *salbun* i *sablun* (Mladina 2008: 217). Netočno je bilježenje novoštokavske realizacije *sālbun* bez zanaglasne dužine (Magner i Jutronić 2006: 149).

U značenju 'sjedalica, stolac' u Dubrovniku se rabi riječ *stóčić*, koja je praslav. podrijetla, etimologijski povezana s praslav. **stolb* (usp. Snoj 2009: 700). U *Naški dubrovački rječnik* također je uvrštena riječ *stóčić* (Mladošić i Milošević 2011: 72). U splitskom se govoru u tom značenju rabi *kàtrida*, odnosno fonološkoga inačica *kàtrīga*. To je adaptirana posuđenica iz dalmatoromanskoga (usp. Skok 1972: 63; Mladina 2008: 198). U rječnike splitskoga govora uglavnom je uvrštena s čakavskim akcentom, npr. *katrída* i *katrīga* (Matoković 2004: 452; Šegvić 2007; Petrić 2008: 139), s dvostrukim akcentom *kàtrīga* (Menac-Mihalić i Menac 2011: 319) ili bez naglaska *katrida* (Radišić 1999: 30), *katriga* (Mladina 2008: 198). Netočno je bilježenje novoštokavskih glasovnih inačica *kàtrida* i *kàtrīga* bez zanaglasne dužine (Magner i Jutronić 2006: 76).

U drugoj su podskupini osme skupine leksički parovi u kojima je splitska riječ iz temeljno hrvatskoga leksičkoga fonda, a dubrovačka posuđenica iz dalmatoromanskoga.

Umjesto današnjih malih peciva različita oblika, na hrvatskom se jugu obično jelo malo okruglo, odnosno oblo pecivo kružnoga oblika. U Splitu se za to pecivo rabi hrvatska riječ praslavenskoga podrijetla *būblica*. Etimologijski je povezana s praslav. **bobъ* s temeljnim značenjem 'svaka manja okrugla stvar' (usp. Snoj 2009: 48). Vinja također navodi da je *bubblica* slavenskoga postanja (Vinja 2004: 78). U splitske je rječnike uvrštena s naglascima *bublića* (Matoković 2004: 146, Šegvić 2007) i *būblica* (Magner i Jutronić 2006: 18) ili bez akcenta *bubblica* (Radišić 1999: 15). Dubrovčani malo okruglo pecivo zovu *rūsica*. Korijen te riječi je dalmatoromanski s osnovnim značenjem 'ruža' (usp. Skok 1973: 174). Vjerojatno je riječ o djelomičnom kalku, prema tal. *rosetta* 'malo pecivo u obliku ruže' (usp. Šimunković 2009: 89). S aspekta historijske tvorbe riječi *rusica* je hibridna tvorenica s posuđenom osnovom i domaćim sufiksom. U *Naškom dubrovačkom rječniku* zabilježena je *rūsica* (Mladošić i Milošević 2011: 67) s netočnim akcentom.

³⁰ Matoković u svom *Ričniku velovareškoga Splita* ima i hrvatsku riječ *pržina* (str. 776).

Dalmatoromansko-talijanske kombinacije

U devetoj su skupini leksički parovi u kojima je dubrovačka riječ dalmatoromanskoga podrijetla, a splitska riječ talijanizam. U Dubrovniku se u značenju 'časna sestra' rabi riječ *dúmna*. Taj dalmatoromanski leksički ostatak etimologijski je povezan s vulgarnolatinskim *domna* (usp. Skok 1971: 456). U dubrovačkim je pisanim spomenicima potvrđena od starine (usp. Čale 1979: 910; Lovrić Jović 2014: 236, 244, 265). Riječ *dúmna* uvrštena je i u *Naški dubrovački rječnik* (Mladošić i Milošević 2011: 26). U Splitu se govori *švóra*. To je adaptirana posuđenica iz talijanskoga jezika, prema tal. *suora* (usp. Deanović 1948: 735; Gačić 1979: 150; *Dizionario* 1997: 2676). Realizaciju *švóra* nalazimo i u splitskim rječnicima (usp. Gačić 1979: 150; Matoković 2004: 947; Šegvić 2007; Petrić 2008: 351), te bez označenoga akcenta *švora* (Radišić 1999: 61). Neobično je bilježenje *švóra* s dugouzlaznim akcentom (Magner i Jutronić 2006: 172).

Za dubrovački je govor specifična riječ *kràljiš* u značenju 'krunica (vrsta molitve u Katoličkoj crkvi) i predmet kojim se obavlja ta molitva'. Skok pretpostavlja da je to posuđenica iz dalmatoromanskoga **krialesu* (Skok 1972: 83). U *Naškom dubrovačkom rječniku* netočno je zabilježena bez zanaglasne dužine kao *kràljiš* (Mladošić i Milošević 2011: 44). U dubrovačkom je idiomu od starine, pa ju je i Držić rabio u 16. stoljeću u svojim djelima (usp. Čale 1979: 916). U splitskom se govoru rabi u tim značenjima riječ *ružàrij*. To je adaptirana posuđenica iz talijanskoga, prema tal. *rosario* (usp. Gačić 1979: 144). U splitske je rječnike npr. uvrštena s čakavskim naglaskom *ružàrij* iz doba prije velikih demografskih promjena (Gačić 1979: 144; Matoković³¹ 2004: 829), u fonološkoj inačici *rožàrij* s novoštokavskim naglaskom, ali bez zanaglasne dužine (Magner i Jutronić 2006: 146).³²

Hrvatsko-hrvatske kombinacije

Desetoj skupini pripadaju hrvatski leksički parovi koji u dubrovačkom i splitskom govoru imaju isto značenje. Tako npr. autohtoni Dubrovčani rabe staru hrvatsku *crènja* u značenju 'cipela, postol(a)'. Uvrštena je i u *Naški dubrovački rječnik* (Mladošić i Milošević 2011: 19). Praslavenskoga je podrijetla

³¹ U *Ričniku Velovareškoga Splita* u istom značenju još nalazimo talijanizme *ružàrije* i *ružàrjo* (Matoković 2004: 829) te *rožàrij* (*Ibid.* 826), zatim adaptiranu hibridnu posuđenicu *krùnica* (*Ibid.* 487), posuđenu preko latinskoga *corona* (Snoj 2009: 328), pa hrvatske nazive *očenàši* (Matoković 2004: 639) i *číslo* (*Ibid.* 188) i *brojànica* (*Ibid.* 141). Zaista je teško pretpostaviti da se čak sedam različitih inačica rabi u jednom mjesnom govoru.

³² Zanimljivo je da se u Dubrovniku za blagdan Gospe od Krunice (7. listopada) isključivo rabi ime *Gósipa od Ròžàrija* (usp. Vulić 2008a: 151), a po tom je blagdanskom imenu nastao i dubrovački toponim (kraj dominikanskoga samostana)

(usp. Skok 1971: 273-274). I ta je riječ zabilježena u dubrovačkim pisanim spomenicima, npr. u inačici *crjēvja* (usp. Čale 1979: 908). U Splitu se rabi leksička inačica *pòstol* u muškom rodu. I ta je riječ praslavenskoga podrijetla (usp. Skok 1973: 16). U splitskim je rječnicima zabilježena s novoštokavskom akcentuacijom *pòstol* (Petrić 2008: 255), s čakavskim naglaskom *postól* (Matoković 2004: 736; Šegvić 2007), s dvostrukim akcentom *pòstól* (Menac-Mihalić i Menac 2011: 322), bez označenoga akcenta *postol* (Radišić 1999: 49). Netočno je bilježenje novoštokavske realizacije *pòstol* bez zanaglasne dužine (Magner i Jutronić 2006: 131).

U Dubrovniku se govori *kúćak* u značenju 'pas'. To je hrvatska riječ praslavenskoga podrijetla. Etimologijski se može povezati s praslav. **cúcbekъ* te s praslav inačicom s inicijalnim **ku-*, a obje su inačice onomatopejskoga postanja (usp. Snoj 2009: 77, 338). Riječ *kúćak* je uvrštena u *Naški dubrovački rječnik* (Mladošić i Milošević 2011: 44). U Splitu se govori *pās*. To je opet hrvatska riječ praslavenskoga podrijetla, prema praslav. **pāsъ* (Skok 1972: 611). Riječ *pās* nalazimo i u *Ričniku velovareškoga Splita* (Matoković 2004: 685)³³.

Latinsko-hrvatske kombinacije

U jedanaestoj su skupni leksički parovi u kojima je dubrovačka riječ latinizam, a splitska realizacija hrvatska.

Uglavnom toj skupini pripadaju blagdanska imena. Tako se npr. u Dubrovniku blagdan Bezgrješnoga Začeca (8. prosinca) zove *Imakùlata*, prema lat. *Immaculata* (usp. Vulić 2008a: 153). U Splitu se pak za taj blagdan rabi hrvatsko ime *Bězgrišnō Začēće*.

Talijansko-hrvatske kombinacije

U dvanaestoj su skupini leksički parovi u kojima je dubrovačka riječ usvojena preko talijanskoga, a splitska je riječ hrvatska. Za blagdan Blagovijesti (25. ožujka) u dubrovačkom se govoru rabe imena *Luncijāta* i *Gósipa od Luncijātē*. Ime *Luncijāta* adaptirana je posuđenica talijanskoga *Nunziata* (< *Annunziata*) (usp. Vulić 1992-1993: 553). Susreće se i u dubrovačkim pisanim djelima (usp. Čale 1979: 918). Prijedložna sveza *Gósipa od* u imenu *Gósipa od Luncijātē* prevedenica je talijanske prijedložne sveze *Madonna del(la)* (usp. Vulić 1992-1993: 554). Splitsko blagdansko ime *Blāgovīst* etimologijski je povezano s crkvenoslavenskim *Blagovēst'* (usp. Šetka 1976: 44). U *Ričniku velovaroškoga Splita* to je blagdansko ime zabilježeno kao *Blāgovīst*, a naveden je i netočan datum slavljenja blagdana 25. travnja (Matoković 2004: 126).

³³ Manja zastupljenost u rječnicima uvjetovana je činjenicom što su rječnici splitskoga govora uglavnom razlikovnoga karaktera u odnosu na hrvatski standardni jezik.

Talijansko-talijanske kombinacije

U trinaestoj su skupine različite leksičke realizacije koje su adaptirani talijanizmi. U značenju 'grudnjak (dio ženskoga rublja)' u dubrovačkom se govoru rabi riječ *kôrpić*. Uvrštena je u tom značenju i u *Naški dubrovački rječnik* (Mladošić i Milošević 2011: 43). Ta se posuđenica, sa stajališta historijske tvorbe riječi, može opisati kao hibridna riječ s talijanskom osnovom i hrvatskim sufiksom *-ić*, prema tal. *corpino* ili pak *corpetto* (usp. Deanović 1948: 167)³⁴. Moguće je, međutim, i da je to adaptirana posuđenica prema tal. *corpicino* (usp. Deanović i Jernej 1982: 893). U splitskom se rabi talijanizam *redīpet*. To je adaptirana posuđenica prema tal. *reggipetto* u istom značenju (usp. Gačić 1979: 143; Deanović i Jernej 1982: 188; *Dizionario* 1997: 2168). U splitskim su rječnicima zabilježene realizacije s današnjim novoštokavskim akcentom *redīpet* (Petrić 2008: 286), *redžīpet* (Magner i Jutronic 2006: 142), sa splitskim čakavskim akcentom iz doba prije velike demografske promjene u fonološkim inačicama *redīpēt* (Gačić 1979: 143; Šegvić 2007) i *ridīpēt* (Šegvić 2007), s tzv. dvostrukim akcentom *redīpēt* (Matoković 2004: 808), bez naglaska *redīpet*³⁵ (Radišić 1999: 52).

U Dubrovniku se rabi glagol *pěškat*. Ima talijansku osnovu, prema tal. *pescare* u značenju 'loviti ribu, ribati' (usp. Deanović 1948: 520; *Dizionario* 1997: 1894). Međutim, dubrovački se glagol *pěškat* ne rabi u tom temeljnom značenju nego u prenesenom značenju 'shvaćati, razumjeti'. U splitskom se govoru u značenju 'shvaćati, razumjeti' rabi glagol s talijanskom osnovom *kāpit*, prema tal. *capire* u istom značenju (usp. Deanović 1948: 104; *Dizionario* 1997: 385), također *kāpit se* 'razumjeti se u nešto'. U splitskim rječnicima zabilježene su natuknice s čakavskim naglaskom *kāpīt (se)* (Matoković 2004: 443), s dvostrukim akcentom *kāpīt* (Menac-Mihalić i Menac 2011: 319), bez označenoga naglasku i u obliku 3. lica jednine *kāpi se* 'razumije se' (Radišić 1999: 30), s novoštokavskim akcentom morfološke inačice *kāpit* i *kāpírat* (Magner i Jutronic 2006: 74), s dvostrukim akcentom *kāpírāt* (Matoković 2004: 443). U *Rječnik starih splitskih riječi i izraza* nije uvrštena natuknica *kāpit*, pa je netočno uz natuknicu *kāpírat* naveden ne samo prezentski oblik *kāpírān* koji joj pripada nego i prezentski oblik *kāpīn* (Petrić 2008: 135) glagola *kāpit*.

³⁴ Valja napomenuti da se u dubrovačkom govoru rabila riječ *korpētīn* u značenju 'steznik'. U *Naškom dubrovačkom rječniku* nalazimo *kôrpet* u značenju 'prsluk' (Mladošić i Milošević 2011: 43).

³⁵ Radišić je umjesto grafema *đ* bilježio složeni grafem *dj*, pa piše *redjīpet*.

Talijansko-tršćanske kombinacije

U četrnaestoj su skupini leksičke inačice od kojih je dubrovačka riječ adaptirana posuđenica iz talijanskoga jezika, a splitska riječ adaptirana posuđenica iz tršćanskoga dijalekta. Tako se npr. u dubrovačkom se govoru rabi riječ *kòstanj* u značenju 'kesten'. To je adaptirana posuđenica iz talijanskoga, prema tal. *castagno* (Skok 1972: 164; Snoj 2009: 312). Riječ *kòstanj* zabilježena je i u *Naškom dubrovačkom rječniku* (Mladošić i Milošević 2011: 43). U Splitu se govori *marûn*, a u novije se vrijeme toj čakavskoj akcenatskoj inačici pridružila i novoštokavska *màrûn*. To je adaptirana posuđenica iz tršćanskoga dijalekta, prema tršč. *maron* (usp. Gačić 1979: 133). U splitskim rječnicima nalazimo je npr. s čakavskim naglaskom *marûn* (Gačić 1979: 133; Matoković 2004: 546), bez naglaska *marun* (Radišić 1999: 38; Mladina 2008: 205), usporedno s čakavskim akcentom *marûn* i dvostrukim naglaskom *màrûn* (Menac-Mihalić i Menac 2011: 320), netočno s dugouzlaznim akcentom *marún* (Magner i Jutronić 2006: 96).

U značenju 'mandarina' Dubrovčani rabe imenicu *narànčîn*, koja je u tom govoru na sinkronijskom razini izvedenica od osnove imenice *nàrânča* sufiksom *-în*. I osnova i sufiks su romanskoga podrijetla. Dubrovačka se realizacija može dovesti u etimologijsku vezu sa starotalijanskim *narancio* (usp. *Dizionario* 1997: 1626) u značenju 'naranča'. U *Naškom dubrovačkom rječniku* netočno je riječ *narànčîn* u značenju 'mandarina' navedena kao *narànčîn* bez zanaglasne dužine (Mladošić i Milošević 2011: 51). Također je u tom rječniku netočno navedena imenica *narànčana* u značenju 'naranča'. Naime, u Dubrovniku se, kako je već spomenuto, govori *nàrânča*, a izvedenica *narànčana* rabi se u značenju 'čaj od narančina lišća'. Splitska riječ *mandàrin* u značenju 'mandarina' novija je posuđenica. Vinja navodi u tom značenju realizaciju *mandarin* u tršćanskom dijalektu (Vinja 2003: 168). Splitska je riječ posuđenica iz toga dijalekta.

Zaključne napomene

Analizirani primjeri nipošto nisu jedine leksičke razlike između dubrovačkoga i splitskoga govora, nego su tek izbor. Još bi se veliki broj različitih leksičkih parova mogao analizirati, osobito iz različitoga strukovnog nazivlja, npr. iz ribarskoga, također blagdanska imena itd. Ali i ovi izabrani primjeri nedvojbeno pokazuju znatno veći broj inačica pojedine riječi (naglasnih i općenito fonoloških) u splitskom govoru nego u dubrovačkom, a također i velike nedosljednosti u bilježenju riječi. Nedvojbeno je tomu razlogom velika promjena stanovništva koja se u Splitu dogodila nakon Drugoga svjetskoga rata. S jedne su strane djeca doseljenika nastojala svoj govor što više prilagoditi govoru autohtonih Splićana, a istodobno su sve malobrojniji autohtoni govornici postajali nesigurni pri uporabi svoga

mjesnoga govora i nehotice sve više mijenjali svoj govor pod utjecajem doseljeničkih govora, a u manjoj mjeri i standardnoga jezika. Dubrovnik nakon Drugoga svjetskoga rata nije pretrpio tako velike demografske promjene, pa se i govor bolje čuvao. Međutim, kombinacija drastičnoga demografskoga pada u središtu grada nakon Domovinskoga rata, te doseljavanje novoga stanovništva na uže i šire gradsko područje, posljednjih desetljeća rezultira postupnim nestankom autohtonoga dubrovačkog govora, pa se, kao u Splitu, počinju pojavljivati fonološke, pa i morfološke inačice dubrovačkih riječi, također i leksemi (pa i romanizmi) kojih nije bilo. Naravno, kao i u splitskom govoru, promjene su prepoznatljive na svim jezičnim razinama. I u Splitu i u Dubrovniku te se promjene pokušavaju usporiti, ali često na pogriješan način, forsiranjem riječi i izraza kojima mnogi koji ih rabe više ne znaju točno značenje, a nerijetko i netočnim bilježenjem tih riječi i izraza. Brojne netočnosti u *Naškom dubrovačkom rječniku* također pokazuju nesigurnost današnjih stanovnika Dubrovnika pri služenju dubrovačkim idiomom. Neznanje je (manje ili više na svim jezičnim razinama) zamjetno ne samo u doseljenika nego i u mladih kojima su njihovi roditelji tek djelomice prenijeli svoj mjesni govor. Ovim smo radom, među inim, nastojale upozoriti i na te procese.

* * *

Nella parte introduttiva del lavoro, dopo una breve descrizione della parlata di Dubrovnik, vengono analizzati i cambiamenti dialettali cioè vernacolari nella parlata di Split avvenuti negli ultimi settant'anni, in speciale modo nell'ambito del sistema accentuativo. La parte centrale del lavoro tratta l'analisi degli esempi nelle parlate di Split e di Dubrovnik aventi lo stesso significato, ma forme lessicali differenti. Poiché le coppie lessicali analizzate sono per la maggior parte il risultato della diversa origine delle singole parole, riguardo alla loro origine nel presente lavoro sono state divise in quattordici sezioni.

Literatura i izvori

- Boerio, Giuseppe (1856), *Dizionario del dialetto veneziano*, Venezia.
Cortelazzo, Manlio (2007), *Dizionario veneziano della lingua e della cultura popolare nel XVI secolo*, La Linea Editrice, Padova.
Čale, Frano (1979), "Rječnik", u Marin Držić, *Djela*, prir. Frano Čale, Sveučilišna naklada Liber, Zagreb, str. 905.-939.
Deanović, Mirko (1948), *Talijansko-hrvatski rječnik. Drugo, dotjerano i prošireno izdanje*, Nakladni zavod Hrvatske, Zagreb.

- Id., (1967), *O urbanom karakteru dubrovačkog leksika*, u «Forum», god. VI., Zagreb, 1967., br. 9.-10., str. 397-403.
- Id., Jernej, Josip (1982), *Hrvatsko ili srpsko talijanski rječnik. Peto dopunjeno izdanje*, Školska knjiga, Zagreb.
- Divković, Mirko (1900), *Latinsko-hrvatski rječnik za škole*, Zagreb.
- Doria, Mario (1987), *Grande dizionario del dialetto triestino, storico, etimologico, fraseologico*, Il Meridiano, Trieste.
- Fanfani, Pietro (1865), *Vocabolario della lingua italiana*, Le Monnier, Firenze.
- Gačić, Jasna (1979), *Romanski elementi u splitskom čakavskom govoru*, u «Čakavska rič», god. IX., br. 1., Split, str. 3.-54., (nastavak) *Popis romanizama*, br. 2., str. 107-153.
- Ligorio, Orsat (2013), *Nešto o akcentu dalmato-romanskih relikata*, u «Croatica et Slavica Iadertina», sv. 9/2., Zadar, str. 353.-363.
- Lovrić Jović, Ivana (2014), *O starome dubrovačkom govoru nazbilj*, Institut za hrvatski jezik i jezikoslovlje, Zagreb.
- Magner, Thomas F., Jutronić, Dunja (2006), *Rječnik splitskog govora / A Dictionary of Split Dialect*, Dubrovnik University Press – Durieux; Dubrovnik – Zagreb.
- Matoković, Berezina Dobrila (2004), *Rčnik velovareškoga Splita*, Vlastita naklada, Split.
- Menac-Mihalić, Mira, Menac, Antica (2011), *Frazeologija splitskoga govora s rječnicima*, Institut za hrvatski jezik i jezikoslovlje, Zagreb.
- Miotto, Luigi (1984), *Vocabolario del dialetto Veneto-dalmata*, LINT, Trieste.
- Mladina, Ranko (2008), *Žara puna riči. Pisme, čakule i glosari splitski*, Školska knjiga, Zagreb.
- Mladošić, Davor; Milošević, Maja (2011), *Naški dubrovački rječnik*, Verbum publicum d.o.o., Dubrovnik.
- Petrić, Željko (2008), *Rječnik starih splitskih riječi i izraza*, Naklada Bošković, Split.
- Radišić, Tonko (1999), *Rčnik splitskog govora*, Mala splitska biblioteka, Split.
- Rešetar, Milan, *Die serbokroatische Betonung südwestlicher Mundarten*, Wien, 1900.
- Rosamani, Enrico (1990), *Vocabolario giuliano*, LINT, Trieste.
- Sabatini, Francesco, Coletti, Vittorio (1997), *Dizionario italiano*, Giunti.
- Skok, Petar (1971-1973), *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, sv. 1.-3., JAZU, Zagreb.
- Snoj, Marko (2009), *Slovenski etimološki slovar. Druga, pregledana in dopolnjena izdaja*, Modrijan, Ljubljana.
- Šegvić, Edo (2007), *Splitska rič / elektronička publikacija/*. Uz. Šegvić, Edo, *Naš dil Mediterana*, Naklada Bošković – Društvo arhitekata Splita, Split.

- Šetka, Jeronim (1976), *Hrvatska kršćanska terminologija. II. izmijenjeno, popravljeno i upotpunjeno izdanje*, Knjižnica „Marije“, Split.
- Šimunković, Ljerka, “Pseudoromanske inovacije u dubrovačkom govoru”, rukopis.
- Ead., “Composti ibridi e calchi linguistici provenienti dai contatti italo-croati nella parlata di Dubrovnik”, rukopis.
- Ead. (2009), *Hrvatsko-talijanski jezični dodiri u Dalmaciji / I contatti linguistici italiano-croati in Dalmazia*, Dante Alighieri, Split.
- Ead., Kezić, Maja (2004), *Glosar kuhinjske i kulinarske terminologije romanskog podrijetla u splitskome dijalektu*, Dante Alighieri, Split.
- Vidović, Radovan (1990), *Rječnik žargona splitskih mladih naraštaja*, u «Čakavska rič», god. XVIII., br. 1., Split, str. 51.-87.
- Id. (1992), *Primjer dvostrukog različitog naglaska u splitskom čakavskom govoru (vernakularu) prve polovice XX. stoljeća*, u «Čakavska rič», god. XX., br. 2., Split, str. 27.-50.
- Vinja, Vojmir (1998; 2003; 2004), *Jadranske etimologije. Jadranske dopune Skokovu etimologijskom rječniku*, sv. 1.-3., HAZU – Školska knjiga, Zagreb.
- Vulić, Sanja (1992-1993), *Utjecaj stranih jezika na neka hrvatska pučka imena blagdana*, u «Filologija», sv. 20.-21., Zagreb, str. 551.-563.
- Vulić, Sanja (2000), *Govor otoka Drvenika*, u *Zbornik otoka Drvenika*, sv. 1., ur. Ivan Pažanin, Drvenik, str. 561.-639.
- Ead. (2008a), *Marijanska pučka blagdanska imena na dubrovačkom području*, u «Croatica et Slavica Iadertina», sv. 4., Zadar, str. 149-156.
- Ead. (2008b), *Sociolingvistička situacija u gradu Splitu i okolici*, u *Miasto w kulturze chorwackiej / Urbano u hrvatskoj kulturi*, Instytut Slawistyki Zachodniej i Poludniowej, Warszawa, str. 329.-338.
- Ead. (2011), *Štokavski hrvatski književni jezik*, u *Povijest hrvatskoga jezika. 2. knjiga: 16. stoljeće*, ur. Ante Bičanić, Croatica, Zagreb, str. 125.-187.

Summary

Lexical variations in Dubrovnik and Split parlance

Sanja Vulić - Ljerka Šimunković

Dialectical (or vernacular) changes in Split speech in the last seventy years are analyzed in the first part of this work, after a brief description of Dubrovnik speech. The system of accentuation is particularly considered. In its main part, the paper analyses some examples from Split and Dubrovnik speeches which have the same meaning but different lexical forms. The lexical couples considered are mostly resulting from the different origins of the single words in the couple. As regard their origin, in this work they have been divided in fourteen sections.

Key words: Dialectal changes, Dubrovnik speech, Split speech, lexis

(Auto)giustificazione del proprio percorso scientifico ed artistico: il caso di Giulio Bajamonti/(Samo)opravdanje vlastitog znanstvenog i umjetničkog djelovanja: slučaj Julija Bajamontija

Magdalena Nigoević - Vito Balić
Università di Spalato

Parole chiave: Giulio Bajamonti, 'intellettuale universale', medico, artista

Ključne riječi: Julije Bajamonti, 'univerzalni intelektualac', doktor, umjetnik

1. Introduzione

Con questo lavoro cercheremo di presentare la figura di Giulio Bajamonti, "intellettuale universale", nel periodo storico in cui si affermò la separazione tra arte e scienza e l'idea dell'arte come attività estetica (prodotto di libertà, soggettività e creatività del genio) unitamente al concetto di "intellettuale universale" che (auto)giustifica il suo percorso scientifico ed artistico. Ci avvaliamo di due opere originali del letterato (un'epistola e una poesia) e di una raccolta di baccanali, composizioni corali simili al canto carnevalesco, d'attribuzione incerta.

Le opere di Bajamonti vengono recepite come la testimonianza «di un'esistenza esemplare», dove «il narratore iscrive la propria narrazione singolare all'interno di una storia più ampia e generale» e dove, più della singola specifica esperienza di vita, ciò che conta è «il suo inserirsi su uno sfondo storico collettivo»¹. L'accento si sposta dalla narrazione dell'io a quella di un'intera comunità; nel nostro caso attraverso le citate opere di Bajamonti si intravedono le relazioni con la società dalmata dell'epoca e si può ricostruire il cammino di un erudito Settecentesco, peraltro poco compreso nel suo ambiente.

2. Giulio Bajamonti (1744 – 1800)

Giulio Bajamonti fu un medico di antico stampo – *artium et medicinae doctor* – il che significa uno spirito universale perché per vocazione era anche storico, poeta, scienziato, filologo, autore di testi per teatro, filosofo, matematico, studioso di Omero, raccoglitore di poesie popolari, ma soprattutto musicista e compositore. Fu uno dei personaggi più colti, più versatili e più progressisti che la città di Spalato, la Dalmazia e la Croazia hanno dato nella loro storia. Egli discendeva da una famiglia nobile italiana, che già all'inizio del XVIII secolo

¹ P. Violi, *Narrazioni del sé fra autobiografia e testimonianza*, in «E|C – Rivista online dell'Associazione Italiana di Studi Semiotici», 2009, p. 2.

viveva a Spalato e a cui venne presto concessa la nobiltà dalla città di Parenzo. Iniziò gli studi nel Liceo Classico di Spalato, passò all'Università di Padova dove nel 1773 si addottorò in medicina e in filosofia discutendo sul *De Anima* di Aristotele e sugli *Aforismi* di Ippocrate². Terminati gli studi, spesso rivisitava Padova e Venezia, con Alberto Fortis viaggiava per la Dalmazia ed inoltre aspirava ad ottenere un incarico all'Università di Padova.

Esercitò la professione di medico comunale a Cattaro e Lesina, mentre nella natia Spalato non gli avevano concesso tale possibilità nonostante avesse preso parte attiva alla lotta contro la peste negli anni 1783-1784. Non avendo ottenuto la condotta, tornò poi a Spalato come medico privato. Nel 1790 gli concessero il posto di maestro di cappella nel Duomo di Spalato, dove rimase fino alla sua morte come compositore, maestro di musica, solista, organista e melografo. I manoscritti musicali conservati nell'Archivio della Musica della Cattedrale di Spalato risalenti al periodo in cui Bajamonti ebbe l'incarico di maestro di cappella contengono la sua firma autografa e il titolo di Maestro (di Musica), anche se non è ancora del tutto chiaro dove avesse ottenuto questo titolo.

La vasta e svariata produzione di Bajamonti rivela un "intellettuale universale" dai molteplici interessi. La sua fiducia nel progresso, nell'intelletto, nel bene comune è frutto senz'altro di idee illuministiche. Combinando gli interessi di scienziato delle discipline naturali, antropologo, culturologo, economista, artista, nelle sue opere si dedicava a diverse ricerche scientifiche per poter raggiungere nuove conoscenze con le quali contribuire al miglioramento delle condizioni economiche dell'intero paese³. Proprio per la sua ferma posizione a favore di una conoscenza scientifica, egli molto spesso si scontrava con il clero e combatteva contro i pregiudizi religiosi che avevano fatto del popolo uno strumento passivo, ed era anche contrario ai privilegi di nascita dei nobili. La sua professione di medico lo portò a compilare diversi studi di medicina, ma molto spesso rimase isolato, incompreso e perfino ridicolizzato. L'eredità musicale di Giulio Bajamonti gli ha assicurato un posto particolare nella storia croata. Nel 1770 Bajamonti compone il primo oratorio croato *La Traslazione di San Doimo*, componimento drammatico per musica. È

² Per approfondimenti sull'origine della sua famiglia si rimanda ad A. Duplancić, *Dopune životopisu i bibliografiji Julija Bajamontija*, in «Građa i prilozi za povijest Dalmacije», N. Bajić-Žarko (a cura di), 13, 1997, p. 158-159; e per il suo percorso formativo cfr. A. Duplancić, *Ostavština Julija Bajamontija u Arheološkome muzeju u Splitu i prilozi za njegov životopis*, in «Splitiski polihistor Julije Bajamonti», I. Frangeš (a cura di), Split, Književni krug Split, 1996, p. 17.

³ Fu tra i fondatori della *Società economica di Spalato*, autore del «progetto della fondazione d'una scuola ostetricia in questa città», e scrittore di diversi argomenti economici. (cfr. M. Nigoević, V. Balić, *Celebrazione dell'ultimo provveditore generale nei versi di Giulio Bajamonti*, in «Adriatico/Jadram», 1-2, 2006, p. 142).

un oratorio in due parti che viene eseguito in occasione delle celebrazioni del trasferimento delle reliquie del santo patrono spalatino nel nuovo altare della Cattedrale di Spalato. Nell'Archivio parrocchiale della Cattedrale di Spalato si conservano ancora molte composizioni inedite, frammenti operistici, messe per organo e orchestra, vesperi, miserere, credi, passioni ed altri canti sacri⁴.

3. La ragione della nascita di queste opere

Le sue innumerevoli attività, la sua feconda corrispondenza con gli intellettuali del suo tempo, gli articoli e discussioni, nonché le diverse polemiche fecero di Bajamonti l'oggetto di critiche ed attacchi da parte di diversi personaggi e di esponenti della piccola borghesia⁵. Egli si difendeva da questi attacchi nei più svariati modi: chiedeva agli amici di intercedere a suo favore, presentava ricorsi al Consiglio dei Dieci a Venezia, rispondeva in forma scritta con epistole e opere letterarie. Bajamonti si prodigò e faticò molto a pubblicare e diffondere le sue opere, ma altrettanto nel proteggere il proprio nome e la propria reputazione. Non si sa esattamente di quale critica si parli nell'epistola che presentiamo di seguito, ma sappiamo con sicurezza che ce ne sono state parecchie in diverse forme, di cui testimoniano anche le lettere di Bajamonti⁶.

Per tutta la vita venne rimproverato di dedicarsi troppo alla musica che poco si addiceva alla professione medica e, forse per questo motivo, non riuscì mai ad ottenere la licenza comunale per esercitare la professione di medico nella città di Spalato. A tali voci rispose con un componimento argomentato e tuttora attuale *Se al medico disconvenga la poesia e la musica*, pubblicato in «Nuovo giornale enciclopedico d'Italia» (Venezia, luglio 1796, pp. 93-120). Lo scritto fu costruito come un'originale sintesi ideologica e letteraria basata sulla testimonianza di quanto vissuto in prima persona dall'autore. Comprende una breve riflessione autobiografica, l'elaborazione dell'argomento e la sua giustificazione logica e storica. Il motivo principale per la stesura dell'epistola lo dichiara lo stesso Bajamonti all'inizio di tale componimento. Infatti, si tratta della risposta ad una critica anonima (o pseudonima) nella quale si fa appello ad un certo medico che «si sdottori colla poesia e colla musica, e che ne diventi incapace di fungere a dovere l'uffizio suo» (p. 96). L'autore si rivolge ripetutamente al suo rivale e rivelandone alcuni dati personali lascia intendere

⁴ Durante la sua vita, era stata riconosciuta la sua maestria musicale sia a Spalato che a Ragusa (Dubrovnik). Di conseguenza, nel 1787 il Senato della Repubblica di Ragusa gli commissionò il *Requiem* per la morte di Ruggero Boscovich.

⁵ Cfr. I. Milčetić, *Dr. Julije Bajamonti i njegova djela*, in «Rad JAZU», Zagreb, 192, 1912, p. 170.

⁶ Cfr. A. Duplančić, *Dopune životopisu i bibliografiji Julija Bajamontija*, in «Građa i prilozi za povijest Dalmacije», N. Bajić-Žarko (a cura di), 13, 1997, p. 197.

che conosce l'autore della critica. Inoltre, esprime il sospetto che tale autore sia stato spinto e persuaso a scrivere la critica sotto l'impulso di un altro medico che non poteva nascondere l'invidia professionale nei suoi confronti.

Nel Post Scriptum dell'epistola Bajamonti aggiunge «a proposito della nostra questione vi unisco certi versi burleschi di un medico che fa il poeta e il compositore di musica» (p. 115). Infatti, questa ponderata trattazione gli servì da spunto per la stesura di una poesia comica e giocosa in 76 versi dodecasillabi intitolata *Versi burleschi* (pubblicata in «Nuovo giornale enciclopedico d'Italia», Venezia, luglio 1796, pp. 115-120). La poesia fu scritta in uno stile molto ornato secondo il gusto dell'epoca ed è rivolta direttamente al suo critico. Già nella prima strofa della poesia burlesca che fece seguito allo scritto, Bajamonti si rivolge al «canonico Manola» che è stato «promosso all'arcidiaconato» e che è il vicario dell'arcivescovo di Spalato⁷. La poesia si apre in tono scherzoso e con il motto di Orazio *Ridentem dicere verum / Quid vetat?* [Cosa proibisce di dire la verità scherzando?] che sintetizza il pensiero dell'autore.

Nell'Archivio della Musica della Cattedrale di Spalato è conservato, inoltre, un manoscritto contenente tre composizioni simili: composizione a tre voci *Triaca, Maestro (Lezione di musica)* e *Il Scolare, che solfeggia*⁸. Si tratta dei bacchanali che si eseguono per carnevale. Questa raccolta ha lo stesso argomento – il rapporto tra la medicina e la musica – ed inoltre è di tono leggero, disinvolto ed a volte anche volgare. Siccome la datazione del manoscritto corrisponde al periodo in cui Giulio Bajamonti era maestro di cappella nella Cattedrale di Spalato, con molta probabilità queste composizioni erano state eseguite dal maestro stesso nei giorni di carnevale a Spalato. La raccolta di questi tre bacchanali rivela l'esigenza di trattare lo stesso argomento anche nell'ambito di altre pratiche sociali, più informali.

⁷ Si tratta di Domenico Manola, nato a Spalato dove ha compiuto gli studi. La formazione teologica, l'aveva ottenuta nel Seminario dove, in seguito, divenne docente di teologia e Rettore dal 1783 al 1805. È stato nominato canonico del Capitolo nel 1766 e Arcidiacono nel 1797. Durante il periodo in cui l'Arcivescovo era Cippico, Manola aveva l'incarico di Vicario Generale. È morto nel 1810. (cfr. L. Vrljičak, *Ravnateljji sjemenišne gimnazije*, in «300. obljetnica splitskog sjemeništa i klasične gimnazije», I. Banić (a cura di), Split, Crkva u svijetu, Nadbiskupsko sjemenište i Nadbiskupijska klasična gimnazija "Don Frane Bulić", 2000, p. 611)

⁸ Partiture e spartiti manoscritti di questi bacchanali sono sparsi in diversi archivi croati (Raccolta di Don Nikole Udina Algarotti (HR-Zha) XLIX.20, RISM ID no.: 500027908; Convento francescano dei Frati Minori, la biblioteca (HR-Dsmb) 215/B-166, RISM ID no.: 500053239; Convento francescano (HR-OMf) V/272, RISM ID no.: 500000434; Archivio della Musica della Cattedrale di Spalato (HR-Sk) XCVII/1669, XCVII/1657), e si trovano in diverse raccolte che si custodiscono nelle biblioteche di Venezia, Francoforte e Münster (RISM ID no.: 451015178, 850011711, 455002030). La raccolta di Spalato è molto indicativa per la trattazione di argomenti concernenti le discipline cui si dedicò prevalentemente in vita Giulio Bajamonti: la musica e la medicina.

4. L'epistola

L'epistola è suddivisa in sezioni tematiche che si aprono con l'argomentazione dell'autore su alcune affermazioni e rimproveri rivoltigli dalla critica. Bajamonti non cerca di smentire tali critiche, ma nel resto del testo riconferma le sue posizioni, giustificando così la fondatezza delle sue scelte. In tal modo ci offre un profondo spunto autobiografico, descrivendo le proprie decisioni e le proprie opinioni al riguardo.

Seguono molti esempi di personaggi storici che si occupavano delle diverse arti, come anche di medici illustri che non potevano rinunciarvi, a comprova del suo ragionamento introduttivo. Tra i nomi citati si trovano: Omero, Esiodo, Apollonio, Nicandro, Teocrito, Virgilio, Orazio, Ovidio, Properzio, Persio, Giovenale, Marziale, Silio e Stazio. Bajamonti elenca i grandi medici scrittori e ricorda Erofilo, Virgilio, Fracastoro, Redi, Bellini, Ramazzini senza dimenticare nemmeno Ippocrate⁹.

Un modo per variare il discorso e renderlo più vivo è il rivolgersi direttamente al suo critico con un affettuoso ed ironico «caro compare». Inoltre, vengono adoperate ripetutamente le costruzioni dirette, come «vi dirò un mio sospetto» (p. 96), «voglio persuadervi» (p. 97), «potrei rammentarvi» (p. 98), «ho l'onore di dirvi» (p. 101), «vi nominerò» (p. 105), «Ora ve ne dico un altro» (p. 105), «Che ve ne pare, eh?» (p. 108), «Vi ricordo» (p. 109), «vi assicuro» (p. 109) ecc., anche esse con la funzione di spezzare la monotonia delle enumerazioni e di variare continuamente il tono dell'epistola. Lo schema può essere giustificato anche da una ragione affettiva, oppure dall'esigenza di sottolineare enfaticamente le argomentazioni che riguardano, senza eccezioni, l'intrinseco rapporto tra arte e scienza.

Bajamonti scrive nella prefazione che gli stessi dèi praticavano la scienza della medicina e l'arte della musica e della poesia (1), proprio per dimostrare che attraverso le nozioni poetiche un medico può migliorare le proprie prestazioni (2). Giustifica la sua particolare attitudine alle belle arti con il rapporto stretto tra la musica e la poesia e ritiene che la poesia e la musica siano il decoro delle persone di altre professioni, inclusi i medici (3). Egli sostiene, inoltre, la tesi che il poetare sia il primo sapere del mondo¹⁰, «che le lingue incominciarono dai versi e che i primi scrittori composero appunto in versi, ragione per la quale i popoli primitivi nei tempi eroici sentirono tutto come verso e canto»¹¹.

⁹ Cfr. S. Roić, *Giulio Bajamonti, un vichiano dalmata*, in «Bollettino di Centro di Studi Vichiani», XXIV-XXV, 1994-1995, p. 198.

¹⁰ Come anche nel suo famoso trattatello *Il morlacchismo d'Omero* pubblicato in «Nuovo giornale enciclopedico d'Italia», Venezia 1797, marzo, pp. 77-98.

¹¹ Cfr. S. Roić, *Giulio Bajamonti, un vichiano dalmata*, cit., p. 201.

- (1) [...] l'assoluta nobiltà e dignità della poesia e della musica, le quali possono considerarsi come sorelle, ed anche come una sola e medesima arte. (p. 97)
- (2) [...] s'ebbero esse in conto di fregio e di essenziale requisito anche negli uomini dedicati ad altre importanti e gravi professioni. (p. 99)
- (3) [...] la poesia e la musica anno una spezial relazione di convenienza colla medicina. (p. 101)

Alle critiche rivolte al suo modo di trascorrere il tempo libero occupandosi di frivolezze come la poesia e la musica, non degne di uno scienziato, Bajamonti risponde sottolineando l'importanza di praticare le arti perché esse contribuiscono alla precisione e alla riflessione (4). Queste doti non fanno di un medico un buon professionista, ma sicuramente lo rendono più capace e più efficace nel praticar la propria professione (5).

- (4) [...] che certi studj benchè non costituiscano il medico, pure lo rendono più atto alla sua professione. In fatti i gran medici furono sempre grandi eruditi e intendenti di altre materie oltre alla medicina. (p. 108)
- (5) [...] tanto le varie cognizioni umane sono fra loro connesse e scambievolmente si ajutano si appoggiano si rischiarano. (p. 110)

Inoltre, secondo l'autore è indispensabile conoscere i ferri del mestiere, le norme e le regole della professione medica (6), ma ciò da solo non basta, perché bisogna avere anche l'ispirazione e la passione (7).

- (6) Queste [N.d.A. regole mediche] s'hanno a sapere, non v'è dubbio, poichè in tutte le azioni e le cognizioni si dee avere una base su cui appoggiarsi, un principio da cui partire, un punto a cui dirigersi, una norma e una misura da osservarsi. (p. 111)
- (7) Ma la medicina è un affare quasi più di eccezioni che di regole; e per trovare queste eccezioni il ragionamento per lo più non serve o serve male, perch'è freddo, tardo, misurato, e ci vuole propriamente ispirazione ed estro che sono cose del momento e fanno fare all'ingegno lanci mirabili e sovrumani. (p. 111).

Tramite diversi aneddoti ridicolizza i medici «dilettanti di musica e poesia», accennando alla necessità di essere precisi ed ordinati nel lavoro, all'importanza della comprensibilità e accuratezza nell'esprimersi, come in (8).

- (8) [...] da un altro galantuomo fu licenziato un altro medico il quale nel leggere un sonetto sopra la famosa Psiche del Canova, in vece di dire, come si doveva, *giovanello ómero*, cioè spalla, disse *giovanello Omero*, prendendo in iscambio una parte del corpo per un intero uomo. (p. 112-113).

I valori etici di cui l'autore scrive si riferiscono non solo al credito e al pregio nella professione medica, ma alla sua intera personalità di medico, al suo modo di porsi (9) e di comunicare con i malati e i loro parenti (10), mentre, limitarsi solo al sapere è segno di un ingegno limitato (11). Parafrasando il detto latino *purus grammaticus purus asinus*, l'autore definisce i medici non appassionati alla letteratura e alla musica *purus medicus purus asinus* perché sostiene che la conoscenza di una sola scienza rende l'uomo servile e ottuso.

- (9) [...] varie altre condizioni si ricercano e s'hanno a guardare nel medico; per modo d'esempio bisogna avvertire alla di lui stirpe, all'educazione, alla morale, e fino all'andare, alla voce, al volto, ai panni. (p. 94)
- (10) Quindi è che i medici amici delle muse sogliono trattare gli ammalati ed i parenti loro con bei modi e consolanti; il che pur troppo in molti casi è la miglior cosa che un medico possa fare. (p. 113).
- (11) Il sapere una cosa sola, per quanto bene ella si sappia, indica un ingegno povero, limitato, servile; tutte condizioni contrarie a quelle che dee avere l'ingegno del medico. (p. 110-111)

Bajamonti rimprovera i colleghi medici non solo per la scarsa educazione professionale, ma anche per la scarsa cultura generale e per la propensione alla frode (12) e alla falsità (13).

- (12) In fatti e voi ed io conosciamo qualche galantuomo, il quale non per altra strada che per quella della cucina arrivò al dottorato e alla professione di medico. (p. 103)
- (13) Un medico di carattere falso e insidioso sarebbe capace di avvelenarvi. E un medico che s'impaccia de'fatti altrui, che per dominare e far l'importante entra negl'interessi delle famiglie e s'intrude per consigliare presso i signori, un tal medico è più rovinoso della peste, della, guerra, e dei terremoti. (p. 95)

Alla fine dell'epistola Bajamonti chiede al suo "caro compare" se in caso di necessità di un'assistenza medica lui avrebbe preferito uno di quei medici illustri sopranominati, oppure avrebbe optato per «cotesti [...] puri medici che non fanno altro in poesia se non qualche pentametro di Lucrezio, e non suonano altro strumento che la campanella agli uscj degli ammalati ricchi?» E continua dicendo che se dovesse ostinarsi con l'assurdità del suo giudizio sui medici, «in forza d'un volgare pregiudizio» allora «conviene ch'io vel dica con mio dispiacere, voi ben meritate di essere assistito da un medico che non ha l'anima fatta per le muse nè per l'armonia, vale a dire da un uomo che non è fatto per l'umanità. Procurate dunque di conservarvi sano, acciocchè non vi venga occasione d'incorrere in un così mortale pericolo. Addio» (p. 114).

Possiamo concludere che Bajamonti in questo trattatello promuove la figura professionale del medico – un medico istruito e competente, con un ampio ventaglio di conoscenze delle altre discipline scientifiche e delle belle arti, un uomo dai grandi valori etici e morali, uno spirito libero e aperto. L'epistola era una forma letteraria abbastanza apprezzata nell'epoca classicista. Questo componimento di Bajamonti, che ha pretese filosofiche e scientifiche, mostra caratteristiche classicistiche e illuministiche: si fonda sulla poetica razionalistica, segue gli insuperabili modelli dell'antichità classica e si contraddistingue per l'armonia, la chiarezza, la posatezza e la decenza.

5. La poesia

Aggiunta come una specie di Post Scriptum, la poesia *Versi burleschi* funge da vera antitesi all'epistola. Mentre nell'epistola Bajamonti si sforza di esporre le sue idee in un modo obiettivo e argomentato, nella poesia prevale il giudizio soggettivo, sostenuto dalle forti emozioni dell'autore. Nello stesso modo in cui Bajamonti nell'epistola, a dire il vero, esalta la sua conoscenza della letteratura e della storia, così nei versi si vanta della sua padronanza delle severe regole metriche e ridicolizza e ironizza su coloro che non l'abbiano acquisita. Inoltre, spiega la ragione per cui ha scelto proprio i versi burleschi – sono i più adatti ad uno stile realistico caricaturale.

La poesia non ci fornisce molti dati personali della vita di Bajamonti, ma mette luce sulle sue vicende professionali e su quel momento storico. Come già accennato, Bajamonti era maestro di cappella nella Cattedrale di Spalato dove Domenico Manola era canonico e dovevano conoscersi molto bene, perciò l'autore sottolinea che è più felice colui che ha il coraggio di esprimere il proprio parere davanti a «chi lo conosce e lo schernisce» (p. 117). La raffigurazione del carattere e dell'opera di Domenico Manolo, anche se presentata in modo soggettivo e con una certa caricaturalità, potrebbe contribuire a una descrizione del sistema ecclesiastico e scolastico a Spalato nell'epoca che vede la fine del dominio della Serenissima.

Nell'epistola l'autore mette in evidenza l'impatto positivo esercitato dalla musica e dalla poesia sull'attività scientifica in generale, e così anche sulla medicina. Nei versi invece tutto diventa caricaturale, e in modo ironico egli sostiene che la professione medica non è degna di arti così nobili (14). Inoltre, sono caratterizzati da una leggera ironia anche i versi in cui descrive il decorrere dei medici che parlano delle malattie in un modo dettagliato e poco comprensibile ai pazienti e ridicolizza l'incomprensibilità del linguaggio medico e l'uso esagerato della terminologia specifica (15).

- (14) Nè di nobil soggetto un parto degno
Potria mai dare una musa ippocratica,

- A trattar sol di putridi miasmi
Avvezza, e di cristeri e cataplasmi. (p. 119)
- (15) E come ognor noi medici facciamo,
Se intorno a un male consultar si vuole,
Che a discorrer del nonno incominciamo
Per dir che ad uno il piede o 'l fianco duole,
Giusta il proverbio, che noi medichiamo
Con erbe, con sassate, e con parole [...] (p. 118)

Alla fine, l'autore insiste ancora una volta sul rimprovero che sia peccato per un medico occuparsi di frivolezze come la musica e la poesia ed aggiunge che avrebbe risposto in seguito con un'altra composizione —«Col cantarvi fra poco un altro coro» (p. 120).

6. La raccolta di bacchanali

Nell'Archivio della Musica della Cattedrale di Spalato si conserva la raccolta di bacchanali che trattano lo stesso argomento — il rapporto tra la medicina e la musica in un tono leggero, sciolto ed a volte osceno. La raccolta contiene tre bacchanali: *Triaca*, *Il Scolare, che solfeggia* e *Maestro (Lezione di musica)*. Nelle prime due vengono ridicolizzate le credenze dell'epoca secondo le quali la triaca (16) e l'olio di trementina (17) si usavano per ogni malore e curavano ogni malattia. Mentre nella composizione *Maestro (Lezione di musica)* (18) ci si riferisce al “solfeggiare” come ad una attività frivola e il pubblico di questi “concerti” viene descritto non idoneo alla loro comprensione.

- (16) Chi pesta Triaca fa sempre sempre così
sì monade qua, sì monade là,
sì mona fa la le la, sì mona fa la la.

- (17) Che se questo non bastasse
e quel ch'altro bisognasse.
Pece stopa trementina
gli sarà di medicina.

- (18) Terminiam questi concerti
non dobiam più tratenerci
gli uditori son contenti
son co co co co co co contenti
all'onor di rivederci.

Da secoli si diceva che la triaca guariva da tutte le malattie contagiose, liberava dalla febbre, sanava il mal di stomaco, rischiarava la vista e molto altro. La

fabbricazione della “Triaca veneta antica” veniva rappresentata in pubblico a Venezia e gli ingredienti che la componevano venivano pestati in pesanti mortai, il tutto accompagnato da canti tradizionali, assumendo i toni di una vera cerimonia¹². La preparazione della Triaca avveniva anche a Spalato, ciò risulta evidente dall’elenco dei farmaci ordinati durante il periodo della peste in Dalmazia negli anni 1783-1784, quando lo stesso Bajamonti fu membro della Commissione medica per l’accertamento e il controllo dell’infezione. Nei *Versi burleschi* Bajamonti rimprovera il rispetto per il discorso incomprensibile e l’ignoranza spacciata per conoscenza, mentre la *Triaca* rappresenta la parodia del rimedio «dotato di virtù magiche e capace di risolvere ogni tipo di male», la cui preparazione era studiata nei minimi particolari e si svolgeva non solo alla presenza della popolazione ma alla presenza delle più alte autorità della città. L’olio di trementina nella medicina popolare serviva anche per curare vari tipi di male. Perciò la scelta di questi bacchanali era probabilmente appositata e destinata a ridicolizzare l’ignoranza dei medici locali.

L’esistenza delle parti per due tenori e basso dimostra che indubbiamente queste composizioni sono state eseguite. La ragione per cui nell’Archivio della Cattedrale vi sono anche composizioni non liturgiche sta nel fatto che gli eredi dei maestri di cappella donarono le loro collezioni private alla Cattedrale.

7. Conclusione

L’esperienza personale ispirò e sviluppò la vena artistica di Giulio Bajamonti spingendolo a comporre diverse opere sulla (auto)giustificazione dell’ampiezza e della versatilità dei suoi interessi – il citato trattatello *Se al medico disconvenga la poesia e la musica* e la poesia *Versi burleschi* –, e probabilmente a compilare la raccolta di bacchanali. I testi presi in considerazione sono tutti profondamente settecenteschi per impostazione, narrazione e linguaggio. Si tratta della descrizione dell’uomo esemplare con una serie di luoghi comuni, cioè di situazioni ricorrenti che illustrano la condizione comune dell’intellettuale dell’epoca: la sopportazione dell’invidia degli altri colleghi, la condizione di isolamento nell’ambiente della città nativa, la lotta contro le ostilità della gente.

In quegli anni nella città di Spalato, secondo Bajamonti, v’erano sette (7) medici e chirurghi civili, oltre ad alcuni medici militari, tutti con diverse competenze mediche e diverse propensioni caratteriali. Siccome dovevano lottare tra di loro per ottenere la carica di medico comunale (pare vi fossero solo due posti) utilizzavano tutti i mezzi a loro disposizione, compresa la calunnia. In tal caso, all’epoca era necessario esporre nelle comunicazioni e

¹² Cfr. D. Božić-Bužančić, *Liječenje kuge u Dalmaciji u XVIII. stoljeću*, in «Radovi», Zagreb, Filozofski fakultet Zagreb – Zavod za hrvatsku povijest, 23, 1990, p. 248.

nelle scritture pubbliche il pensiero o l'opinione di una persona autorevole, che in questa occasione fu il canonico Domenico Manola, attraverso le cui parole si potesse screditare un collega. Bajamonti lavorava nella stessa Cattedrale con Manola e risentì molto della sua inclinazione alla diffamazione. Non ottenne mai la condotta nonostante il suo lavoro pubblico per il bene comune, e morì come maestro di cappella del Duomo di Spalato.

Uno degli obiettivi principali della scrittura autobiografica e il suo più potente impulso è dare un senso alla propria esistenza. Infatti, fu spesso Bajamonti stesso a provvedere alla pubblicazione dei suoi componimenti, prevalentemente su riviste italiane. Teneva in considerazione l'opinione dei contemporanei e così «a proprie spese ordinava e divulgava le copie gratuitamente agli amici»¹³. Inoltre, egli apprese molto presto il concetto di educazione permanente, come la chiameremmo oggi, e continuò a studiare, ricercare, prendere in prestito libri dagli amici o acquistarli nelle librerie delle grandi città (Venezia, Vienna). Fu influenzato dagli ideali illuministici sulla forza del sapere umano che sarebbe stato in grado di promuovere il progresso universale. Questo sapere comprendeva anche l'estetica e la comprensione dell'arte. Un forte influsso su tutta la sua attività esercitò anche l'opera di Rousseau (diede a suo figlio il nome Emil): il sentimento e l'ispirazione sono i promotori dell'attività umana e non la ragione. Così Bajamonti si trova al punto di svolta tra la poetica antica (che insegnava i generi letterari, le procedure e le regole schematiche) e la comparsa progressiva della coscienza del valore dell'ispirazione individuale, ispirazione che avrebbe segnato la concezione romantica dell'arte. Nella sua opera si può ancora trovare l'idea dell'unità del bello, artistico, con il buono e veritiero¹⁴.

L'idea di formazione e specializzazione in una sola professione, presente nella critica rivolta a Bajamonti, è pertanto in contrasto con la sua educazione di uomo universale, la cui conoscenza contribuirà al progresso generale e al miglioramento della società. Nell'educazione universale un ruolo importante ricopre l'arte – il prodotto della libertà, soggettività e creatività del genio, e come tale contribuisce ai valori etici dello sviluppo reciproco di conoscenze, competenze e sforzi verso il progresso.

* * *

¹³ Cfr. I. Milčetić, *Dr. Julije Bajamonti i njegova djela*, in «Rad JAZU», Zagreb, 1912, p. 104.

¹⁴ Anche se a partire da Kant è possibile dire per una opera che è bella anche se sono incerte la sua bontà e veridicità. (Cfr. V. Biti, *Pojmovnik suvremene književne i kulturne teorije*, Zagreb, Matica hrvatska, 2000, p. 108).

U ovom se radu prikazuju stavovi intelektualca u povijesnom razdoblju u kojem se afirmira odvajanje umjetnosti od znanosti i umjetnost se promatra kroz prizmu estetskog djelovanja. Analizom nekih djela Julija Bajamontija, prikazuje se način na koji 'univerzalni intelektualac' tog razdoblja (samo)opravdava svoje intrinzično znanstveno i umjetničko djelovanje. Julije Bajamonti (1744.-1800.) bio je splitski liječnik „stare škole“, veoma svestran znanstvenik, liberalnog usmjerenja, 'čovjek univerzalnog duha': povjesničar, pjesnik, znanstvenik, filolog, autor kazališnih tekstova, filozof, matematičar, proučavatelj Homera, sakupljač narodnih pjesama, ali prije svega glazbenik i skladatelj. Bio je izložen kritikama šireg građanstva Splita koje mu je navodno zamjeralo da posvećuje više pozornosti glazbi nego medicinskoj struci. Možda je i to bio razlog zbog kojega nikada nije uspio dobiti općinsku dozvolu za samostalnu liječničku praksu u gradu Splitu.

On je na te kritike odgovorio argumentima koji su i danas aktualni a objedinio ih je u eseju pod naslovom „Se al medico disconvenga la poesia e la musica” (Nuovo giornale enciclopédico d'Italia, Venecija, srpanj 1796: 93-120). Tekst eseja sadrži kratku autobiografsku notu, razradu teme te njezino logično i povijesno opravdanje. Ova dobro promišljena i odmjerena rasprava poslužila mu je kao inspiracija za naredni uradak, veselu pjesmu *Versi burleschi*. U Glazbenom arhivu splitske katedrale sačuvan je rukopis koji sadrži tri kompozicije: *Triaca, Il Scolaro, che solfeggia i Maestro (Lezione di musica)*. Ova zbirka karnevalskih kompozicija bavi se istom temom – odnosom između medicine i glazbe. Rukopis datira iz razdoblja kada je Julije Bajamonti bio orguljaš i zborovoda u splitskoj katedrali, pa ih je vrlo vjerojatno on odabrao i izvodio.

Osobno umjetničko djelovanje ponukalo je Julija Bajamontija da napiše radove u kojima će pokušati (samo)opravdati širinu i raznolikost svojih interesa. Zbirka karnevalskih kompozicija ukazuje na autorovu potrebu da se u donekle opuštenijem tonu i unutar manje formalne društvene prakse također posveti temi odnosa između medicine i glazbe.

Riferimenti bibliografici

- Biti, Vladimir (2000), *Pojmovnik suvremene književne i kulturne teorije*, Zagreb, Matica hrvatska.
- Božić-Bužančić, Danica (1990), *Liječenje kuge u Dalmaciji u XVIII. stoljeću*, in «Radovi», Zagreb, Filozofski fakultet Zagreb – Zavod za hrvatsku povijest, 23, pp. 247-258.
- Duplancić, Arsen (1996), *Ostavština Julija Bajamontija u Arheološkomu muzeju u Splitu i prilozi za njegov životopis*, in «Splitski polihistor Julije Bajamonti», Ivo Frangeš (a cura di), Split, Književni krug Split, pp. 13-80.

- Duplančić, Arsen (1997), *Dopune životopisu i bibliografiji Julija Bajamontija*, in «Građa i prilozi za povijest Dalmacije», a cura di Nataša Bajić-Žarko, 13, pp. 157-203.
- Milčetić, Ivan (1912), *Dr. Julije Bajamonti i njegova djela*, in «Rad JAZU», Zagreb, 192, pp. 97-250.
- Nigoević, Magdalena, Balić, Vito (2006), *Celebrazione dell'ultimo provveditore generale nei versi di Giulio Bajamonti*, in «Adriatico/Jadran, Rivista di cultura tra le due sponde», 1-2 (2006), pp. 140-152.
- Roić, Sanja (1994-1995), *Giulio Bajamonti, un vichiano dalmata*, in «Bollettino di Centro di Studi Vichiani», XXIV-XXV, pp. 195-204.
- Violi, Patrizia (2009), *Narrazioni del sé fra autobiografia e testimonianza*, in «E|C – Rivista online dell'Associazione Italiana di Studi Semiotici», pp. 1-17. <http://www.ec-aiss.it/archivio/tematico/memoria_identita/memoria_identita.php> (pagina consultata il 30/08/2012)
- Vrljićak, Luka (2000), *Ravnatelj i sjemenišne gimnazije*, in «300. obljetnica splitskog sjemeništa i klasične gimnazije», a cura di Ivan Banić, Split, Crkva u svijetu, Nadbiskupsko sjemenište i Nadbiskupijska klasična gimnazija “Don Frane Bulić”, pp. 609-616.

Summary

**(Self)justification of his own scientific and artistic journey:
the case of Giulio Bajamonti**

Magdalena Nigoević - Vito Balić

With this work we tried to present a scholar in the historical period in which the separation between art and science and the idea of art as an aesthetic activity and the way in which ‘the universal intellectual’ (self)justifies his intrinsic scientific and artistic path is asserted, using the works of Giulio Bajamonti.

Giulio Bajamonti, from Split, (1744-1800) was a doctor of the old school, which meant a universal spirit because by vocation he was also a historian, a poet, a scientist, a philologist, a playwright, a philosopher, a mathematician, a scholar of Homer, a collector of folk poetry and, above all, a musician and a composer. During his life, he was constantly reprimanded for being dedicated too much to music and too little to the medical profession and, perhaps for this reason, he never managed to get the municipal licence to practise as a doctor in the city of Split.

He responded with an argumentative and still up-to-date poem argued *Se al medico disconvenga la poesia e la musica* (*Nuovo giornale enciclopedico d'Italia*, Venice, July 1796: 93-120). The text includes a brief autobiographical reflection, the elaboration of the topic, and his logical and historical justification. This well-considered discussion served as an inspiration for the writing of playful and comic poem entitled *Versi burleschi*, which followed the text. In addition, in the musical archive of the Cathedral of Split a manuscript is kept, which contains three compositions: *Triaca*, *Il Scolaro, che solfeggia* and *Maestro (Lezione di musica)*. This collection of *baccanali* reveals the same topic – the relationship between the medicine and the music. Since the dating of the manuscript corresponds to the period when Giulio Bajamonti was chapel master at the Cathedral of Split, it was probably the same master to perform them.

Personal experience was the artistic vein of Giulio Bajamonti, prompting him to compose works on (self)justification of the breadth and versatility of his interests. The collection of *baccanali* on the same topic indicates the need to deal with it in a light tone and within the less formal social practice.

Key words: Giulio Bajamonti, “universal intellectual”, doctor, artist

La prima grammatica italiana per croati di Giacomo Micaglia (Jakov Mikalja) - 1649 -/ Prva talijanska gramatika za Hrvate Jakova Mikalje (Giacomo Micaglia) - 1649 -*

Pierluigi Ortolano
Università di Chieti-Pescara

Parole chiave: Giacomo Micaglia, Prima Grammatica Italiana per Croati, Linguistica Italiana

Ključne riječi: Giacomo Micaglia, Prva talijanska gramatika za Hrvate, Talijanska lingvistika

Il padre gesuita Giacomo Micaglia (in croato *Jakov Mikalja*, ossia ‘Giacomo figlio di Mikalj’)¹, fu linguista, lessicografo e insegnante di lingua italiana.

Rappresenta sicuramente una figura di spicco nel panorama della grammaticografia del XVII secolo poiché pubblicò nel 1649 la prima grammatica italiana ad uso dei croati. Nato nel 1601 nel villaggio di Peschici, chiamato in quel periodo anche *Piestica* (poiché in quel periodo molti croati si rifugiavano in quelle zone per sfuggire ai turchi)², discendente da esuli croati e slavo di lingua, dopo aver compiuto gli studi in filosofia, entrò nel 1628 nella Compagnia di Gesù.

Nei primi anni del Seicento l’espansione turca in Europa era nel suo apogeo e la penisola balcanica era soggetta al dominio ottomano; per questo motivo molti esuli trovarono rifugio sull’altra sponda dell’Adriatico e in particolar modo nelle Marche, in Molise e nelle Puglie (in quel periodo sotto la dominazione spagnola del Regno di Napoli). Peschici rappresentava un punto di insediamento di profughi croati e proprio in quegli anni aveva intrattenuto scambi propizi con Venezia e le città della costa dalmata (come la Repubblica di Ragusa).

Micaglia fu inviato nel 1630 nella Repubblica di Ragusa perché conosceva bene l’illirico e fino al 1633 insegnò grammatica latina a studenti slavofoni

* Ringrazio il prof. Antonio Sorella per i consigli e per la revisione del lavoro e la prof.ssa Marilena Giammarco per aver accolto il mio articolo nella rivista. Tutte le traduzioni dal croato all’italiano sono dell’amico Srećko Jurišić, che qui ringrazio. Esprimo inoltre la mia riconoscenza alla prof.ssa Ljerka Simunković e alla dott.ssa Snježana Bralić per gli importantissimi consigli di carattere bibliografico forniti durante la realizzazione del contributo.

¹ Il suo cognome è un patronimico, cioè «Jacobus filius Michaelis», in croato «Jakov sin Mihalja».

² Cfr. A. Sujoldžić, B. Finka, P. Šimunović, P. Rudan, *Jezyk i porijeklo stanovnika slavenskih naseobina u pokrajini Molise, Italia*, in «Raspave zavoda za jezik», XIII 1987, pp. 117-145.

presso il Collegio dei Gesuiti, nel ginnasio di Dubrovnik, sotto la supervisione di Padre Bartolomeo Cassio, altro gesuita e celebre studioso, linguista e primo traduttore della Bibbia in lingua illirica.

La Compagnia di Gesù ha sempre visto con molto interesse la stabilità di un insediamento nell'altra sponda dell'Adriatico. Infatti,

la preoccupazione missionaria della giovane Compagnia di Gesù per le due sponde adriatiche comincia già all'epoca di Sant'Ignazio. Nel 1555 egli volle rispondere all'arcivescovo di Dubrovnik di fondare là un collegio. Anche il successore di Ignazio nel generalato, p. J. Laynez, volle realizzare questo progetto. Uno dei primi compagni di Ignazio, p. Nicolaus Bobadilla, faceva già il suo apostolato sulla costa adriatica orientale a Zadar nel 1559 ed a Dubrovnik nel 1560-61. Dal 1575 i padri Emerius De Bonis (morto nel 1595) e Julius Mancinelli (1537-1618) lavoravano a Dubrovnik. Un ricco mercante di Dubrovnik, Marin Temparica (1534-1591), che aveva viaggiato molto fra i cristiani viventi sotto i turchi, decise di entrare nella Compagnia di Gesù. Sull'impulso di padre Mancinelli nel 1582 scrisse un memoriale al padre generale Acquaviva riferito alla necessità dei cristiani che vivevano fra i turchi. È necessario insegnare al Collegio Illirico di Loreto, fondato nel 1580, la lingua slava poiché capita da tutti, e per questa ragione bisognerebbe scrivere un dizionario e una grammatica.

In questi tempi sulla costa adriatica orientale anche altri padri italiani svolgevano il loro lavoro missionario. [...] Alcuni hanno ben imparato la lingua croata. Ma la necessità di studiare la lingua croata ha suscitato anche un lavoro *linguistico e lessicografico scientifico*, perché prima esistevano soltanto piccoli manuali di conversazione per mercanti, viaggiatori o pellegrini.³

I primi lessicografi gesuiti della lingua croata del XVII secolo furono Bartol Kašić e Jakov Mikalja, mentre nel Settecento spiccò la figura di Ardelio Della Bella⁴. È importante rilevare che tutti e tre lavorarono nel collegio di Dubrovnik e che i loro contributi fecero sì che la città diventasse il centro linguistico più importante della Croazia meridionale. Kašić nacque nel 1575 a Pag (lungo la costa adriatica orientale) e visse a Dubrovnik e a Roma, dove morì nel 1650. Kašić e Mikalja hanno scritto dizionari, manuali completi che comprendono ortografia, grammatica e fraseologia ed è per questo che «non sono soltanto lessicografi, ma a buon diritto anche linguisti o filologi»⁵.

³ V. Horvat, *I lessicografi gesuiti del Seicento tra le due sponde: Bartol Kašić-Cassius-Cassio (Pag, 1575-1650, Roma) e Jakov Mikalja-Mica(g)lia (Peschici, 1601-1654, Loreto)*, in *Homo Adriaticus. Identità culturale e autocoscienza attraverso i secoli*. Atti del Convegno Internazionale di studio, Ancona, 9-12 novembre 1993, a cura di Nadia Falaschini, Sante Graciotti, Sergio Sconocchia, Reggio Emilia, Diabasis, 1998, pp.105-116 (p. 105).

⁴ Cfr. *Ibidem*, p. 106.

⁵ *Ivi*.

Mikalja ricevette da padre Kašić il suo dizionario croato-italiano manoscritto per copiarlo e proprio questa copia diventò la base del suo futuro lavoro linguistico; con molta probabilità, secondo Horvat, iniziò il suo lavoro a Dubrovnik, perché dal 1634 al 1636 studiò teologia a Roma nel Collegio Romano, e nel 1637 venne pubblicato il suo adattamento croato della grammatica latina di Alvarez *De institutione grammatica pro Illyricis accomodata*⁶. Dal 1637 al 1645 fu missionario fra i croati a Temesvar, in Romania. Lì organizzò una scuola e scrisse il suo manuale della lingua croata *Thesaurus linguae illyricae-Blago jezika slovinskoga*⁷: la prima parte del manuale contiene l'ortografia e la grammatica e fu terminata nel 1649, mentre il dizionario fu stampato ad Ancona nel 1651. Dopo questa esperienza, i superiori lo destinarono a Loreto e qui morì il primo dicembre del 1654.

Già nel 1637 Mikalja aveva stampato a Roma un'edizione ridotta della grammatica latina di Emanuele Alvarez con diciture in lingua croata con lo scopo di insegnare la lingua a studenti croati che frequentavano i collegi "illirici" istituiti dai Gesuiti. Questo adattamento non portò i risultati sperati nell'apprendimento del latino per cui Mikalja «ebbe l'idea che per i futuri studenti *illirici* dei collegi fosse meglio apprendere prima gli elementi essenziali della lingua italiana, per poter poi servirsi direttamente delle edizioni per italiani della grammatica dell'Alvarez, che erano oltretutto meglio curate»⁸.

Per questo motivo, nel 1649, Mikalja pubblicò la sua grammatica della lingua italiana; l'opera fu stampata in 1500 copie di cui 500 furono rilegate separatamente e videro la luce nel 1649 a Loreto, mentre le altre 1000 copie vennero rilegate insieme al *Vocabolario* trilingue e uscirono due anni dopo. In genere questo era un modo per rimettere sul mercato le rimanenze di edizioni invendute; infatti nessuno stampatore accantonava 1000 copie di una edizione per due anni, in attesa di legarla con un'altra edizione.

⁶ M. Alvarez, *De institutione grammatica pro Illyricis accomodata à patribus eiusdem societatis libri tres. Et expensis Sacrae congregationis de propaganda fide impressa*, Romae, apud Franciscum Caballum, 1637 (Roma, apud Franciscum Caballum, ad instantiam, & expensis Sacrae congregationis de propaganda fide, 1637).

⁷ J. Mikalja, *Blago jezika Slovinskoga illi Slovnik ù komu izgorarajuse rjeci Slovinske Latinski, i Diaki. Thesaurus linguae Illyricae sive Dictionarium Illyricum. In quo verba Illyrica Italicè, & Latinè redduntur. Labore P. Jacobi Micalia societ. Jesu collectum. Et sumptibus Sacrae Congregationis de Propaganda Fide impressum*, Laureti, apud Paulum, & Io. Baptistam Seraphinum, 1649, Ancona, per Ottaujo Beltrano, 1651.

⁸ J. Jernej, *La prima grammatica italiana ad uso dei croati*, in «Studi di grammatica italiana», VIII 1979, pp. 173-179 (p. 174).



Figura 1. Frontespizio dell'*Institutionum linguae illyricae* di Bartol Kašić
(Biblioteca Nazionale Centrale di Roma)

Il XVI secolo «segna la decisiva diffusione in Italia di un tipo linguistico unitario»⁹, ed è, a buon diritto, definito come «il secolo grammaticale per eccellenza»¹⁰; proprio in questo secolo furono fissati i modelli e le regole di scrittura. Le opere di codificazione grammaticale non avevano scopi didattici, soprattutto perché l'insegnamento del volgare non era ancora previsto nelle scuole¹¹. Intorno alla seconda metà del secolo, però, si mostrò vivo l'interesse di insegnare la lingua italiana ad un pubblico straniero: erano molti coloro che dovevano imparare l'italiano per motivi di lavoro (come i funzionari che dovevano lavorare in Italia) e quindi nacque il mercato della produzione di grammatiche pensate per «fruttorii della lingua per necessità»¹². Il primato per la

⁹ Cfr. B. Migliorini, *Storia della lingua italiana*, con un'Introduzione di Ghino Ghinassi, Milano, Bompiani, 2002, decima edizione, pp. 285-300.

¹⁰ I. Bonomi, *La grammaticografia italiana attraverso i secoli*, Milano, Cuem, 1998, p. 15.

¹¹ Cfr. S. Fornara, *Breve storia della grammatica italiana*, Roma, Carocci, 2005, p. 56.

¹² Sull'argomento cfr. Id., *La trasformazione della tradizione nelle prime grammatiche italiane (1440-1555)*, Roma, Aracne, 2013, p. 16. Fornara rimanda agli studi di G. Mattarucco, *Prime grammatiche d'italiano per francesi (secoli XVI-XVII)*, Firenze, Accademia della Crusca, 2003, L.

pubblicazione di una grammatica mirata all'insegnamento della lingua italiana all'estero spetta alla Francia: è del 1549, infatti, la *Grammaire italienne* di Jean-Pierre de Mesmes, stampata a Parigi da Estienne Groulleau, la cui ristampa anastatica è stata pubblicata da Giada Mattarucco nel 2002¹³. È del 1550, invece, la prima grammatica italiana per inglesi, pubblicata a Londra con il titolo di *Principals Rules of Italian Grammar, with a Dictionarie for the better understanding of Boccace, Petrarcha, and Dante: gathered into this tongue by William Thomas*. La prima grammatica italiana per ispanofoni è del 1596; si tratta della *Arte myr curiosa por la cual se enseña myr de rayz el entender, y hablar la Lengua Italiana* di Francisco Trenado de Ayllón. A tal proposito, Fornara sottolinea che

due sono gli scopi dichiarati dall'autore nella parte introduttiva: il primo, più pratico e concreto, è quello di fornire uno strumento per i funzionari spagnoli che devono operare in Italia; il secondo è invece fondato sull'interesse che l'italiano desta anche all'estero come lingua letteraria, di cultura. Per raggiungere entrambi questi scopi, tuttavia, non esistendo una vera lingua italiana di comunicazione, l'autore propone un modello di lingua che è sostanzialmente coerente con la linea bembiana, facendo cioè largo ricorso all'autorità delle Tre Corone. [...] La conclusione dell'opera è dedicata ai problemi di grafia e di pronuncia, secondo un ordine alfabetico che rende più agevole la consultazione e che si configura come una sorta di piccolo dizionario di difficoltà, sia a livello fonetico, che semantico, che funzionale¹⁴.

In questo contributo analizzerò gli aspetti linguistici della prima parte della grammatica di Mikalja, in particolare quella che si riferisce all'analisi del nome; lo studio che presento è quindi parte di un lavoro più ampio che mira all'edizione della grammatica.

Pizzoli, *Le grammatiche di italiano per inglesi (1550-1776). Un'analisi linguistica*, Firenze, Accademia della Crusca, 2004 e P. Silvestri, *Le grammatiche italiane per ispanofoni (secoli XVI-XIX)*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002. Mi permetto inoltre di rimandare a due miei studi: P. Ortolano, *Retrodatazioni nel Vocabolario Italiano-Inglese di Giovanni Torriano* (1659), in «Italianistica.it», Rivista Internazionale di lingua e cultura italiana del Centro Internazionale per lo Studio e la Didattica dell'Italiano e dei Dialetti (CISDID), vol. I, 2012, pp. 50-64 (www.italianistica.it/rivista) e G. Torriano, *Vocabolario Italiano-Inglese* (1659), traduzione e analisi linguistica a cura di Pierluigi Ortolano, Chieti, CISDID, 2013, pp. 671.

¹³ J. P. De Mesmes, *La grammaire italienne*, a cura di Giada Mattarucco, Pescara, Libreria dell'Università Editrice, 2002.

¹⁴ S. Fornara, *La trasformazione della tradizione nelle prime grammatiche italiane (1440-1555)*, cit., pp. 111-113.



Figura 2. J. Mikalja, *Grammatika Talianska*, Frontespizio
(Biblioteca dannunziana, Gardone Riviera - Brescia)

Il frontespizio della grammatica riporta:

GRAMMATICA TALIANSKA/U KRATHO/ ILLI/ KRATAK NAUK/ ZA NAUCITTI/
LATINSKI JEZIK/ Koga Zlovinski upisa Otac Jacov Mikaglja/ Drusgbe
Isusove.

U LORETU, Po Paulu, i Ivanu Batisti Serafinu, MDCXLIX. / *Superiorum permissu*¹⁵.

Jernej rileva la presenza di due errori nel frontespizio: *u kratho* per *u kratko* e *zlovinski* per *slovinski*; altro dato importante è che si debba interpretare *lingua latina* come 'lingua italiana', visto che in quell'epoca tra le popolazioni slave della fascia adriatica il termine *latino* significava appunto 'italiano'¹⁶.

¹⁵ Breve grammatica italiana, ossia breve insegnamento per apprendere la lingua latina, scritta in slavo da Padre Giacomo Micaglia. Loreto, per Paolo e Giovanni Battista Serafino, 1649.

¹⁶ J. Jernej, *La prima grammatica italiana ad uso dei croati*, cit., p. 175.

La grammatica è in formato in ottavo, consta di 46 pagine che sono in realtà 48, dato che la numerazione delle pp. 43-44 compare per due volte per un evidente errore di stampa in apice da parte del compositore¹⁷ (Cfr. Figure 3,4,5).

Descrizione fisica: 46 /i.e. 48 p.; in 8°

Note generali: Segnatura a-c⁸

Ripetute nella numerazione le pp. 43-44

Impronta: o.o. o.o. o.e. NoNA(3) 1649 (R)

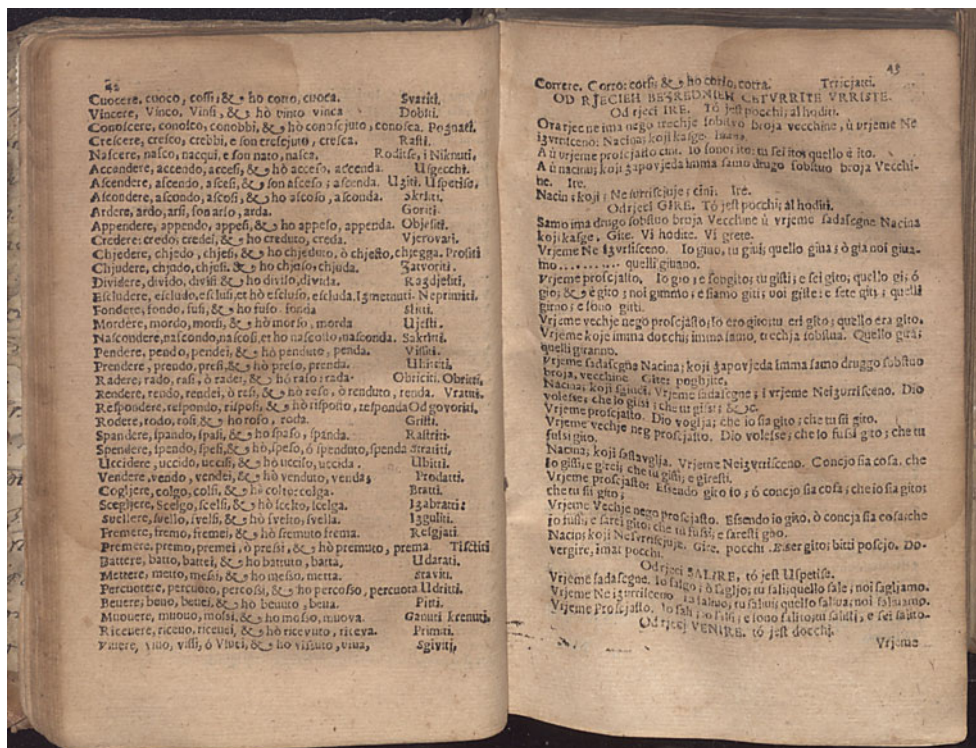


Figura 3. J. Mikalja, *Grammatika Talianaska*, pp. 42-43
(Biblioteca dannunziana, Gardone Riviera - Brescia)

¹⁷ Nel periodo della stampa manuale il compositore ricopriva un ruolo fondamentale per la realizzazione di un testo. Sulla figura del compositore si veda *La textual bibliography e la filologia degli antichi testi italiani a stampa*, a cura di Antonio Sorella, Pescara, Libreria dell'Università, 1998, p. 25. Si veda inoltre C. Fahy, *Saggi di bibliografia testuale*, Padova, Antenore, 1988, *passim*. Cfr. inoltre P. Gaskell, *A New Introduction to Bibliography*, Oxford, Clarendon, 1978, pp. 343-357 ora

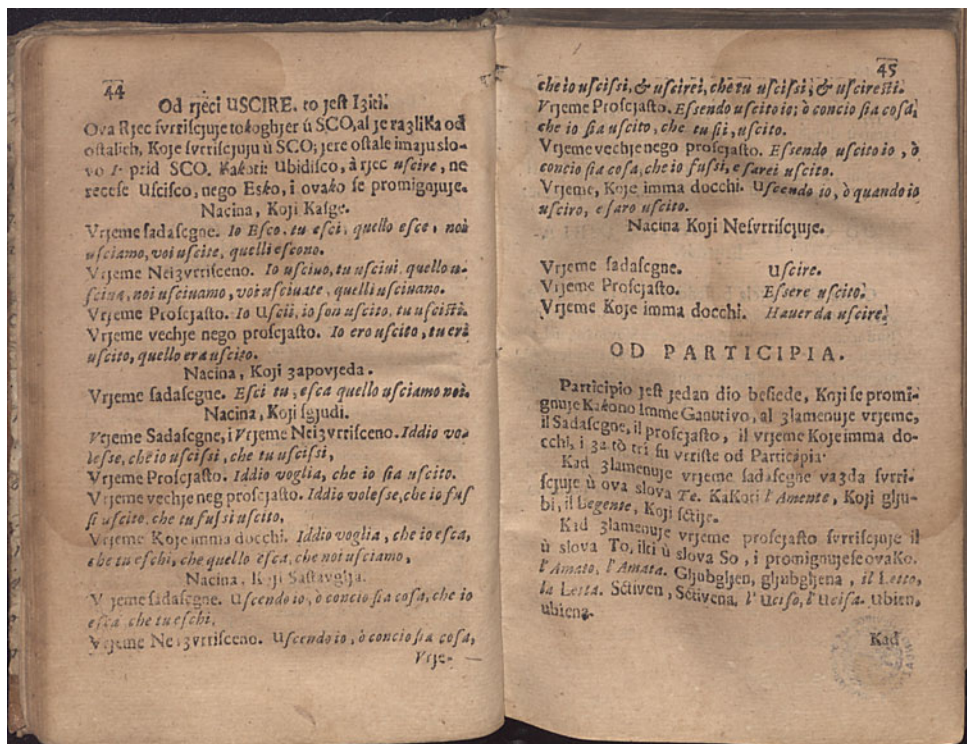


Figura 4. J. Mikalja, *Grammatika Talianska*, pp. 44-43
(Biblioteca dannunziana, Gardone Riviera - Brescia)

anche trad. in *Filologia dei testi a stampa*. Nuova edizione aggiornata, a cura di Pasquale Stoppelli, Cagliari, Cucc, 2008 (prima edizione 1987), pp. 59-78; A. Sorella, *L'autore sotto il torchio*. Saggi di *Tipofilologia*, Pescara, Libreria dell'Università Editrice, 2004, pp. 67-70; G. Montecchi e A. Sorella, *I nuovi modi della tradizione: la stampa fra Quattro e Cinquecento*, in *Storia della Letteratura Italiana*, diretta da Enrico Malato, vol. X, *La tradizione dei testi*, coordinamento di Claudio Ciociola, Roma, Salerno Editrice, 2001, pp. 633-673 (in part. p. 638). Sul rapporto compositore-correttore si veda principalmente P. Trovato, *L'ordine dei tipografi. Lettori, stampatori, correttori tra Quattro e Cinquecento*, Roma, Bulzoni, 1998, in particolare le pp. 131-141. Rimando inoltre al mio contributo: P. Ortolano, *Maestri: Pasquale Stoppelli e la filologia dei testi a stampa*, in «Tipofilologia», Rivista internazionale di studi filologici e linguistici sui testi a stampa, IV 2011, pp. 69-79.

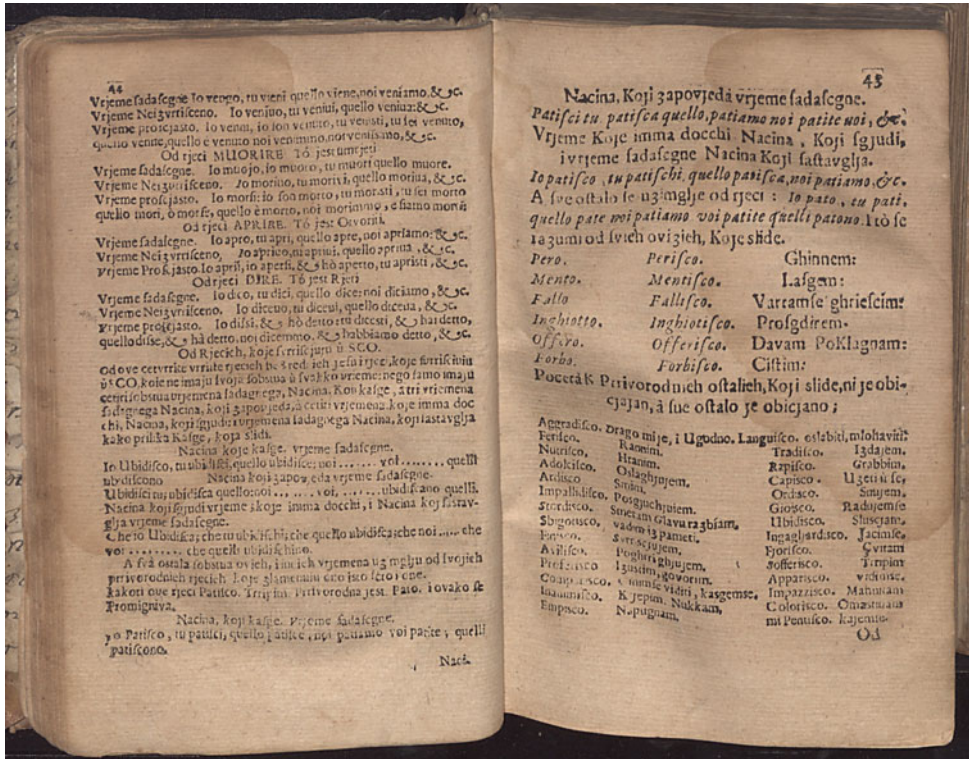


Figura 5. J. Mikalja, *Grammatika Talianska*, pp. 44-45
(Biblioteca dannunziana, Gardone Riviera - Brescia)

La fretta con la quale è stata realizzata l'opera ha portato non solo a questi errori di impaginazione e a refusi nel frontespizio: numerosi sono gli errori di stampa, spesso i caratteri tipografici del testo non appaiono uniformati e anche la qualità della carta appare scadente.

Per quanto riguarda la reperibilità della grammatica, l'opera è presente in sei testimoni superstiti nelle seguenti biblioteche italiane:

- BS0310 Biblioteca dannunziana – Gardone Riviera – BS
- FR0072 Biblioteca Giovardiana – Veroli – FR
- RM0267 Biblioteca nazionale centrale – Roma – RM [consistenza] 4 esemplari
- VE0049 Biblioteca nazionale Marciana – Venezia – VE.

L'obiettivo del lavoro di Mikalja consiste nel fornire una rapida introduzione allo studio dell'italiano; l'opera appare come una breve trattazione di codificazione grammaticale alla quale, per perfezionarne la conoscenza, è

necessario accompagnare un uso pratico della lingua basato sulla conversazione.

L'aspetto singolare e significativo dell'opera si basa sul fatto che l'autore abbia tralasciato tutta la parte riguardante la pronuncia e la grafia dell'italiano; secondo Jernej la cosa «si spiega se si ha presente la riforma grafica propugnata da Micaglia, secondo cui la grafia illirica veniva ad essere uniformata a quella latina e quindi indirettamente anche all'italiana. In tal modo lo studente croato, imparando a scrivere la sua madrelingua, apprendeva anche la scrittura del latino e dell'italiano»¹⁹. Questa scelta ha fatto sì che si eliminasse tutta la parte relativa alla fonetica italiana con la conseguenza di non esaminare gli aspetti relativi al vocalismo tonico e al consonantismo di difficile interpretazione per studenti di origine slava (come ad esempio la differenza fra consonanti scempie e geminate che rappresentano, per utilizzare le parole di Paolo D'Achille, il classico *tipo linguistico italiano*²⁰). Infatti, l'approccio di uno studente croato con la lingua italiana è spesso segnato dalla difficoltà a percepire quegli elementi della grammatica che non sono *naturalmente propri*, come articoli, preposizioni, consonanti geminate e uso del congiuntivo²¹. Del resto, le questioni relative alla pronuncia della lingua erano poco affrontate anche nel Rinascimento se non da autori che hanno analizzato il fiorentino vivo e non solo quello delle Tre Corone (come Alberti²², Del Rosso²³, Giambullari²⁴ e Varchi²⁵). Opportunamente, infatti, Fornara fa rilevare che l'attenzione a questioni di pronuncia «non è comune alle altre grammatiche del tempo, scritte fuori di Toscana, mentre è caratteristica propria delle grammatiche che descrivono la lingua viva di Firenze (a partire dalla *Grammatichetta* di Alberti)»²⁶.

¹⁹ J. Jernej, *La prima grammatica italiana ad uso dei croati*, cit., p. 176.

²⁰ Sull'argomento si veda P. D'Achille, *L'italiano contemporaneo*, Bologna, il Mulino, 2010 (prima ed. 2003), pp. 21-22.

²¹ Sull'argomento rimando principalmente a *Croazia, così vicini, così lontani: l'italiano unisce*, a cura di M. Agostini e S. Nives Bralić, comitato "Dante Alighieri" di Spalato, in *Annuario 2006*, Roma, Società Dante Alighieri, pp. 261-269 e P. Ortolano, *Analisi linguistica di tipologie di errori in elaborati scritti da studenti croati*, in «Adriatico/Jadran», 2007, 2, pp. 265-281, atti del IV Convegno di Cultura Interadriatica, *Adriatico delle identità/ Jadran identiteti* Pescara, 4 settembre – Spalato, 6 - 7 settembre 2007.

²² L. B. Alberti, *Grammatichetta e altri scritti sul volgare*, a cura di Giuseppe Patota, Roma, Salerno, 1996.

²³ P. Del Rosso, *Regole, osservanze et avvertenze sopra lo scrivere correttamente la lingua volgare Toscana in prosa et in versi*, edizione a cura di Pierluigi Ortolano, Pescara, Opera University Press, 2009.

²⁴ P. Giambullari, *Regole della lingua fiorentina*, a cura di Ilaria Bonomi, Firenze, Accademia della Crusca, 1986.

²⁵ B. Varchi, *L'Hercolano*, a cura di Antonio Sorella, Pescara, Libreria dell'Università, 1995.

²⁶ S. Fornara, *Breve storia della grammatica italiana*, Roma, Carocci, p. 54. Sull'attenzione di Alberti alle questioni di pronuncia delle vocali toniche si veda L. B. Alberti, *Grammatichetta*, cit., p. 16.

Alle stesse conclusioni erano giunti, a più riprese, gli studi di Nicoletta Maraschio nel 1977:

- ma proprio fra quei fiorentinisti le menti dotate di senso linguistico, pur nello sforzo contingente di dimostrare la natura fiorentina della lingua letteraria, ricorrono al parlato (chi in modo intuitivo, chi con metodo e con perizia filologica al quanto raffinata) per farne oggetto di studio dai contorni sempre più precisi²⁷.
- La natura essenzialmente orale della lingua e la priorità storica del parlato sullo scritto vengono ribadite, spesso in modo esplicito, in Toscana (si veda, fra le prime, le affermazioni del Martelli²⁸: «tutte le lingue hanno il loro principio, l'augumento, lo stato, la declinazione, la rovina dall'uso, l'uso conviene sia quello di chi parla non quello di chi scrive, perché e' non è possibile che gli scrittori possano scrivere in una lingua senza haverla tratta dall'uso di chi parla»)²⁹.
- Se la vicinanza obiettiva fra i registri scritto e parlato stimola nei toscani tanto interesse (manifestante per lo più in due modi: attenzione al dato fonetico e gusto per tutto ciò che sia sentito specifico e inimitabile dell'uso vivo: frasi idiomatiche, modi di dire, proverbi), per i non toscani la distanza fra le due realizzazioni linguistiche, che è altrettanto obiettiva e per certi versi drammatica, sta alla base di un approccio assai diverso. La riflessione sulla lingua come strumento comunicativo prima che letterario, che in Toscana è assai vivace, nelle altre regioni è documentata in misura notevolmente inferiore o almeno in termini diversi. Gli sforzi della maggior parte dei trattatisti non toscani sono concentrati su quell'unificazione della lingua letteraria cui rapidamente (e significativamente) di fatto si giunge, grazie anche al Bembo, non oltre la metà del secolo. Cioè, la necessità di una larga comunicazione letteraria rende prioritario, soprattutto per gli autori non toscani, il problema della lingua scritta. Ed è nell'ottica di una correttezza, su cui si discute, ma intesa dai più come adeguamento alla norma toscana variamente considerata, che assume una posizione particolare anche il parlato, non però valutato in modo autonomo, ma in funzione appunto dell'espressione artistica. La propria lingua nativa che dai toscano-fiorentini è apprezzata nella sua essenza e stimata in quanto, "per natura", non solo adatta alla stilizzazione, ma quasi essa stessa sorgente e stimolo di

²⁷ N. Maraschio, *Il parlato nella speculazione linguistica del Cinquecento*, in «Studi di Grammatica Italiana», VI 1977, p. 209.

²⁸ Cfr. L. Martelli, *Risposta alla epistola del Trissino delle lettere nuovamente aggiunte alla lingua volgar fiorentina*, Firenze, Giunta, 1524, c. 2v.

²⁹ N. Maraschio, *Il parlato nella speculazione linguistica del Cinquecento*, cit., p. 210.

letteratura, per gli altri, degradata ormai a dialetto, costituisce un ostacolo con cui fare i conti, un pericolo di contagio da evitare»³⁰.

NOTA LINGUISTICA

Micaglia divide il nome in due categorie, ossia il nome “a sé stante e il nome che tale non lo è”, separando sostanzialmente il nome dall’aggettivo³¹. Per quanto concerne la morfologia, ricorda che la lingua slava distingue il nome in maschile, femminile e “né maschile né femminile” (*il vitigno, la casa, legno*), a differenza del latino (da intendere come ‘lingua italiana’) che prevede il genere maschile e quello femminile. Segue quindi uno schema dettagliato con la declinazione del lessema *soldato* proposto, rispettivamente, al singolare e al plurale in croato e nella traduzione italiana.

È singolare il fatto che si mescolino articoli e preposizioni articolate nella stessa sezione; Micaglia tratta prima gli articoli maschili e poi quelli femminili; non disdegna l’uso dell’apostrofo, sottolineando che «quando il nome inizia con una vocale si fa uso dell’apostrofo. Bisogna cioè levar la lettera vocale e metterci un trattino vicino alla consonante. In questa maniera: l’animo, l’angelo, l’uno, l’altro, l’ultimo, l’assenzio, ecc. Si fa la stessa cosa col nome femminile che principia per vocale, come ad esempio: l’anima, l’età, l’ora, l’unità, l’invidia, l’ingiustizia. Si agisce similmente anche al plurale: l’anime, l’ore, l’arti. Il nome maschile che al plurale non inizia con la lettera i. Ad esempio: gl’impìi, gl’niqui, gl’ingiusti. Ma che inizia con un’altra lettera vocale va scritto senza l’apostrofo: gli altri, gli onori, gli ultimi, gli empìi ecc». Anche in questo caso la disquisizione sui casi del nome si conclude con la declinazione del nome in croato e in italiano.

Il nome proprio, invece, al nominativo e all’accusativo non richiede l’articolo (o la preposizione), mentre in genitivo, dativo, accusativo e vocativo sì. Un dato interessante sul quale il grammatico si sofferma è quello del passaggio di genere: non sempre in italiano e in croato infatti coincidono come nei casi di *pesce* che in croato è al femminile e *carne* che è al maschile.

La tipologia dei nomi maschili dipende ovviamente dalla desinenza in -o o in -a (che al plurale prendono -i o -a, nei casi particolari come *braccia*); il nome

³⁰ *Ibidem*, p. 211.

³¹ Sulle particolarità relative alla terminologia grammaticale a partire dal XVI secolo si veda S. Fornara, *La trasformazione della tradizione nelle prime grammatiche italiane (1440-1555)*, cit., in particolare i capitoli VII e VIII. Sulla definizione dell’aggettivo, infatti, l’autore sostiene che «la caduta di *nome* avvenne però molto più tardi, in coincidenza con il riconoscimento dell’aggettivo come categoria grammaticale autonoma, ciò che si verificò in maniera stabile solo nell’Ottocento, a partire dalla grammatica del Fornaciari, il quale, tuttavia, nella definizione dell’aggettivo, menziona entrambe le forme» (capitolo VII, p. 234).

femminile finisce spesso in -a sia al singolare sia al plurale (*bontà, umiltà, avversità*) mentre alcuni terminano in -u (*virtù, servitù*); i nomi femminili che al singolare terminano in -e ed -o al plurale finiscono sempre in -i (*la mano > le mani*).

L'aggettivo è definito con la perifrasi «nome che da solo non può stare» e concorda, per genere e numero, con il nome a sé stante. La trattazione morfologica prosegue con dettagliati schemi con la declinazione di aggettivi nei loro casi di genere e numero e con il corrispettivo croato per rendere meglio il concetto espresso.

Il pronome è definito come «sostituto del nome» e si divide in due categorie: originario (*io, tu, ecc.*) e generato (*mio, tuo, ecc.*). Qui Micaglia fornisce un'analisi della declinazione dei pronomi e della loro corretta traduzione in croato.

Una menzione particolare merita l'analisi di *che, chi, ciò*, anch'essi sostituiti del nome (i primi due utilizzabili sia nella proposizione semplice sia in una interrogativa).

* * *

U ovom sam prilogu analizirao prvu talijansku gramatiku za Hrvate Jakova Mikalje iz 1649., ističući osobito njegov lik proučavatelja talijanskog jezika u XVII stoljeću. Članak također iznosi prijevod i lingvistički komentar prvog dijela ove knjige, koji je usredotočen na raščlambu imenica. Radi se, naime, o prethodnoj studiji i dijelu većeg rada koji ima za cilj objavljivanje te gramatike.

Appendice

*La breve grammatica italiana**

o

Il breve compendio per l'apprendimento della lingua latina scritto in lingua slava dal padre Jacopo Micaglia della Compagnia di Gesù

In Loreto presso Paolo e Giovambattista Serafino, MDCXLIX

Superiorum permisso

Al buon amico, lettore di questo libro

Avendo io già compilato il Glossario ovvero il Dizionario in cui le parole Slave volli pronunziare non solo come uno scolaro ma anche all'Italiana o alla latina maniera, di modo che, se qualcuno volesse la lingua latina apprendere, potrebbe farlo col medesimo libro, in modo più facile possibile, volli compilare anche questo breve Compendio o la Grammatica latina. Essa renderà più agevole lo studio a chi vorrà affrontarlo. Il presente Compendio, pur presentandosi breve, mi fa sperare che non sia utile soltanto a chi voglia studiare la lingua latina, ma anche ai bambini della Dalmazia che, scolari, studiano la lingua avvalendosi di una grammatica scritta per i Latini. I ragazzi prima studiano la lingua madre ovvero lo slavo e poi, poco a poco, a scuola, studiano la lingua latina ed è per loro cosa gravosa apprendere la lingua dei scolari, non capendo molto bene la lingua latina. Mi dissi, pertanto, che sarebbe cosa utile e buona se prima apprendessero questo po' di grammatica latina pronunziata alla latina maniera di modo da rendere loro più facile l'apprendimento della lingua

* *Nota alla Traduzione.* La traduzione del testo del padre Micaglia presenta numerose difficoltà per una serie di ragioni. Innanzitutto, si tratta di un testo scritto in lingua croata, ma con grafia italiana. Quest'ultima è addirittura spuria e presenta numerose asperità e irregolarità (ad esempio, la lettera *h* viene messa all'interno di una parola croata anche quando la stessa parola, letta da un italiano, non richiederebbe la *h*: si veda la parola croata *noga* viene scritta *nogha*). A questo si aggiunge una forte disomogeneità: la medesima parola viene cioè scritta in maniera differente in diversi punti all'interno del medesimo testo che abbonda di refusi. Il croato di Micaglia, vale la pena precisarlo, pare essere un croato imparaticcio e venato di coloriture dialettali dalmate (deducibili dalla sintassi e in alcune scelte lessicali). Gli esempi che il gesuita usa ne sono soltanto una delle prove: per Micaglia nella da lui menzionata, inesistente, lingua "slava" le parole *Glava* ("Testa") e *Noga* ("Gamba") sono al femminile ed egli intendendo dimostrare che i citati sostantivi mutino di genere passando nella lingua "latina" (l'italiano, per Micaglia, la lingua dei "latini") le traduce con 'il Capo' e 'il Piede', in maniera molto imprecisa, se non addirittura sbagliata. A più riprese mi sono dovuto consultare con i colleghi croatisti circa alcune cose poco chiare. Nello "stile" scelto, se così lo si può definire, ho cercato di mantenere almeno una posticcia patina arcaica con l'intento di conservare la creatività di Micaglia nel denominare alcune categorie grammaticali. Detto ciò, ho serbato la massima fedeltà possibile al testo per non compromettere l'utilità della traduzione (*Srećko Jurišić*).

studiata da scolari con l'ausilio della grammatica scritta per i latini. Per questo, buon amico, accetta con benevolenza questa mia piccola fatica, tenendo bene a mente che, pur essendo minuscola, sarà utile a molti. E che Iddio sia misericordioso con te.

Del nome

Due sono le specie di nomi. Il nome a sé stante e il nome che tale non è. Dicesi il nome stante quel nome che può stare a sé all'interno della frase come ad esempio: *L'uomo cammina; Il cavallo corre*. D'altro canto il nome che non può stare a sé, senza cioè essere associato a un nome stante è ad esempio *Buono, buona, buono* che viene riportato insieme ora ad uno e ora ad un altro nome stante: *Il buon uomo, La buona donna* e così via.

Del nome stante

La lingua slava ha due specie di nomi stanti ossia il nome maschile e il nome femminile e il nome né maschile né femminile. Ad esempio: *Il vitigno*, nome maschile, *La casa*, il nome femminile, *Legno*, nome né maschile né femminile.³²

Per contro, nella lingua latina non vi sono che due specie di nomi stanti, ossia il nome maschile e il nome femminile. Inoltre, loro non declinano il nome come noi, ma (ed è una cosa estremamente facile da imparare) si limitano a cambiar d'articolo che mettono dinanzi al nome. Gli articoli permettono loro di distinguere tra il nome femminile e il nome maschile come si può vedere dall'esempio che segue: *Il soldato*.

Va, poi, detto che quando il nome è presente nel numero di uno, ossia quando parliamo di uno di numero diciamo:

Quando si nomina si dice	Vojnik	Il soldato
Quando si chiede a chi appartiene si dice	Vojnika	Del soldato
Quando ci rivolgiamo ad esso si dice	Daj Vojniku	Al soldato
Quando lo vediamo si dice	Vojnika	Il soldato
Quando lo si chiama si dice	O, Vojnice	O soldato
Quando prendiamo qualcosa da lui si dice	Od vojnika	Dal soldato

Quando il nome è al plurale

Quando si nomina si dice	Vojnici	Li soldati
Quando si chiede a chi appartiene si dice	Vojnicki	Delli soldati
Quando ci rivolgiamo ad esso si dice	Daj Vojnikom	Alli soldati
Quando lo vediamo si dice	Vojnike	Li soldati
Quando lo si chiama si dice	O Vojnici	O, soldati
Quando prendiamo qualcosa da lui si dice	Od vojnika	Dalli soldati

³² Il riferimento è al genere neutro della lingua croata (N.d.T.).

Ecco, al singolare si metta ovunque *Soldato*, mentre al plurale si metta ovunque *Soldati* e non si declina il nome. Mutano soltanto gli articoli che dinanzi al nome si mettono.

Dell'articolo

L'articolo maschile è *Il* oppure *Lo*, al singolare. Al plurale troviamo *I*, *Li* o anche *Gli*. L'articolo femminile è *La*, al singolare. Al plurale l'articolo femminile diviene *Le*. Questi articoli cambiano in sei modi che in lingua latina si dicono casi: il primo si chiama nominativo, il secondo genitivo, il terzo dativo, il quarto accusativo, il quinto vocativo e il sesto ablativo. Ci serviremo anche di questi nomi in questo libercolo.

I casi dell'articolo maschile *il* o *lo*. Singolare:

Nominativo	Il	oppure	Lo
Genitivo	Del		Dello
Dativo	A, Al		Allo
Accusativo	Il		Lo
Vocativo	O		O
Accusativo	Dal		Dallo

Plurale:

Nominativo	Il, Li	oppure	Gli
Genitivo	Del, Delli		Degli
Dativo	Ai, alli		Agli
Accusativo	I, li		Gli
Vocativo	O		O
Ablativo	Dai, Dalli		Dagli

I casi dell'articolo femminile. Singolare:

Nominativo	La
Genitivo	Della
Dativo	A, Alla
Accusativo	La
Vocativo	O
Ablativo	Da, Dalla

Plurale:

Nominativo	Le
Genitivo	Delle
Dativo	Alle
Accusativo	Le

Vocativo	O
Ablativo	Dalla

Quando ci dobbiamo servire dell'articolo maschile il e quando dell'articolo maschile lo

L'articolo maschile *il* si mette dinanzi al nome che principia con una o due lettere consonanti come per esempio *Il signore, il pane, il sale, il trionfo, il tributo, il bere, il mangiare, il mio, il nostro, il vostro, ecc.*

L'altro articolo maschile, *lo*, si mette dinanzi al nome che principia con la lettera *S* seguita da un'altra lettera consonante, o due. Ad esempio: *lo spirito, lo sdegno, lo strepito, lo strale, lo scolaro, lo scoglio, ecc.*

E quando il nome inizia con una vocale si fa uso dell'apostrofo. Bisogna cioè levar la lettera vocale e metterci un trattino vicino alla consonante. In questa maniera: *l'animo, l'angelo, l'uno, l'altro, l'ultimo, l'assenzio, ecc.*

Si fa la stessa cosa col nome femminile che principia per vocale, come ad esempio: *l'anima, l'età, l'ora, l'unità, l'invidia, l'ingiustizia*. Si agisce similmente anche al plurale: *l'anime, l'ore, l'arti*. Il nome maschile che al plurale non inizia con la lettera *i*. Ad esempio: *gl'impìi, gl'niqui, gl'ingiusti*. Ma che inizia con un'altra lettera vocale va scritto senza l'apostrofo: *gli altri, gli onori, gli ultimi, gli empìi, ecc.*

I casi del nome maschile. Singolare:

Nominativo	Il capitano	Vojvoda
Genitivo	Del capitano	Vojvode, o vojvodino
Dativo	Al capitano	Vojvodi
Accusativo	Il capitano	Vojvoda
Vocativo	O capitano	O vojvoda
Ablativo	Dal capitano	Od vojvode

Plurale:

Nominativo	Li capitani	Vojvode
Genitivo	Delli capitani	Vojvoda
Dativo	Alli capitani	Vojvodam
Accusativo	Li capitani	Vojvode
Vocativo	O capitani	O vojvode
Ablativo	Dalli capitani	Od vojvode

I casi del nome femminile. Singolare:

Nominativo	La casa	Kuca
Genitivo	Della casa	Kuce
Dativo	Alla casa	Kuci
Accusativo	La casa	Kucu
Vocativo	O casa	O kuco

Ablativo	Dalla casa	Od kuce
Plurale:		
Nominativo	Le case	Kuce
Genitivo	Delle case	Kuca
Dativo	Alle case	Kucama
Accusativo	La casa	Kuce
Vocativo	O case	O kuce
Ablativo	Dalle case	Od kuca

Sull'esempio di questi due nomi vanno scritti tutti i nomi, maschili e femminili senza cambiare il nome in sé, ma soltanto l'articolo.

Il nome proprio, quale ad esempio *Pietro, Paolo, Andrea, Lucia ecc.* al nominativo e all'accusativo non chiede articolo pur avendolo nei restanti casi come si vede qui. Non ha nemmeno il plurale.

Nominativo	Pietro	Petar	Lucia	Lucia
Genitivo	Di Pietro	Petra	Di Lucia	Lucie
Dativo	Al Pietro	Petru	A Lucia	Lucii
Accusativo	Pietro	Petra	Lucia	Luciu
Vocativo	O Pietro	O Petre	O Lucia	O Lucia

Questo è quanto per quel che riguarda i nomi a sé stanti. Bisogna solo sapere che il nome, maschile o femminile che sia, nella lingua slava, non coincide sempre con il nome nella lingua latina. Sovente ciò che è maschile nella lingua slava diventa femminile e viceversa. Gli slavi ad esempio *il pesce* lo chiamano con un nome al femminile mentre è al maschile nella lingua latina. Allo stesso modo gli slavi dicono al femminile gli sostantivi quali *il piede* o *il capo* che in latino sono al maschile. *La carne* dei latini passa al maschile nella lingua slava e così via.

Della tipologia dei nomi maschili

Il nome maschile si distingue a seconda se appartiene al gruppo che termina in -o o al gruppo che termina in -a. Ad esempio: *Il Papa, il Pedota, il Profeta, il Pjaneta*. I nomi del primo gruppo al plurale prendono sempre la desinenza in -i. Ad esempio: *li Soldati, li Poeti, li Profeti*. I nomi maschili che invece appartengono al secondo gruppo al plurale prendono un duplice plurale con la -a e con la -i, come si vede da quanto segue:

Ruka	Il braccio	Ruke	Li bracci	oppure Le braccia
Obrva	Il ciglio	Obrve	Li cigli	Le ciglia
Noz	Il coltello	Nozevi	Li coltelli	Le coltella
Prst	Il dito	Prsti	Li diti	Le dita
Konac	Il filo	Konci	Li fili	Le fila

Ud	Il membro	Udovi	Li membri	Le membra
Kost	L'osso	Kosti	Li ossi	Le ossa
Koljeno	Il ginocchio	Koljena	Li ginocchi	Le ginocchia
Uho	L'orecchio	Usi	Li orecchi	Le orecchia
Drvo	Il legno	Drva	Li legni	Le legna

Il nome femminile al plurale finisce molto spesso con la lettera *-a* e molto più raramente con la lettera *-e* o la *-u*. Soltanto una volta termina in *-o* come nel caso di la mano. Il nome femminile che finisce in *-a* al singolare, al plurale termina in *-e* come ad esempio *la femmina, le femmine o la vita, le vite*.

Alcuni nomi femminili finiscono in *-a* sia al singolare che al plurale come ad esempio *la bontà, l'umiltà, l'avversità, la prosperità, la sicurezza, la città*. Alcuni altri nomi, della lingua degli scolari hanno pure in coda la *-a* come per esempio *la prosperità, la sicurezza, la città*. Cosa simile si ha con quei nomi che terminano in *-u* come ad esempio *La virtù, La servitù, le virtù, le servitù* anche se talvolta è possibile trovare la variante *le virtù*.

E il nome femminile che al singolare termina con la lettera *-e* o con la lettera *-o*, al plurale finiscono sempre in *-i*, come i nomi maschili. Ad esempio:

La mano	Ruka	Le mani	Ruke
La carne	Meso	Le carni	Mesa
La madre	Majka	Le madri	Majke

Del nome che da solo non può stare

Il nome dipendente deve concordare con un altro nome qualsiasi. Per questo motivo, siccome la lingua latina tiene solo due specie di nomi a sé stanti, il maschile e il femminile così anche il nome che da solo non può stare tiene due specie, il maschile e il femminile.

I casi del nome che da solo non si trova. Singolare:

Nominativo	Il buono	La buona	Dobar	Dobra
Genitivo	Del buono	Della buona	Dobroga	Dobre
Dativo	Al buono	Alla buona	Dobromu	Dobroj
Accusativo	Il buono	La buona	Dobra	Dobru
Vocativo	O buono	O buona	O dobri	O dobra
Ablativo	Del buono	Della buona	Od dobroga	Od dobre

I casi del plurale:

Nominativo	Li buoni	Le buone	Dobri	Dobre
Genitivo	Delli buoni	Delle buone	Dobrieh	Dobrieh

Appendice

Dativo	Alli buoni	Alle buone	Dobrim	Dobrim
Accusativo	Li buoni	Le buone	Dobri	Dobre
Vocativo	O buoni	O buone	O dobri	O dobre
Ablativo	Dalli buoni	Dalle buone	Od dobrieh	Od [dobrieh]

In questo modo va scritto ogni nome che da sé non può stare che termina con la lettera *-o* al maschile, e con la lettera *-a*, al femminile. Il nome aggettivo che termina in *-e* al maschile termina sempre in *-e* come al femminile. Quando è al plurale il maschile finisce sempre in *-i* e il femminile in *-e* come si può vedere dal nome poc'anzi e dal nome che segue.

I casi del nome aggettivo che termina con la lettera *-e*. Singolare:

Nominativo	Il crudele	La crudele	Nemio	Nemila
Genitivo	Del crudele	Della crudele	Nemiloga	Nemile
Dativo	Al crudele	Alla crudele	Nemilomu	Nemiloj
Accusativo	Il crudele	La crudele	Nemila	Nemilu
Vocativo	O crudele	O crudele	O nemila	O nemila
Ablativo	Dal crudele	Dalle crudeli	Od nemiloga	Od nemile

I casi del plurale:

Nominativo	Li crudeli	Le crudeli	Nemili	Nemili
Genitivo	Delli crudeli	Delle crudeli	Nemilijeh	Nemilijeh
Dativo	Alli crudeli	Alle crudeli	Nemilim	Nemilim
Accusativo	Li crudeli	Le crudeli	Nemile	Nemile
Vocativo	O crudeli	O crudeli	O nemile	O nemile
Ablativo	Dalli crudeli	Dalle crudeli	Od nemilijeh	Od [nemilih]

Dei sostituti de' nomi

Dicesi il sostituto del nome perché viene usato al posto del nome. Vi sono due specie di sostituti del nome: l'originario (come ad esempio *io, tu, questo, quello*) e il generato che è generato dal primo (ad esempio *mio, tuo, suo; moj, tvoj, njegov* ecc.)

Gli originari sostituti del nome

Questi sostituti del nome non reggono l'articolo al nominativo e all'accusativo com'è evidente dagli esempi che seguono:

Singolare:

Nominativo	Io	Ja
Genitivo	Di me	Mene
Dativo	A me oppure Mi	Meni

Accusativo	Mene oppure Mi	Mene
Ablativo	Da me	Od mene
Plurale:		
Nominativo	Noi	Mi
Genitiv	Di noi	Nas
Dativo	A noi oppure Ci	Nami
Accusativo	Noi oppure Ci	Nas
Ablativo	Da noi	Od nas
Singolare:		
Nominativo	Tu	Ti
Genitivo	Di te	Tebe
Dativo	A te oppure Ti	Tebi
Accusativo	Te oppure Ti	Tebe
Ablativo	Da te	Tebe
Plurale:		
Nominativo	Voi	Vi
Genitivo	Di voi	Vas
Dativo	A voi oppure Vi	Vami
Accusativo	Voi oppure Vi	Vas
Vocativo	O voi	O vi
Ablativo	Da voi	Od vas
Singolare		
Genitivo	Di sé	Sebe
Dativo	A sé	Sebi
Accusativo	Sé	Sebe
Ablativo	Da sé	Od sebe

Al plurale si può anche avere:

Genitivo	Di sé
Dativo	A sé
Accusativo	Sé
Ablativo	Da sé

Per gli altri sostituti dei nomi riporteremo soltanto il nominativo e il genitivo perché gli altri casi saranno facili da dedurre in quanto seguono il genitivo del proprio numero.

Appendice

Singolare:

Nominativo	Egli	On
Genitivo	Di lui	Njega
Dativo	A lui	Njemu
Accusativo	Lui	Njega
Ablativo	Da lui	Od njega

Plurale:

Nominativo	Eglino	Oni
Genitivo	Di loro	Njih
Dativo	A loro	Njima
Accusativo	Loro	Njih
Ablativo	Da loro	Njih

Genere femminile

Singolare:

Nominativo	Ella	Ona
Genitivo	Di Lei	Nje

Plurale:

Nominativo	Elle	One
Genitivo	Di Loro	Njih

Genere Maschile

Singolare:

Nominativo	Colui	On
Genitivo	Di Colui	Onoga

Plurale:

Nominativo	Coloro	Oni
Genitivo	Di Coloro	Onijeh

Genere Femminile

Singolare:

Nominativo	Colei	Ona
Genitivo	Di Colei	Ona

Plurale:

Nominativo	Coloro	One
Genitivo	Di Coloro	Onijeh

Singolare:

Nominativo	Quello	On
Genitivo	Di Quello	Onoga

Plurale:		
Nominativo	Quelli	Oni
Genitivo	Di Quelli	Onijeh
Femminile		
Singolare:		
Nominativo	Quella	Ona
Genitivo	Di Quella	Oné
Plurale:		
Nominativo	Quelle	One
Genitivo	Di Quelle	Onijeh
Singolare:		
Nominativo	Questo, Questa	Ovi, Ova
Genitivo	Di Questo, Di Questa	Ovoga, Ové
Plurale:		
Nominativo	Questi, Queste	Ovi, Ove
Genitivo	Di Questi, Di Queste	Ovieh, Ovizieh
Singolare:		
Nominativo	Cotesto, Cotesta	Tà
Genitivo	Di Cotesto, Di Cotesta	Toga, Tè
Plurale:		
Nominativo	Cotesti, Coteste	Ti, Tè
Genitivo	Di Cotesti, Di Coteste	Tìh, Tizieh
Singolare:		
Nominativo	Costui, Costei	Ovi, Ova
Genitivo	Di Costui, Di Costei	Ovoga, Ové
Plurale:		
Nominativo	Costoro	Ovi, Ove
Genitivo	Di Costoro	Ovieh, Ovizieh
Singolare:		
Nominativo	Esso, Essa	On, Ona
Genitivo	Di Esso, Di Essa	Njegà, Njé

Appendice

Plurale:		
Nominativo	Essi, Esse	Oni, One
Genitivo	Di Essi, Di Esse	Njih
Singolare:		
Nominativo	Esso stesso, essa stessa	On isti, Ona ista
Genitivo	Di esso stesso, Di essa stessa	Njega istoga, nje isté
Plurale:		
Nominativo	Essi stessi, Esse stesse	Oni isti, One iste
Genitivo	Di essi stessi, Di esse stesse	Njih istieh
Singolare:		
Nominativo	Ciascuno, Ciascuna	Svakki, Svakka
Genitivo	Di ciascuno, Di ciascuna	Svakkoga, Svakke
Plurale:		
Nominativo	Ciascuni, Ciascune	Svi, Sve
Genitivo	Di ciascuno, Di ciascuna	Svieh
Singolare:		
Nominativo	Niuno, Niuna	Ni jedan, Ni jedna
Genitivo	Di niuno, Di niuna	Ni jednoga, Ni jedne
Si dice altresì	Nessuno, Nessuna; Veruno, Veruna	
Singolare:		
Nominativo	Alcuno, Alcuna	Njeko, Njeka
Genitivo	Di alcuni, Di alcune	Njekoga, Njeke
Plurale:		
Nominativo	Alcuni, Alcune	Njeki, Njeke
Genitivo	D'alcuni, D'alcune	Njekjeh
Singolare:		
Nominativo	Altro, Altra	Drughi, Druga
Genitivo	D'altro, D'altra	Drugoga, Drughe
Plurale:		
Nominativo	Altri, Altre	Drughi, Drughe
Genitivo	D'altri, D'altre	Drughieh

Singolare:

Nominativo	Il quale, La quale	Koji, Koja
Genitivo	Del quale, Della quale	Koga, Koje

Plurale:

Nominativo	Li quali, Le quali	Koji, Koje
Genitivo	Delli quali, Delle quali	Kojieh

Questo sostituto del nome, il *Che*, sostituisce anche *Koji*, *Koja*, sempre alla medesima guisa: dicesi cioè sempre *Che*, al maschile o al femminile che sia, al singolare o al plurale che sia. Ad esempio: *Io che*, *Tu che*, *Noi che*, *Voi che*, *Le donne che*, ecc.

Quando si pone una domanda:

Nominativo	Qual?	Tko? Koja?
Genitivo	Di qual?	Koga? Koje?
Nominativo	Quali?	Koji? Koje?

Ma anche:

Il Chi?	sostituisce	Tko? Koja?
Genitivo	Di chi?	
Dativo	a chi? Ecc.	

Al plurale il *Chi* può essere trovato in esempi quali *Chi sono quelli?*, *Tko su oni?*

Questo sostituto del nome, il *Chi*, ha anche altre forme. Ad esempio:

Nominativo	Chi?
Genitivo	Di cui
Dativo	A cui
Accusativo	Chi
Ablativo	Da cui

Il *Chi* talvolta sostituisce anche *Što*. Ad esempio:

Genitivo	Di che
Dativo	A che
Accusativo	Che
Ablativo	Da che?

Ciò sostituisce *Ono* come si vede dai seguenti esempi:

Genitivo	Di ciò
Dativo	A ciò
Accusativo	Ciò
Ablativo	A ciò

Nominativo	Il tale, La tale	Tàj čovjek, Tà figura
Genitivo	Del tale, Della tale	Toga, tè

Plurale:		
Nominativo	Li tali, Le tali	Ti ljudi, Te žene
Genitivo	Delli tali, Delle tali	Tizieh ljudiéh, Tizieh ženah

I sostituti del nome derivati

Nominativo	Il mio, La mia	Moj, Moja
Genitivo	Del mio, Della mia	Moga, Moje

Plurale:		
Nominativo	Li miei, Le mie	Moji, Moje
Genitivo	Delli miei, Delle mie	Mojieh

Singolare:		
Nominativo	Il tuo, La tua	Tvoj, Tvoja
Genitivo	Del tuo, Della tua	Tvoga, Tvoje

Plurale:		
Nominativo	Li tuoi, Le tue	Tvoji, Tvoje
Genitivo	Delli tuoi, Delle tue	Tvojieh

Singolare:		
Nominativo	Il nostro, La nostra	Nàš, Naša
Genitivo	Del nostro, Della nostra	Našega, Naše

Plurale:		
Nominativo	Li nostri, Le nostre	Naši, Naše
Genitivo	Delli nostri, Delle nostre	Našieh

Singolare:		
Nominativo	Il vostro, La vostra	Vaš, Vaša
Genitivo	Del vostro, Della vostra	Vašega, Vaše

Plurale:

Nominativo	Li vostri, Le vostre	Vaši, Vaše
Genitivo	Delli vostri, Delle vostre	Vašjeh

I seguenti sostituti del nome, *Cui*, *Altrui*, *Loro*, si trovano sempre al Genitivo, sia al genere maschile che al genere femminile. *Cui* vuol dire *Koga ili Koje, ili Kojieh*. Ad esempio: *Il cui valor oppure Il valor del quale, della quale, de quali e delle quali. La cui virtù, Le cui virtù ossia Le virtù del quale o della quale.*

Altrui vuol dire *Tude*, come nel seguente esempio: *La robba altrui, Li beni altrui, Blago tude.*

Loro vuol dire *Njihovo* come nel seguente esempio: *Il lor havere, La lor bontà, Li loro compagni, Le loro facoltà.*

Summary

**The first Italian Grammar for Croatian
by Giacomo Micaglia (Jacok Mikalja) - 1649 -**

Pierluigi Ortolano

This paper analyzes the first Italian grammar for Croatian (1649) by Giacomo Micaglia, firstly highlighting his figure as a scholar of Italian language in the seventeenth century. The article also proposes a linguistic translation and a commentary of the first part of a work focused on the analysis of names. This is a preliminary study and part of a larger work that aims to publish the Grammar.

Key words: Giacomo Micaglia, First Italian Grammar for Croatian, Italian Linguistics

Spalato e la cultura italiana nel Settecento: influenze e ricezioni /Split i talijanska kultura u 18. stoljeću: utjecaji i recepcija

Monica De Rosa
Università di Chieti-Pescara

Parole chiave: Studi adriatici, Spalato, XVIII secolo, koiné, osmosi letteraria
Ključne riječi: Jadranska proučavanja, Split, 18. stoljeće, koinè, književna osmoza.

Nel mese di dicembre del 2012, il Consiglio Europeo riunitosi a Bruxelles ha riconosciuto il progetto della Macroregione Adriatico-Ionica: la massima autorità politica dell'Unione ha preso una decisione storica fondamentale che apre formalmente un percorso istituzionale europeo¹. Mi è sembrato doveroso, *in incipit* di articolo, inserire questa recente nota istituzionale che dà ragione di percorsi di studio, indagini letterarie e ricerche storiche che ormai da diversi anni tentano di ricostruire le fila di millenari rapporti culturali, storici, economici e letterari sin troppo bruscamente interrotti dalle tormentate e tumultuose vicende del “secolo breve” appena trascorso. Il «muro d'acqua», per dirla con Nigro², sollevato dalla congerie novecentesca pare infine essersi dissolto per lasciare emergere quelle caratteristiche di contiguità tra le regioni adriatiche che gli studi in questo settore hanno finalmente palesato, permettendo il riconoscimento di una *koinè* identitaria e culturale tutta da ricostruire.

Nell'*enclave* degli Studi Adriatici, infatti, risalta da tempo con fermezza l'idea di un'osmosi che dalle epoche più remote ha intessuto i rapporti tra le sponde di questo mare creando un'immagine di reciprocità e collaborazione tra i popoli e, con essa, la visione di uno spazio circolare; se un'identità adriatica esiste, mutevole, sfuggente, molteplice, su cui si fonda l'ideazione della macroregione

¹ Nelle conclusioni dell'incontro del 12/12/2012 è scritto: che «Recalling its June 2011 conclusions, and subject to the evaluation of the concept of macro regional strategies as foreseen in the Council conclusions of 13 April 2011, the European Council looks forward to the presentation by the Commission of a new EU Strategy for the Adriatic and Ionian region before the end of 2014». [Richiamando le conclusioni del luglio 2011 e alla luce delle valutazioni sul concetto di strategie macro regionali previste nelle conclusioni del Consiglio del 13 aprile 2011 il Consiglio Europeo attende la presentazione da parte della Commissione di una nuova Strategia per la regione Adriatico Ionica entro la fine del 2014 trad. mia]. La Strategia è il documento politico che precede la costituzione della macroregione, come accaduto per l'ambito baltico e per quello danubiano. European Council, *Conclusion*, EUCO 205/12 (par. 26), p. 12, http://www.consilium.europa.eu/uedocs/cms_data/docs/pressdata/en/ec/134353.pdf (consultato il 27/08/2013).

² R. Nigro, *Oltre il muro d'acqua*, in *Questioni odepatiche*, a cura di G. Scianatico e R. Ruggiero, Bari, Palomar, 2007.

adriatica nell'ambito europeo, deve pure esistere una letteratura che ne esprima la specificità. Le rigorose indagini storico-letterarie espletate attraverso l'analisi dei testi tendono alla delineazione di motivi comuni: la letteratura esprime la visione di un abbraccio ideale in cui l'espressione letteraria italiana si riverbera e si diffonde in altri contesti nazionali sull'onda di un primato culturale che, lungi dal rivendicare nazionalistiche e nostalgiche supremazie della lingua italiana, si propone come promotore di aggregazione, «di un farsi comunità, nella nuova società multilingue della prossimità»³. Rintracciare, attraverso l'esegesi testuale, temi e motivi che permettano di delineare specifiche categorie letterarie è l'ardua sfida interpretativa da realizzare per mezzo di un'intuizione ermeneutica che lasci risaltare attraverso le opere – dai miti e motivi archetipici, lungo il tempo e lo spazio, sino ai simboli della modernità – la possibilità di costruzione di una tanto discussa e indecifrabile affinità identitaria, ancora fuggevole, ma portatrice di un messaggio nuovo e diverso, di collaborazione tra i popoli delle due sponde: una comunione ossimorica, ma unitaria e sovranazionale.

Il presente articolo costituisce necessaria premessa di un più ampio progetto di ricerca che si iscrive in questo alveo con il proposito di indagare le espressioni letterarie in lingua italiana in contesti nazionali e internazionali in rapporto alle diverse culture. Attraverso i documenti tramandati, la ricerca si prefigge di approfondire la disamina di dette espressioni letterarie, della loro ricezione e rielaborazione e della loro influenza, in uno spazio circoscritto – la città di Spalato – e in un tempo ben delimitato – il Settecento –. Attraverso l'esame dei generi letterari adottati dagli autori spalatini e l'analisi delle forme metriche e della lingua in cui i testi sono stati scritti, si tenterà di delineare quali sono le matrici culturali e letterarie che primariamente hanno agito nel corso del secolo considerato.

Le influenze dalla sponda occidentale, la circolazione di uomini, mezzi, e soprattutto idee, ha fatto sì che nell'abbraccio ideale che connota le terre adriatiche, la costa dalmata abbia accolto e rielaborato in un modo originale e attraverso percorsi talvolta autonomi stilemi e moduli che nella reversibilità linguistica e nella duttilità dei generi trovano la propria peculiare cifra espressiva⁴.

Nel corso dei secoli, a voler risalire almeno sino al Medioevo, documenti storici e letterari, carte d'archivio, testimonianze scritte documentano l'assiduità degli scambi tra le due coste e la scelta dell'italiano come lingua della

³ G. Scianatico, *Per una letteratura adriatica. Problemi e prospettive*, in *Frontiere. La cultura letteraria, teatrale, musicale e artistica del métissage*, Bari, B. A. Graphis, 2011, pp. 286-293.

⁴ Cfr. M. Giammarco, *Il «verbo del mare». L'adriatico nella letteratura II. Scrittori e viaggiatori*, Bari, Palomar, 2011, p. 87.

comunicazione ufficiale che, lentamente, si andava sostituendo al latino⁵. Talvolta entrambe le lingue potevano essere presenti anche nello stesso documento ma, al di là di queste presenze documentali, va considerato che nelle scuole dalmate venivano invitati sin dal XIV secolo illustri intellettuali italiani per insegnare ed istruire sulla «grammatica, le altre scienze e la scrittura, nonché le regole del buon comportamento»⁶, e che notai, cancellieri, medici, ma anche gli stessi maestri e le famiglie ricche, soprattutto quelle nobili, contribuirono all'espansione delle concezioni umanistiche⁷. Queste presenze, oltre che determinare una solida base di alfabetismo lungo tutta la costa croata, palesano la percezione della lingua italiana come lingua letteraria e di cultura. I letterati e gli uomini di scienza dalmati fanno propria la lingua italiana in quanto questa sembra conferire loro maggiore possibilità di essere ascoltati: schiacciati tra un retroterra islamizzato e ortodosso e il mare, gli intellettuali dalmati avvertono la necessità di rivolgersi verso la cultura prospiciente più prestigiosa e già codificata da secoli. In tal modo, e quasi con naturalezza, la lingua italiana viene assunta accanto a quella latina come seconda lingua di comunicazione con l'Occidente. La spiritualità dalmata, rivolta da sempre verso occidente, ha fatto sì che in Dalmazia resistesse per più secoli una letteratura scritta in tre lingue – latino italiano e croato – le cui espressioni più prettamente letterarie, poetiche e artistiche erano deputate proprio all'italiano che finirà per soppiantare il latino a cui restano affidate, ancora per qualche tempo, la divulgazione delle scienze e le comunicazioni ufficiali. Il croato rimane la lingua della comunicazione quotidiana e soprattutto delle trasmissioni con l'interno del paese.

Soffermarsi ora sulle risultanze di tale secolare osmosi linguistica e letteraria esula dai limiti di questo articolo; sia sufficiente per ora ricordare che, passando per Aelius Lampridius Cervinus, Marko Marulić, Šiško Menčetić, Marin Držić, il Raguseo o Ivan Gundulić sino a Ignjat Đurđević, le ramificazioni di quel “secolo lungo” – come da più parti viene considerato il Rinascimento, che si estende da Petrarca sino al '600 – giungono, proprio con Đurđević, fin dentro il XVIII secolo croato, estrema propaggine di un connubio letterario e linguistico irripetibile; animato sin dal '400, esso ravviva ancora il sostrato profondo e incancellabile di una letteratura che nella pluralità linguistica aveva trovato uno

⁵ Cfr. M. Rožman e L. Šimunković, *Carski mjernik i leksikograf / Agrimensore imperiale e lessicografo. Antonio Putti*, Split 2003, p. 25.

⁶ Cfr. *Ibid.*, p. 13.

⁷ Cfr. I. Voje, *Rapporti culturali interadriatici nell'attività umanistica del raguseo Ilija Crijević*, in «Abruzzo», XX, gennaio-dicembre 1982, 1-3, p. 81, citato in M. Giammarco, *op. cit.*, p. 70 alla quale si rimanda anche per una più ampia panoramica sull'argomento.

spazio idoneo ad accogliere la vasta gamma dei sentimenti e delle passioni umane⁸.

Nel corso del '700, le direttrici fondamentali su cui sembra muoversi lo sviluppo letterario croato e, in particolar modo, spalatino, sembrano essere più d'una. Accanto alla nascita di istituzioni teatrali – ad esempio, attraverso la fondazione di teatri, a Zara, prima, e a Spalato in un secondo momento – e alla produzione di opere che più direttamente rinviano ad una matrice culturale veneziana (la quale, proprio nel Secolo dei lumi, sembra racchiudere nella “venezianità” drammaturgica del Teatro-Mondo goldoniano la sua cifra caratterizzante), si collocano ulteriori influssi. Vanno considerati i contatti con la cultura di area veneta e soprattutto con l'Università padovana; la pubblicazione di riviste e giornali che, ancora all'inizio dell'800, escono in lingua italiana e sostengono la presenza della lingua italiana in Dalmazia. Scorrendo i documenti della vita culturale spalatina, si evidenziano gli influssi dei movimenti fisiocratici, le cui idee percorrevano l'Europa come ventate di innovazione. Provenienti direttamente da Parigi o mediati dall'influenza veneziana⁹, le nuove idee giungono a Spalato, dove potrebbe essere interessante provare a rintracciare anche influssi della lezione di un Genovesi o di un Galiani. Con il miglioramento delle condizioni culturali e l'accrescimento di coloro che potrebbero essere definiti come un embrionale “pubblico di lettori”, si sviluppa anche un proliferare di inni, odi, elegie, madrigali, sonetti, parodie, epigrammi versificati per ogni occasione. Il secolo XVIII, come il precedente, si rivela più incline alla tradizione antica che alla ricerca di nuove espressioni poetiche: la poesia occasionale riveste gran parte della produzione poetica del periodo considerato, presentandosi talvolta anche come specchio della coscienza collettiva¹⁰.

A onor del vero, va precisato che, poiché, soprattutto sotto il dominio veneto le scuole per l'istruzione superiore erano alquanto insufficienti in Croazia, i giovani intellettuali erano costretti a spostarsi all'estero per gli studi superiori o nei grossi centri universitari del tempo; molti muovevano in Italia: Pisa, Roma, Firenze, ma soprattutto Padova, venendo in tal modo a rinforzare il legame già molto stretto con la lingua e la cultura italiane. Nel periodo compreso tra il 1600 e il 1800, la presenza di studenti dalmati è alquanto cospicua nell'Università padovana; gli studenti più numerosi sono principalmente giovani spalatini che continuano sovente a mantenere rapporti culturali molto stretti con l'area padovana anche una volta terminata l'università. Alcuni di questi intellettuali restano in Italia o, soprattutto coloro che avevano optato per un'istruzione

⁸ Cfr. M. Giammarco, *op. cit.*, pp. 71-86.

⁹ Cfr. D. Božić-Bužančić, *Juzna Hrvatskan europskom fiziokratskom*, Split 1995.

¹⁰ Cfr. P. Matvejević, *Pour une poétique de l'événement*, Paris, union Generale d'Édition, 1979.

ecclesiastica, si recano nei luoghi a loro destinati; molti di loro, però, tornano in patria divenendo, in particolar modo nel XVIII secolo, eminenti personalità dell'*intelligenza* dalmata, promotori degli ideali e delle pratiche dell'illuminismo, intellettuali e poeti che scrivono in italiano mantenendo sempre stretti contatti con l'area padovana e divenendo, talvolta, anche membri, effettivi o onorari, dell'accademia patavina¹¹. Va ribadito che durante il dominio veneziano non vi sono particolari sforzi da parte di Venezia per imporre ai propri territori la lingua italiana, bensì questa viene acquisita e utilizzata in modo "naturale" in quanto già comunemente usata dai ceti borghesi e nobili poiché ritenuta lingua prestigiosa e di cultura. Solo alla fine del XVIII secolo, con l'ampliarsi del ceto popolare, prima, e, successivamente, con la caduta della Serenissima verrà inserito il bilinguismo nella documentazione ufficiale. La lingua italiana è talmente radicata che anche sotto il dominio austriaco continua ad essere la lingua ufficiale: nella comunicazione con Vienna, infatti, vengono usati nello stesso modo sia l'italiano che il tedesco, e l'italiano rimane la lingua d'uso frequente nelle comunicazioni scritte non ufficiali e pertanto emblema linguistico di cultura e civiltà, in quanto il croato è ancora relegato alla sola sfera del privato¹².

Per descrivere con taglio storico la vita culturale della città nel XVIII secolo, è necessario risalire lungo la dorsale di quel secolo lungo di cui si parlava innanzi, giungendo sino a Marco Marulić e alla cerchia umanistica di Spalato per recuperare la memoria storica del passato e individuare le continuità e discontinuità che vi si alternano dettate dalla situazione politica ed economica sia locale che d'influenza adriatica ed europea. Nel corso del '700, in particolare, si dimostrano di rilevante interesse a Spalato quattro eventi culturali e le rispettive istituzioni che li hanno promossi, o ospitati: la creazione del Seminario Arcivescovile, in cui si formeranno i maggiori intellettuali del luogo; la fondazione, nel 1704, dell'Accademia Illirica che nasce allo scopo di promuovere e purificare la lingua croata e, per quanto esuli dal discorso di questa ricerca, testimonia comunque una temperie culturale in linea con le tendenze italiane ed europee che, a partire dalla fine del '600, sono caratterizzate da un ben noto florilegio di Accademie; l'istituzione, nel 1767, della *Società economica di Spalato* – di influenza fisiocratica – che nasce con lo scopo di migliorare e sviluppare l'economia della città e della Dalmazia. Da ultimo, ma non meno importante, è la fondazione del Teatro, sito al primo piano del palazzo del Capitano; benché ne sia sconosciuta la data esatta, la fondazione del Teatro può ascriversi alla prima

¹¹ Cfr. M. P. Grezzo, *I Dalmati all'Università di Padova*, in Atti e memorie della Società di storia patria, vol. XXI e XXII, Venezia, 1992/93.

¹² Cfr. M. Rožman e L. Šimunković, *op. cit.*, p. 32.

metà del secolo in quanto si hanno notizie di una rappresentazione già nel 1750¹³.

Nella sua lunga storia, la città di Spalato ha dunque avuto dapprima una scuola nell'ambito della sua cattedrale e, a partire dal Medioevo, una scuola comunale. Durante i primi secoli del governo veneto, la scuola comunale aveva continuato ad essere l'unica fonte di sapere, ma il 25 marzo del 1700 fu istituito un seminario, con annesso liceo, che poteva essere frequentato anche dai giovani che non avevano la vocazione al sacerdozio, così che i figli dei cittadini più illustri o dei nobili ne divennero i maggiori fruitori. Questa scuola aveva sei classi e, godendo di un'ottima fama, vi vennero istruiti i giovani provenienti da tutta la Dalmazia.

Il Seminario Arcivescovile rappresenta la scuola più importante di Spalato, vi si insegnavano filosofia e teologia e la sua importanza era fondamentale: il suo fondatore, l'arcivescovo Cosmi, l'aveva ideata come scuola centrale per l'intera Dalmazia e aveva pertanto provveduto a far pervenire i migliori professori; le lezioni si impartivano in tre lingue: latino italiano e croato. Molti degli intellettuali più influenti di questo periodo spalatino furono professori in questa scuola che pare fosse frequentata anche dal giovane Ugo Foscolo, il cui padre, sul finire del 1700, era medico a Spalato¹⁴, e da Niccolò Tommaseo nei primi anni del secolo successivo. In tre secoli di esistenza il ginnasio formò una cerchia di intellettuali e dotti provenienti da tutta la Dalmazia che avrebbero in seguito lasciato un'impronta piuttosto rilevante nella cultura, nella politica e nelle scienze del tempo.

Per quanto attiene alla *Società economica di Spalato*, essa è stata con ogni probabilità la prima società di questo genere fondata in Dalmazia; molti degli accademici che la frequentarono si erano addottorati presso l'Università patavina ed era tenuta in grande considerazione dalle autorità veneziane come la più importante accademia sul suolo ragusino¹⁵. Costoro, tra l'altro, erano molto spesso anche grandi possidenti terrieri. L'influenza del movimento dei fisiocratici aveva fatto maturare in loro l'idea che la terra e i suoi frutti rappresentassero le uniche fonti reali di ricchezza; scopo fondamentale della *Società* era, infatti, quello di incrementare l'agricoltura profondamente arretrata, predisponendo più razionalmente gli appezzamenti di terra e, più in generale, rinnovandone la gestione attraverso una più avanzata amministrazione dell'economia agricola e l'inserimento di nuove colture. Come nel resto delle società fisiocratiche in Europa, la *Società* provvedeva innanzi tutto all'alfabetizzazione dei contadini e tra i suoi più illustri membri si annoverano Alberto Fortis e Vincenzo Dandolo. In

¹³ Cfr. L. Šimunković, *Teatro d'occasione a Spalato verso la fine del Settecento*, Split 2012, p. 65.

¹⁴ Cfr. *Ibid.*, p. 62.

¹⁵ Cfr. D. Božić-Bužančić, *op. cit.*, p. 293.

Italia, si era sviluppata una scuola di pensiero che, partendo da temi economici generali, aveva prodotto contributi di grande livello sulle peculiarità dell'economia del Mezzogiorno nonché sui problemi insiti nel suo percorso di crescita. Già negli ultimi due secoli dell'età moderna, che videro le prime manifestazioni del pensiero economico – dal mercantilismo alla fisiocrazia –, intorno allo *studium* napoletano (lontano, quindi, dai maggiori centri di diffusione della cultura europea in campo politico e sociale) si sviluppò un filone di studi che produsse contributi teorici di livello internazionale, senza per questo disgiungersi da una grande attenzione per le realtà locali: eventuali elementi di contatto tra gli intellettuali illuministi del Regno meridionale e quelli croati potrebbero rivelare un ulteriore fruttuoso filone di ricerca.

Con ogni probabilità, la *Società* spalatina godeva del supporto morale e, soprattutto, finanziario del Senato Veneto che elargiva un importo di 150 ducati mensili per la gestione della *Società*; tale supporto venne a mancare nel periodo della prima dominazione austriaca e, dopo Campoformio e quindi dopo la caduta della Serenissima, vennero a mancare anche le sovvenzioni alle società e alle accademie, tra le quali la famosa *Accademia di Scienze lettere ed arti* di Padova¹⁶.

Sul Teatro di Spalato si sa poco per almeno tre motivi: era finanziato con mezzi privati e non con soldi pubblici; non era un teatro stabile: vi si esibivano cittadini e nobili dilettanti e compagnie artistiche provenienti soprattutto dall'Italia. Per questi due primi motivi, le spese non erano registrate e non è quindi possibile ricostruire né documentare con esattezza l'attività del Teatro. La terza ragione riguarda invece tempi più recenti e si riferisce all'incendio subito dall'Archivio di Spalato nel corso della Seconda Guerra Mondiale: parte dell'archivio è andata distrutta e gli unici documenti che restano sul Teatro di Spalato sono annotazioni secondarie presenti in altri documenti.

Da questi, però, si può, almeno sommariamente, ricostruire parte dell'attività svolta e scoprire che all'inizio del secolo le rappresentazioni teatrali si allestivano sia nel Seminario sia fuori nella piazza, soprattutto nel periodo di carnevale¹⁷. Anche il poeta spalatino Girolamo Cavagnin ricorda come la piazza cittadina divenisse talvolta teatro in cui si esibivano attori, mimi e cantori. È possibile indicare in queste rappresentazioni le ultime propaggini della Commedia dell'Arte ed è facilmente immaginabile che, come nel resto d'Europa, le rappresentazioni a Spalato fossero frequenti sin dal Medioevo. Da un altro documento, datato 4 luglio 1758¹⁸, si può dedurre che il teatro già esistesse

¹⁶ Cfr. L. Šimunković, *Teatro d'occasione a Spalato verso la fine del Settecento*, cit., p. 63

¹⁷ Cfr. *Ibid.*, p. 65; è riportato uno stralcio del testamento dell'arcivescovo Cosmi del maggio 1707 in cui si vieta l'uso delle sale seminariali per la rappresentazione di spettacoli teatrali.

¹⁸ Cfr. *Libro d'oro della comunità di Spalato*, ff. 501-505, citato in *Ibid.*, p. 66.

intorno agli anni '40 del 1700 e da questo stesso documento possono desumersi anche alcune delle caratteristiche del teatro, ad esempio la presenza di loggioni¹⁹. Disegni e progetti forniscono anche informazioni sulla condizione esterna del teatro mentre alcune sporadiche annotazioni si configurano come fonti utili alla descrizione dell'interno: erano presenti tre file di loggioni, da cui godevano lo spettacolo i nobili e i cittadini di Spalato; il palcoscenico era situato alla parete est della sala, accanto alla loggia cittadina; al primo piano sopra la loggia si trovavano due piccole sale che servivano da guardaroba per gli attori, mentre la sala più grande serviva per le prove e da deposito. Restano sconosciute le dimensioni del Teatro, il numero dei posti a sedere e il numero degli spettatori che poteva contenere. Il teatro si trovava, come già detto, al primo piano del palazzo del Capitano, che era anche il Palazzo del Consiglio comunale, sul lato nord della piazza principale: in pratica, la sala veniva adattata alle rappresentazioni teatrali, ma utilizzata anche come sede del consiglio. Simili adattamenti erano consueti nelle città dalmate in quanto, essendo città povere e racchiuse tra le cinte murarie difensive, mancavano i mezzi e il terreno disponibile per la costruzione di vere propri teatri. La stessa situazione si può infatti osservare anche a Zara, Sebenico, Trau – che riproponevano più o meno le stesse condizioni –, mentre a Ragusa e a Lesina gli impianti destinati a scopi teatrali erano gli arsenali.

Ulteriori testimonianze possono rintracciarsi, ad esempio, negli scritti di Giulio Bajamonti presente anche alla cerimonia di traslazione della salma di San Doimo nel nuovo altare della cattedrale di Spalato nel maggio del 1770: in questa occasione vennero allestite diverse rappresentazioni, tra cui anche un'oratoria proprio a firma dello stesso Bajamonti, *La traslazione di San Doimo*. Anche l'anno 1784 viene ricordato in un'annotazione e allo stesso modo il 1790, date probabilmente indicative di qualche evento particolare nella vita del Teatro. Purtroppo, come già detto, le fonti sono alquanto scarse ed è difficile ricostruire un quadro organico della situazione.

All'inizio del XIX secolo, decreti comunali vietarono di adoperare il Palazzo del Consiglio a fini teatrali per presunto logoramento dello stesso; parte dell'edificio fu abbattuta – decreto del governo 1821 – e vana fu la supplica del sindaco alle autorità austriache per impedirne l'abbattimento rivendicandone la proprietà al comune²⁰.

Il ritrovamento di alcuni panegirici recitati a Spalato in tre diverse occasioni e trascritti dalla professoressa Ljerka Simunković in *Teatro d'occasione a Spalato verso la fine del Settecento*, ci ha indotto a formulare ipotesi sulla presenza, nella vita culturale spatina, di specifici generi e moduli letterari, e soprattutto ci ha spinto

¹⁹ *Ibid.*, f. 456, 21/01/1750.

²⁰ Cfr. L. Šimunković, *Teatro d'occasione a Spalato verso la fine del Settecento*, cit., p. 67.

a considerarne quegli elementi testuali che nel corso di un'attenta analisi esegetica possono rivelare influssi e ricezioni.

Si tratta di tre corpi di panegirici: il primo è dedicato all'arcivescovo di Spalato, Giovanni Luca Garagnin; il secondo è, allo stesso modo, dedicato all'arcivescovo ma in occasione della conversione di una coppia ebraica e il terzo è scritto in onore di Vincenzo Bembo, dignitario veneziano, conte e capitano di Spalato. I testi di tutte e tre le rappresentazioni sono scritti in lingua italiana, nella sua variante veneto-dalmata. Tra i nomi spiccano le personalità più influenti dell'*intelligenza* veneto-dalmata dell'epoca: nobili, ma anche semplici notabili, maestri o canonici che affidarono alla lingua italiana la propria *valentia* letteraria.

Tra i protagonisti più influenti della vita culturale spatina nel corso del XVIII secolo, possiamo annoverare Giulio Bajamonti, il quale riveste uno dei ruoli più autorevoli ed è tra gli intellettuali più completi, produttivi e liberali della Dalmazia del tempo. Fu anche musicista, scrisse, tra le altre cose, il melodramma *La traslazione di San Doimo* e trascrisse musica e parole di alcuni canti popolari uditi in Dalmazia e in Bosnia. Giulio Bajamonti fu uno degli informatori più attendibili di Alberto Fortis e, per breve tempo, anche il suo compagno di viaggio in Dalmazia; essi erano soliti incontrarsi anche a Padova. Tra le tante attività svolte, Giulio Bajamonti si occupò di ricerche storiche, fenomeni naturali, miglioramento dell'economia, critica, traduzioni, lessicografia: un vero e proprio spirito enciclopedico in piena concordanza con lo spirito del tempo²¹. Il fratello Girolamo fece parte anch'egli dei circoli più avanzati e liberali della Spalato dell'epoca e scrisse soprattutto articoli sul miglioramento dell'economia, sull'amministrazione della giustizia e versi di poesia occasionale. Fu presidente della *Società economica di Spalato* nel 1790 ma rimane storicamente meno noto del fratello Giulio; ancora, socio della *Società economica* era anche il fratello Niccolò Bajamonti di cui però restano scarse tracce. Tra i poeti di occasione si annovera anche Niccolò Bonicelli, mentre Tommaso Carlo Ciulich, rettore del Seminario di Spalato, si distinse soprattutto come economista agrario, fu presidente della Società agraria e le sue osservazioni furono pubblicate a Venezia con il titolo *Memoria del dottor D. Tommaso Ciulich, canonico decano*. Un altro autore di poesia occasionale fu Francesco Gianuzzi, professore di retorica e letteratura e membro della *Società economica*; Niccolò Grisogono fu tra i fondatori della *Società economica* e si occupò di far migliorare la viticoltura, l'enologia, la pesca e la lavorazione del pesce. Tra gli altri, ricordiamo ancora Giuseppe Vincenzo Ivellio che nel 1767, insieme a Giovanni Moller, Giulio Bajamonti e Leone Urbani fondò la *Società*; Anton Radoš di Michieli Vitturi, che nel 1790 viene

²¹ Su Giulio Bajamonti si veda anche, in questo stesso numero, l'articolo di M. Nigoević – V. Balić, *(Auto)giustificazione del proprio percorso scientifico ed artistico: il caso di Giulio Bajamonti/(Samo)opravdanje vlastitog znanstvenog i umjetničkog puta: slučaj Julija Bajamontija*, pp. 53-66.

menzionato come socio corrispondente dell'*Accademia Patavina di Scienze Lettere e Arti*, e Giovanni Moller, che si addottorò in giurisprudenza a Padova nel 1754. Dal 1767 il suo nome figura come fondatore o istitutore della *Società economica di Spalato*: i suoi interessi erano rivolti in particolare ai problemi della pesca e della lavorazione del pesce; su queste tematiche attuò degli esperimenti su cui relazionò, in seguito, in lingua italiana. Vale la pena ancora menzionare Niccolò Muljačić che pubblicò a Venezia quattro raccolte minori di poesia d'occasione con componimenti propri o traduzioni.

Accanto a questi, diversi sono ancora gli autori che hanno composto le proprie opere o, semplicemente, espresso le proprie riflessioni in italiano o che si dilettaavano in esercitazioni letterarie nella lingua d'oltre mare. Costoro si sono applicati, e talvolta distinti, nei diversi generi che, nel corso del '700, paiono indirizzarsi su le direttrici fondamentali che mi è sembrato di ravvisare quali indirizzi letterari dell'epoca. Questi testi giacciono, per lo più ancora manoscritti, negli archivi e nelle biblioteche in attesa di una ricostruzione organica delle espressioni letterarie in lingua italiana che, come ormai attestato, è considerata lingua veicolare di cultura nella Spalato del XVIII secolo.

Solo per presentare qualche esempio, possiamo citare il testo che Niccolò Grisogono ha scritto per essere declamato durante l'Accademia in onore di Vincenzo Bembo e che, attraverso le caratteristiche dell'oratoria, si propone di suscitare un effetto emotivo immediato: vi si individuano tempi verbali susseguentisi e la reiterazione di aggettivi e altri artifici retorici noti. Oppure, potremmo citare il sonetto scritto dal vescovo di Lesina, Giovan Domenico Stratico, o le sedici sestine di Niccolò Bonicelli o il poema in ottave scritto da Francesco Gianuizzi i cui versi si distinguono per valore poetico e storico; così come si possono considerare i versi del canonico Antonio Tokić, i quali, diversamente da quelli dei suoi predecessori, sono molto più intimi e personali e rivelano una nota languida e intimistica. Tra i casi presentati potrebbe ancora utilmente citarsi un sonetto di Giulio Bajamonti, i cui versi risultano spiritosi ed ironici ma che offre, nel primo rigo, una evidente quanto inattesa nota di contiguità: «d'un aspro scoglio e infido, e disadorno»²²; il verso, oltre che rinviare ad una chiara esperienza personale, ravviva echi petrarcheschi, giungendo sin dove esperienza personale, mito e natura si uniscono in un'unica voce e in un unico canto e danno, nel contempo, la misura della padronanza della tradizione versificatoria italiana e di quanto fosse scaltro e sapiente l'uso della lingua d'oltremare nelle esperienze poetiche della costa levantina. O ancora, solo per citare qualche ultimo esempio, possiamo trovare egloghe pastorali, quasi a riallacciare, attraverso i secoli, i legami con una voce che risale sino alla Napoli

²² G. Bajamonti, *Sonetto*, trascritto in L. Šimunković, *Teatro d'occasione a Spalato verso la fine del Settecento*, cit., p. 150.

sannazariana, riproponendo moduli e stilemi che, con i successivi richiami d'Arcadia, trovano anche a Spalato la loro voce d'occasione; inoltre, si osserva la presenza di anacreontiche, che evidenziano una certa eleganza e interessanti metafore: ad esempio, l'«Adriaca Donna»²³ di chiaro riferimento a Venezia, oppure l'allusione a Pietro Bembo e alle *Prose della volgar lingua*, opera del «genio caro alle Muse» che «Padre della lingua oggi s'appella»²⁴.

Insomma, sulla produzione letteraria in lingua italiana nella Spalato del XVIII secolo potrebbe valere la pena soffermarsi e indagare con cura e acume. Insieme a versi, poemi, poesie d'occasione, possiamo ancora individuare testi teatrali, come il *Dialogo tra un spalatino e un veneziano* o il ballo della *Moresca*, che possono ritenersi ancora di Giulio Bajamonti, sia per quanto riguarda la parte musicale che testuale.

Di questi autori, e di altri ancora, le Biblioteche, gli Archivi, i Fondi continuano a lasciar riemergere testi, manoscritti, documenti già individuati o ancora da reperire e sui quali l'analisi esegetica risulta ancora tutta da costruire. È quanto mi proporrei di fare con la continuazione della ricerca, nell'intento e con la prospettiva di individuare ancora tracce inedite, forse consistenti o magari illustri, e potere restituire un pur piccolo tassello agli studi sulle espressioni letterarie in lingua italiana nel rapporto con le diverse culture e nei contesti internazionali.

* * *

Među osobitostima Jadranskih proučavanja ističe se već odavno ideja reciprociteta, osmože koja je od davnine ispreplitala odnose između talijanske i hrvatske obale: povijesni i književni dokumenti, arhivski spisi, pisana svjedočanstva dokumentiraju postojanost razmjena između dvije obale te izbor talijanskoga kao jezika književnosti i kulture. Članak predlaže potrebu opširnijeg istraživanja odnosa između dvije obale i, posebno, kulture koja se razvila u splitskom središtu u 18. stoljeću. Tekstualnim tumačenjem pronalaze se zajedničke teme i motivi: ispitivanjem književnih vrsta u kojima su pisani tekstovi splitskih autora i istraživanjem metričkih vrsta i jezika kojima su tekstovi pisani, naziru se kulturne i književne matrice koje su prvenstveno djelovale u istraživanom stoljeću.

Književnost izražava viziju idealnog zagrljaja, analiza teksta dopušta da se razaznaju specifične književne kategorije koje dopuštaju da se istakne kroz djela – od mitova i arhetipskih motiva sve do simbola modernosti – mogućnost stvaranja jednog toliko raspravljanog i zagonetnog identitetskog koinèa među narodima dvije obale.

²³ P. B. Salamoni, *Anacreontica*, str. 10, v. 2, trascritto in *Ibid.*, p. 166.

²⁴ M. Grisogono, *Canzone allusiva allo Stemma dell'eccellentissima casa Bembo*, str. 5, vv. 8-9, trascritto in *Ibid.*, p. 175.

Summary

**Split and Italian culture in the 18th century:
influences and reception**

Monica De Rosa

As regard the Adriatic Studies, the idea of an osmosis which has been interweaving the relations between the Italian and Croatian shores since the most ancient epochs has stood out for a long time. Historical and literary documents, archive records, written testimonies show the tireless interactions between the two coasts and the choice of Italian language as the literary and cultural one.

The article is a necessary premise of a wider research investigating the relationship between the two sides of the Adriatic and, specifically, the culture developed in Split in the 18th century. Common themes and motifs are traced through textual exegesis. The examination of the literary genres and the metric forms adopted by the Split authors, and the language in which the texts have been written, outlines the cultural and literary matrix primarily acting during the 18th century.

Literature expresses the vision of an ideal embrace, the analysis of the texts allows to identify specific literary categories: from myths and archetypal motifs to the symbols of modernity, a highly discussed and indecipherable existence of an identity koiné between the people of the two sides stands out through the works.

Key words: Adriatic Studies, Split, 18th century, koiné, literary osmosis

Il ponte sulla Drina: il mito del sacrificio di fondazione/ Na Drini ćuprija: mit o prinošenju žrtve

Stevka Šmitran
Università di Teramo

Parole chiave: Ivo Andrić, Balcani, fondazione, mito

Ključne riječi: Ivo Andrić, Balkan, temelj, mit

Una delle scene più cruenti del romanzo *Il ponte sulla Drina* è l'impalamento del contadino Radisav sulle mura del ponte:

Gli zingari gli furono sopra e gli legarono anzitutto le mani dietro la schiena, poi assicurarono una corda a ogni piede, all'altezza del malleolo. Infine tirarono ciascuno dal suo lato e gli divaricarono ampiamente le gambe. Intanto Merdžan aveva deposto il palo su due corti pezzi di legno di forma cilindrica, in modo che la sua cima giungesse in mezzo alle gambe del condannato. Poi estrasse dalla cintola un corto e largo coltello, si inginocchiò accanto all'uomo sdraiato e si curvò su di lui per tagliargli il panno dei calzoni in mezzo alle cosce e per allargare l'apertura attraverso la quale il palo sarebbe penetrato dentro il suo corpo. Questa parte del lavoro del boia, la più orrenda di tutte, rimase per fortuna invisibile per gli spettatori.¹

L'immagine «dell'uomo infilzato al palo come un agnello allo spiedo»² getta un'ombra sull'intera umanità del suo popolo e amplia il significato del termine “balcanico” (in origine negativo-dispregiativo “instabile”, “caotico”), che dopo i conflitti del XX secolo è entrato nel linguaggio corrente e ha quasi sostituito i termini “bizantino” e “barbaro”. Tutta la problematica, posta in termini di “arretratezza” è uno degli effetti del meccanismo pluridimensionale della disgregazione della Jugoslavia negli anni Novanta del secolo scorso.

Le periodiche attenzioni ai Balcani fatte da racconti di viaggio, articoli giornalistici e altri tipi di scritti, spesso licenziano una problematica così complessa come il “retaggio ottomano”. Un modo errato questo di contemplare i Balcani, rimasti sotto la dominazione turca per quasi cinque secoli, conservando tuttavia la propria lingua e coniando un canto orale che si considera tra i modelli estetici più fecondi e originali. È ancora valido il giudizio di Jovan Cvijić nell'affermare che i Balcani non sono l'Oriente e non si possono considerare «*the Nearer East*»:

¹ I. Andrić, *Il ponte sulla Drina*, Milano, Mondadori, 1975, pp. 63-64.

² *Ibid.*, p. 65.

è indubbio che l'influenza turca abbia lasciato innumerevoli tracce nei Balcani che hanno contribuito al cambiamento della cultura balcanica; ma è altrettanto accertata l'influenza della cultura bizantina sia nella vita quotidiana che nella coscienza morale più profonda.³

D'uso frequente è invece il termine slavi del Sud, un connotato linguistico che sottintende le caratteristiche etnopsicologiche di una civiltà che, nei secoli che hanno preceduto il XIX, aveva una lingua unitaria e una "caratterologia popolare" che contribuì all'affermarsi della loro unione «per le simili o le stesse caratteristiche etnografiche (lingua, abitudini, organizzazione sociale, tradizioni popolari) [...] e per le concordanze dell'essere "interiore" e anche se differiscono tra di loro, sostanzialmente si avvicinano gli uni agli altri»⁴.

Le comuni radici slave e la plurisecolare dominazione dell'Impero turco hanno creato, in uno spazio culturale e linguistico eterogeneo, la stessa immagine del mondo. In sostanza, gli slavi del Sud nella loro evoluzione storica – stessa regione geografica e spirituale – hanno avuto gli stessi miti fondanti che suscitarono tanto interesse nell'Europa dotta del XIX secolo.

La potenza mitopoietica e la sua eredità, come fondo etico indubitabile dei popoli che si sono affermati nel Medioevo, hanno influenzato la letteratura contemporanea.

Attraverso «il movimento infinito e la ripetizione che fa avanzare l'uomo obbligandolo a guardare indietro per convincersi che vi sia un elemento di continuità»⁵, Andrić accede all'ancestrale di quello che viene chiamato "modello balcanico":

Lo sviluppo storico e la struttura geografica dei Balcani posseggono lo stimolo e la base per i contatti interetnici continui sui due assi: diacronico e sincronico, cioè in un certo senso in verticale e in orizzontale.⁶

Essendo i miti storie «con alto grado di stabilità nel loro nucleo narrativo e con una variabilità marginale altrettanto marcata», viene da chiederci in che misura il mito possa essere stato protagonista al "negativo" nella storia dei "nazionalismi balcanici" – come spesso viene evocato –, poiché i mitologemi si sono ripetuti nella forma che ha fatto riemergere "identità culturali e nazionali". Spesso si analizzano tali miti usati «per gli scopi di una ideologia che ha come fine la conquista del mondo». Secondo alcuni studiosi, il ricorso al

³ J. Cvijić, *Autobiografija i drugi spisi*, Beograd, Srpska Književna Zadruga, 1965, p. 91.

⁴ V. Stojančević, *Cvjićeva nauka o našem narodu i njegova shvatanja južnoslovenskog jedinstva*, in J. Cvijić, *Autobiografija i drugi spisi*, cit. p. 13.

⁵ T. V. Civjan, *Principes linguistiques du modèle balkanique du monde*, Mosca, 1990, p. 73

⁶ Id., *O balkanskom modelu sveta*, in «Sveske Zadužbine Ive Andrića», XIV, 1998, p. 206.

mito nel linguaggio strumentale della politica è presente ed è, per la sua stessa natura, un elemento “reazionario”:

Anche la dottrina politica più progressista si serve di uno strumento intrinsecamente reazionario quando fa ricorso al mito, pur tecnicizzandolo, poiché il mito è pur sempre “passato”: passato il quale esercita sugli uomini un certo potere che, appunto, viene sfruttato dalla propaganda.⁷

Tra le varie interpretazioni relative alla dissoluzione della Jugoslavia e dei separatismi nazionali, come è risaputo, si è parlato del ruolo dei miti, abilmente applicati ai fini dei “vari nazionalismi”. Essendo stati adoperati come vere armi da guerra, la colpevolezza del mito nel caso jugoslavo ha avuto effetti devastanti, tuttavia si mette, e a ragione, in dubbio il ruolo del mito quale causa determinante ai fini bellici jugoslavi.

Nel caso specifico, questo sta a significare che ogni popolo agisce in nome di un suo mito che compare nei momenti di pericolo e paura, sofferenza e afflizione, da un primigenio mosaico, a scopo risolutivo della nuova situazione. Quindi, la problematica posta in questi termini ci porta ad un conforto dei miti che, a quanto pare, qui non è possibile scindere, trattandosi del mito, che più che dividere e separare, unifica e congiunge. È da premettere, con le dovute ammissioni, che il mito fondante – a seconda del luogo – possa subire variazioni sul tema, quale licenza narrativa del tutto naturale. Occorre, però, partire dallo stesso *loci*, da un sentire comune che si è sviluppato ad un livello più alto:

Tutte le analisi sono quindi partite sempre da un presupposto comune: la causa di tutto andava ricercata nei contrapposti separatismi nazionali alimentati dai miti. E’ stato invece trascurato, o comunque sottovalutato, l’influsso dei processi culturali [...].⁸

Può un mito nel corso del tempo subire mutazioni e avere una sua attualità attendibile e, in generale, che ruolo ha avuto il mito nelle vicende della disgregazione della Jugoslavia? E, nell’insieme, è lecito considerarlo la rappresentazione, a prescindere, di quei popoli ancora oggi?

Un tema, questo, finora trattato in modo episodico nella bibliografia esistente perché la rilettura del mito comporta una serie di elementi conoscitivi che riguardano il tempo e il luogo, inerenti alla sua civiltà, saggiata a fondo in

⁷ F. Jesi, *Letteratura e miti*, Torino, Einaudi, 1981, p. 42.

⁸ T. Krizman Malev, *Relitti e miti del mondo postjugoslavo*, in «Romania Orientale», XXII, 2009, p. 141.

ogni suo aspetto. È anche vero che i miti forniscono un importante contributo alla comprensione di «una realtà atemporale che si realizza incessantemente»:

Nel corso di una decennale transizione guerriera si è scatenato anche un conflitto sul campo di battaglia della storia. Tale conflitto è stato ingaggiato da un'epistemologia guerriera impegnata a riaffermare l'universo metastorico e mitopoietico dei popoli dell'ex Jugoslavia.⁹

Durante la guerra in Jugoslavia e in particolar modo quella in Bosnia, allo scopo di indagare lo spirito del tempo e lo spirito del luogo, Ivo Andrić è stato lo scrittore più letto. Incarna il cronotopo: il tempo della storia, tempo estetico, tempo di leggenda. Anche gli storici, come ad esempio Roberto Valle, hanno messo in luce l'attualità del pensiero andrićiano, rispetto alla situazione politica delle terre jugoslave. È alla sua vicenda narrativa, all'esperienza di mitopoiesi, in fatto di conoscenza sul fronte etnico, religioso, linguistico, che il lettore ha attribuito valore paradigmatico.

Il segreto del fascino della sua scrittura è quel piccolo fazzoletto di terra “in mezzo al mondo”, chiamato Bosnia. La Bosnia è ciò che per Dante era «Fiorenza mia» (Pg. VI, 127), la portava sempre “dentro di sé”, nella magia del ricordo. Non la si può considerare solo un'ispirazione inesauribile, è ormai diventata un'elevazione intellettuale, apologetica; ha cesellato, definitivamente, la sua storia e il suo mito¹⁰.

Indagando, con acume e risolutezza, nei tormenti del XX secolo, Andrić pone al centro della sua opera letteraria e saggistica una riflessione disincantata sulla tragicità della storia e sul suo sostrato popolare e leggendario [...]. In tal senso è un lucido analista della storia della Bosnia; egli ne rivela i caratteri strutturali, collocandoli nella prospettiva dello straniato e insulare cronotopo bosniaco considerato nella *longue durée*. L'insularità della Bosnia assume a valore universale, quale epitome di una condizione umana e storica.¹¹

Una fonte culturologica che indaga attraverso il mito, la storia secolare della sua *raja*¹², che tutto cinge e tutto ingloba, nelle pieghe delle avversità degli uomini e dei tempi. È, come si conviene, la celebrazione dell'umanità oppressa e sottomessa.

⁹ R. Valle, *Il mito della rivolta serba in Bosnia*, in F. Guida, (a cura di), *Dayton dieci anni dopo: guerra e pace nella ex Jugoslavia*, Roma, Carocci, 2007, p. 93.

¹⁰ Su questa tematica e sul legame con la terra natia, si veda I. Andrić, *Poesie scelte*, in S. Šmitran, (a cura di), Firenze, Le Lettere, 2000, pp. 5-34 e, in particolare, pp. 6-7.

¹¹ R. Valle, *Genealogia e crepuscolo del fascismo: Ivo Andrić e la “rivoluzione fascista” in Italia e nei Balcani (1914-45)*, in F. Guida, (a cura di), *Intellettuali 'versus' democrazia*, Roma, Carocci, 2010, pp. 16-17.

¹² Dal turco: sudditi, cristiani in Turchia.

Durante la guerra in Jugoslavia, il romanzo di Andrić divenne lettura quasi obbligatoria e fonte principale delle informazioni sulla storia, sulle abitudini e quel filo intrinseco che legava le popolazioni, nonostante le avversità oggettive sul territorio. La scena dell'impalamento che introduce la nostra indagine, una delle più violente non solo della letteratura balcanica, rappresenta il mito del sacrificio di fondazione che il lettore occidentale, nuovo a questo modo di agire, si è trovato a decifrare, in maniera sbrigativa e frettolosa, qualificandolo come un mondo "sconosciuto" e ai margini.

Era già accaduto che la sua narrativa ricevesse, dopo l'assegnazione del premio Nobel nel 1961, commenti e critiche con tiepida e sufficiente accoglienza. Si disse allora che il motivo della disattenzione per lo scrittore Andrić potesse riguardare il passaggio da una letteratura nazionale a letteratura mondiale.

L'accedere alla conoscenza mitologica di Andrić e alla scoperta dei Balcani nell'intento di instaurare con essi quello che Hölderlin chiama «nuova mitologia», è stato costante e duraturo, non solo da parte dei letterati, ma anche degli storici, politici, giornalisti:

è necessario possedere una nuova mitologia, ma essa deve porsi al servizio delle idee, deve divenire una mitologia della ragione. Se non daremo alle idee una forma estetica, cioè mitologica, esse non avranno interesse per il popolo, e viceversa [...].¹³

In fondo, Andrić non introduce nulla di nuovo nel suo stile, ma è sorprendentemente nuova la trattazione del mito – una sua cifra estetica. Sappiamo che la parola-simbolo per Andrić è *most* (*ćuprija*) il "ponte", che non solo è dotata di un potere mistico con infinite risoluzioni contenutistiche ma è altrettanto, nel tempo, diventata reale nella sua accezione poetica universale¹⁴. Sappiamo anche che il ponte per sopravvivere ha bisogno di un aiuto magico, rappresentato dalla *vila*¹⁵, che distrugge di notte ciò che si costruisce di giorno; «aveva fatto sapere ad Abidaga che avrebbe continuato a distruggere finché non avrebbero "murato dentro il pilastro centrale del ponte" due bambini, gemelli, fratello e sorella, Stoja e Ostoja». Nella tradizione popolare questi nomi

¹³ F. Hölderlin, *Scritti di estetica*, Milano SE, 1987, p. 166.

¹⁴ Il titolo del romanzo deriva dal detto popolare che anche oggi è in uso in Bosnia: "Rimase come il ponte sulla Drina.". Questo si dice quando una cosa è irrealizzabile e dopo molte peripezie si realizza. Come ha raccontato lo stesso Andrić, «si tratta di un verso preso da una poesia popolare mussulmana che parla della costruzione del ponte a Višegrad: "E tu vai alla città di Višegrad/ Per far costruire il ponte sulla Drina". Questo racconto l'ho sentito dalle vecchie donne di Višegrad» (Lj. Jandrić, *Sa Ivom Andrićem*, Beograd, Srpska Književna Zadruga, 1977, p. 87).

¹⁵ Dal serbo/croato: la fata; spirito o demone femminile del fiume.

si davano ai bambini se i figli nati precedentemente fossero morti, cosicché il loro “significato magico” aveva il potere di interrompere le forze del male.

Così, in quei primi giorni d'autunno, dapprima tra gli operai, poi nella cittadina, si sparse la voce che la *vila* della Drina intralciava i lavori per il ponte, distruggendo e abbattendo notte tempo ciò che si edificava di giorno, e che la costruzione non sarebbe giunta ad effetto. Contemporaneamente cominciarono davvero a verificarsi di notte misteriosi danni nei punti protetti da argini, e in seguito anche nei lavori di muratura [...]. La voce che sarebbe stato impossibile ultimare il ponte si sparse per largo tratto, diffusa da turchi e da cristiani, acquistando sempre più l'aspetto di una salda convinzione.¹⁶

La costruzione del ponte quindi richiede l'anima umana come offerta allo spirito del luogo. Una pratica che riguarda il sacrificio umano anche nelle costruzioni delle città, delle torri, delle fortezze, degli edifici: dalla città di Gerico¹⁷ alla città di Alessandria dove Alessandro Magno sacrificò una ragazza di nome Macedonia, alla città di Troia dove fu sacrificata Ifigenia – per citare alcuni tra gli esempi più noti del canone poetico del sacrificio di fondazione delle città.

Da dove, invece, trae origine il sacrificio di fondazione nel romanzo *Il ponte sulla Drina*? La poesia popolare che i lavoratori cantano durante la costruzione del ponte – «seguono la canzone come se fosse il proprio destino, più bello e luminoso» – è *Zidanje Skadra* (*La costruzione della città di Scutari*)¹⁸.

La leggenda, nella variante serba, racconta di tre fratelli, Vukašin, Uglješa e Gojko, che lavoravano alla costruzione della città di Skutari. Il lavoro che ultimavano durante il giorno, la *vila* disfaceva di notte. La *vila* dice al re Vukašin che per rendere forti le mura della città era necessario un sacrificio umano: un fratello e una sorella di nome Stoja e Ostoja. Non trovando i bambini, la *vila* richiede il sacrificio di una delle tre mogli dei fratelli. La scelta della vittima doveva essere del tutto casuale; colei che l'indomani avrebbe portato il cibo agli operai addetti alla costruzione sarebbe stata murata viva. I tre fratelli giurarono di non rivelare il segreto alle loro mogli, ma solo il fratello più piccolo rispettò

¹⁶ I. Andrić, *Il ponte sulla Drina*, cit., p. 46.

¹⁷ Nell'Antico Testamento, nel Primo libro dei Re «Acab eresse anche un palo sacro e compì ancora altre cose irritando il signore Dio di Israele, più di tutti i re di Israele suoi predecessori» (RE 16, 33); nella costruzione della città di Gerico Chiel «gettò le fondamenta sopra Abiram suo primogenito e ne innalzò le porte sopra Segub suo ultimogenito, secondo la parola pronunciata dal Signore per mezzo di Giosuè, figlio di Nun» (RE 16 34).

¹⁸ K. V. Stefanović, *Srpske narodne pjesme*, vol. II, Beograd, Prosveta, 1987, pp. 94-101; la versione scelta da Vuk è di Raško (“starac Raško”), nativo della città di Kolašin, quindi nelle vicinanze di Scutari.

la parola data. La moglie del più giovane, Gojko, all'indomani, pur avendo un bambino piccolo, decise ugualmente di portare il pranzo agli operai. Quando le fu rivelato il motivo del suo sacrificio, accettò con coraggio e per il bene della comunità di essere immolata ma pregò il capomastro Rade che fossero lasciate due aperture sul muro per poter allattare il figlio Jovan. Il suo desiderio fu esaudito, la costruzione della città poté terminare e il latte, che continuava ad uscire, divenne infine un ruscello d'acqua salutare.

Lo scrittore Jacob Grimm, traduttore in tedesco della ballata, ha scritto che la *Costruzione della città di Scutari* è «una delle poesie più commoventi di tutti i tempi e di tutti i popoli». È quella formula del mito che, a quanto pare, è la sola che «gli avvenimenti e i sentimenti contemporanei in un registro immaginario, può anche servire a magnificarli e a celebrarli, nella dimensione del trionfo»¹⁹.

In sostanza, è l'uomo storico che porge la mano a ciascun individuo che, attraverso un'immagine memorabile, entra in contatto con la praesperienza della propria gente. Un modo di salmodiare i versi che si ripetono all'infinito per memorizzare una situazione tragica da cui si attinge il superamento e la salvezza.

Ciò che da subito viene notato è una differente elaborazione del mito andrićiano a confronto con il mito del sacrificio nella tradizione popolare; al mito del sacrificio di fondazione di bambini e di donne – più antico e più numeroso –, Andrić preferisce il corpo maschile²⁰.

Rimanendo nel contesto balcanico, vanno ricordate le leggende più antiche che hanno come base il sacrificio di donne, come quella romena del mastro Manole che costruisce il monastero di Curtea di Arges o quella albanese sulla costruzione del ponte della città macedone di Debar.

Va ricordato però che il mito del sacrificio di fondazione non è attestato soltanto nei Balcani: trovare standard simili tra di loro in “materia mitica”, come viene chiamata da Starobinski, è caratteristica specifica dell'estetica di tutta l'umanità. Il mito richiede una contestualizzazione all'interno del proprio sistema letterario ed è altrettanto valido considerarlo sotto l'aspetto del reciproco determinarsi:

¹⁹ J. Starobinski, *Il rimedio del male*, Torino, Einaudi, 1990, p. 219.

²⁰ È significativa la presenza del mito del sacrificio di fondazione nella letteratura balcanica contemporanea: dal romeno Nikolae Jorga a Petko Todorov bulgaro, da Ismail Kadare albanese, a Aris Fakinos greco. Altrettanto risulta interessante, confrontando con il romanzo *Il ponte sulla Drina*, il sacrificio dell'uomo che si ripete sia nel romanzo *I ponti dei tre archi* (1978) di Kadare che nel romanzo *Il sogno del costruttore Nikita* (1999) di Fakinos.

Il motivo di una costruzione il cui compimento esige un sacrificio umano è attestato in Scandinavia e Cina, presso i Finni e gli Estoni, presso i Russi e gli Ucraini, presso i Germani, in Francia, in Inghilterra, in Spagna.²¹

Resta ancora molto da chiarire attorno al mito andrićiano sia nel contesto della letteratura mondiale, che in quella balcanica – potendosi confrontare con la stessa tematica nei romanzi *I ponti dei tre archi* (1978) di Ismail Kadare e de *Il sogno del costruttore Nikita* (1999) di Aris Fakinis – nonché all'interno della propria poetica e in rapporto alla propria terra. Richiede dunque una collocazione legata al concetto di appartenenza al *demos* bosniaco, culturale e spirituale, il solo da cui attinge tutta la potenza “epica”. Il mito del sacrificio di fondazione in Andrić nasce da un “concetto storico” che lo spirito del luogo ha conservato e tramandato di generazione in generazione, e per questo «sia il ponte che Andrić stesso si appoggiano, audacemente e tragicamente, ai pilastri delle credenze e tradizioni popolari»²².

Secondo l'ammissione dello stesso scrittore era inutile cercare il senso della vita negli insignificanti e all'apparenza importanti avvenimenti che accadono attorno a noi, ma occorre cercarlo nella stratificazione che le epoche costruiscono attorno ad alcune principali leggende dell'umanità.

L'attenzione dello scrittore verso la storia e il ritorno all'origine, per trovare le proprie radici, non è mai slegato dal contesto mitologico della natia Bosnia, quel patrimonio affettivo di cui resta il portavoce e la coscienza. Nella struttura semantica del romanzo *Il ponte sulla Drina* gli elementi di mitologia – una memoria collettiva che mette a confronto tutto ciò che è valido e che è destinato all'eternità – per l'appunto ciò che si costruisce e che si distrugge, rappresentano il “seme della verità” che trae origine dall'archetipo storico-filosofico che riguarda l'uomo e il suo mistero, e quello psicologico-culturale che si riflette sul mondo inanimato a cui Andrić attribuisce tutta l'energia poetica.

L'esempio di Andrić non è altro che la conferma dell'ulteriore ampliamento e accrescimento del mito che, come accennato all'inizio, ha ricreato un mito del sacrificio di fondazione peculiare anche nella resa e non solo nella rassegnazione del contadino Radisav, decisa per caso, per avere un colpevole a tutti i costi, perché si compia un'espiazione. Da un lato Radisav va incontro alla morte, inveisce contro i turchi con l'ultimo filo di voce: «Turchi, turchi...» rantolava l'uomo dal palo «turchi sul ponte... possiate crepare come

²¹ M. Eliade, *Spezzare il tetto della casa*, Milano, Jaca Book, 1990, pp. 31-32.

²² S. Koljević, *Roman kao ironična bajka*, in *Delo Ive Andrića u kontekstu evropske književnosti i kulture*, Beograd, Zadužbina Ive Andrića, 1981, p. 199.

cani... morire come cani!»²³, dall'altro, i soldati che nella scena finale dell'impalamento, usano parole di colpevolezza che si ricollegano alla scena iniziale in cui parla la *vila*. Ora il ricongiungimento narrativo è chiuso, ma si aprono diverse interpretazioni; Radisav diventa la personificazione della *vila* responsabile della distruzione del ponte, da sempre un'entità immaginaria, che diventa l'espressione del male:

Ah, ah, ah! Radisav, *vila* dei monti, perché ti sei irrigidito così? Perché non continui a scalzare il ponte? Perché non ringhi e soffochi? Intona un canto, *vila!* Bala, *vila!*²⁴

L'esperienza traumatica del mito corrisponde al compimento sacrificale che ha una sua continuità nell'opera. Alla base del mito del sacrificio di fondazione è legato il concetto dell'immortalità dell'anima che come tale può difendere la costruzione. Il topos della "metafisica arcaica", secondo cui la costruzione dura nel tempo solo attraverso la «morte violenta sacrificale», come la chiama Eliade: ossia l'atto simbolico di unione tra l'anima della vittima e quella dell'edificio che è la *conditio sine qua non* per la riuscita dell'impresa.

[...] in scena torna l'archetipo, il nome primordiale di cui ognuno possiede il riflesso. Ma l'archetipo è proprio il riflesso sul piano della psicoanalisi e della storia delle civiltà di quella nozione di immagini primordiali, di simboli perenni²⁵

Si può dedurre che la lettura del "dopo" sacrificio, rispetto a quella di "prima" del sacrificio, richiede una totale partecipazione e implica un nuovo riordino della vita. La memorabile impresa del sacrificio, nel mondo umano, "ripete" le fasi della creazione del mondo divino. Sono questi i margini entro i quali il mito si afferma, nel tempo e nello spazio, contribuendo alla sua diffusione e alla permanenza nel seno del popolo.

Il mito del sacrificio di fondazione, una sorta di cosmogonia da cui si attingono la verità e la libertà, può essere ancora attuale? Una prima constatazione evidenzia che il rapporto tra realtà e mito, che sconfina nell'irrazionale, non si interrompe mai, è sempre presente. Andrić adatta l'immagine mitologica per connettere la trama del suo romanzo alla storia che, secondo la sua definizione è il «luogo in cui si sa davvero chi era giusto e chi colpevole»²⁶. Ma è solo una sua inesaudita richiesta di verità in un mondo tutto da scoprire e rimettere a nuovo attraverso l'antico – secondo una sua

²³ I. Andrić, *Il ponte sulla Drina*, cit., 66.

²⁴ *Ibid.*, p. 68.

²⁵ F. Jesi, *Letteratura e mito*, cit., pp. 156-157.

²⁶ Cfr. S. Šmitran, *O priči i pričanju Ive Andrića*, in «Politika», 16 dicembre, 2006.

concezione narratologica – e che, come si è appreso, «nel corso delle guerre jugoslave degli anni Novanta del XX secolo»²⁷ ha avuto risvolti inaspettati; la sua opera è stata accusata di approfondire l’“islamofobia”.

Senza entrare nei dettagli di una controversia inconcludente di un suo “razzismo genetico demonizzante”, è possibile, invece, poter affermare con certezza che Andrić con i suoi mitemi, ha influenzato anche la cultura e la politica, ma molto del suo racconto è stato visibile tra la gente. L’*exemplum* della memoria collettiva era apparso, secondo l’opinione occidentale, come chiusura e isolamento in se stessi delle popolazioni delle terre jugoslave, mentre quella era un’apertura verso gli altri, attraverso i propri strumenti, per mezzo del mito.

La mentalità balcanica era ricomparsa; quel codice non poteva essere cancellato. Era accaduto che la comunità stessa avesse prescelto lo scrittore quale autentica figura rappresentativa, riconoscendogli il ruolo di moralista. Il ponte di Višegrad, che nel romanzo conosce due date – quella della costruzione nel 1571 e quella del bombardamento nel 1914.

Ed ecco che l’*epos* del ponte si snoda attraverso tutto il romanzo, diventando una iconografia immaginifica, accresciuto e indebolito, a seconda dell’esperienza degli uomini che lo hanno attraversato, e dei secoli che lo hanno levigato.

Prima di passare in rassegna le descrizioni della vita del ponte e delle trasformazioni nel tempo, occorre ribadire ciò che abbiamo detto precedentemente: la poetica andrićiana attinge a piene mani dalla tradizione popolare e riflette il meccanismo della memoria tramandata. Qui di seguito riportiamo alcuni tra i passi più significativi che fanno da cornice alla chiusura dei capitoli, a conferma del rigore formale e contenutistico, in un susseguirsi di rara bellezza espressiva:

Così sorse il ponte con la “porta” e così si sviluppò attorno ad esso la cittadina. Poi per oltre trecento anni, il suo posto nello sviluppo della città e il suo rilievo nella vita degli abitanti furono quali li abbiamo sopra brevemente descritti. E il senso e il significato della sua esistenza sembrarono consistere nella sua stabilità. La sua splendida linea nella struttura della città non mutò, così come non mutarono i contorni delle montagne circostanti contro il cielo.²⁸

Così le generazioni si susseguirono accanto al ponte, ed esso si scrollava di dosso, come polvere, tutte le tracce che vi lasciavano sopra gli effimeri capricci e bisogni umani, e rimaneva immutato e immutabile dopo ogni evento.²⁹

²⁷ R. Valle, *Genealogia al crepuscolo del fascismo: Ivo Andrić e la “rivoluzione fascista” in Italia e nei Balcani (1914-45)*, cit., p. 21

²⁸ I. Andrić, *Il ponte sulla Drina*, cit., p. 93.

²⁹ *Ibid.*, p. 123.

Pareva che le numerose e radicali trasformazioni negli spiriti e nelle abitudini dei cittadini e nell'aspetto esterno della città passassero oltre il ponte senza neppure toccarlo. Sembrava che il bianco, solido ponte, il quale aveva ormai tre secoli, ma non mostrava alcuna traccia del tempo trascorso né alcuna cicatrice, dovesse restare immutato anche "sotto il nuovo imperatore" e dovesse resistere anche a questa inondazione di novità e di trasformazioni come aveva sempre sostenuto anche le maggiori alluvioni, e che dalle furibonde masse di acqua torbida che lo avevano sommerso, fosse resuscitato intatto e bianco, come rigenerato.³⁰

E il ponte continuava a stare, tale quale era da secoli, con la sua eterna giovinezza di perfetto disegno e di buona e grande opera umana, una di quelle opere che non conoscono vecchiaia e trasformazioni e che, almeno così sembra, non condividono la sorte delle cose transitorie di questo mondo.³¹

Tutto sembrava un eccitante e nuovo gioco sul vetusto ponte, il quale, al chiarore lunare delle notti di luglio, biancheggiava, lindo, giovane e immutabile, e compitamente bello e forte, più forte di tutto quel che il tempo avrebbe potuto portare e gli uomini escogitare e compiere.³²

Da quei dieci giorni di bombardamento il ponte non ebbe a subire alcun grave danno. Le granate colpivano i pilastri lisci e le volte ricurve, ne rimbalzavano ed esplodevano in aria lasciando sui muri di pietra come sola traccia leggere graffiature bianche, appena visibili.[...] Soltanto i proiettili che raggiungevano proprio la carreggiata formavano nella ghiaia battuta piccole buchette e incavi, ma questo non si poteva notare finché non si arrivava proprio sul ponte. E così, in mezzo a tutta quella nuova tempesta che si riversò sulla città, scuotendo dalle fondamenta e rovesciando antiche abitudini, uomini vivi e cose morte, il ponte continuò a stare in piedi, bianco, duro e invulnerabile, come era stato da sempre.³³

Un'immensa, solenne edificazione della bellezza dell'arte che misteriosa resiste alle intemperie del tempo, alla stregua del mito che è servito allo scrittore per erigerlo. Il ponte, la presenza-assenza, la vicinanza-distanza che lo sguardo tocca e interroga è sfuggibile nel suo mutamento, sempre inspiegabile, nella ferita e nell'armonia. L'interpretazione del ponte, lungi dall'esaurirsi, attraverso la lente metaforica del grande scrittore quale è Andrić, verifica e annota ogni pur minimo cambiamento del suo "essere", sconfinando in filogenesi.

³⁰ *Ibid.*, p. 188.

³¹ *Ibid.*, p. 283.

³² *Ibid.*, p. 309.

³³ *Ibid.*, p. 382.

Andrić questo concetto lo aveva dichiarato, con convinzione e determinatezza:

Sono arrivato ad una conclusione negativa: il nostro pensiero da solo, con tutto l'impegno che mettiamo..., non significa molto e nulla può; e l'altra positiva: bisogna ascoltare le leggende, tracce del volere del popolo lungo i secoli, e da esse, per quanto è possibile, decifrare il senso del nostro destino.³⁴

Un connubio annunciato che acquista una sua fecondità, mai venuta meno, nella riproposizione del mito, nella dimensione religiosa, filosofica e antropologica. Nell'immaginario collettivo queste miracolose visioni, espresse in forma di sunto irripetibile, sono quelle che compaiono in tempi difficili, quando si sgretolano le speranze e cadono i pilastri delle certezze.

Così è accaduto in tempi recenti, durante la guerra in Bosnia nel 1991, quando veniva usata la parola "ferito", per indicare i ponti bombardati o lesionati. La popolazione ortodossa, cattolica e musulmana si separava e, con essa, il concetto teorizzato, i ponti cessavano di essere l'anello di congiunzione tra mondi differenti, perlopiù occidentale e orientale e quanti altri si sovrappongono e si possono aggiungere.

L'esempio del ponte "ferito" è anche quello sul fiume Sava nei pressi di Bosanska Gradiška – "porta della Bosnia" e il "confine dei due mondi"³⁵, da un lato la sponda bosniaca, dall'altro quella croata.

Era come se si fosse rivelato il mito del *mos – moris* ("volontà dell'acqua fluente") a cui si sentiva la necessità di confidare il sogno di attraversare il fiume, perché tutte le speranze sono dall'altra parte. Lungo i corsi dei fiumi la gente, rimasta divisa, comunicava con parenti e amici rimasti dall'altra parte; succedeva di pomeriggio, prima del tramonto quando, come si racconta, il fiume faceva pervenire nitidi i suoni e le voci dei saluti e delle notizie. Era un affiorare di eventi legati al mesto e a un tempo luegggiante Medioevo, e nello specifico al principe Lazar, per il quale la leggenda vuole che, giunto al monastero Gornjak, volesse parlare con il santo Gregorio attraverso il fiume Mlava che da quel momento, in quel tratto, avrebbe continuato a scorrere silenzioso.

Nel 1999, dopo i bombardamenti dei ponti sul Danubio in Serbia, il poeta serbo Miodrag Pavlović, che è nato a Novi Sad e vive a Belgrado e conosce la *vila* del fiume natio, ha ripercorso e calcato quello smarrimento individuale e

³⁴ A. Andrić, *Istorija i legenda*, Beograd, Prosveta, 1981, p.25.

³⁵ Dai romani chiamata Servitium e menzionata da Plinio (III 142).

l'ha fatto diventare collettivo nella poesia *I ponti di Novi Sad*³⁶. È evidente il richiamo alla tradizione popolare e al canto orale, che ha saputo coniugare struttura concettuale e candore formale:

Bel abitudine attraversare
da una sponda all'altra,
sentiero per un amico o un ospite,
corteo che all'incontro s'affretta,
erano l'orgoglio e la funzione del ponte.

Quando iniziarono i digiuni
i tre ponti di Novi Sad
come culle divise a metà
hanno abbandonato il loro posto
e sono affondati.

Biancheggia ancor
la loro impalcatura.

Potrebbe essere una valida guida a chi per la prima volta si affaccia a quel mondo di cui la storia e la cultura moderna si spiegano con la tradizione del mito tragico che si eredita e non si impara.

* * *

Mit o prinošenju ljudske žrtve u izgradnji mosta u romanu Ive Andrića, NaDrini čuprija, vezan je za besmrtnost duše, jer kao takva brani građevinu koja može da traje u vremenu samo preko "nasilne žrtvene smrti". Umjesto žrtvenog mita djece i žena u narodnom predanju, sa kojim ima dodirnu tačku u vili (čarobnica, ženski dub ili demon rijeke) - koja noću ruši ono što je danju sagrađeno, Andrić, svojim narativnim postupkom, proširuje značenje mita i osigurava uspjeh gradnje mosta prinošenjem žrtve muškarca. Pitanje je da li mit o prinošenju žrtve - jedna vrsta kosmogonije iz koje se crpi istina i sloboda -, može i danas biti aktuelan? U toku građanskog rata u Bosni, kada su bombardovani mostovi u narodu bili „ranjeni mostovi”, exemplum kolektivne memorije ponovo se javio; po mišljenju jednih, kao vid izolacije i zatvaranja u sebe jugoslovenskih naroda, po mišljenju drugih, kao jedini mogući način komunikacije sa svijetom.

³⁶ La poesia, in risposta alle “bombe intelligenti” è stata pubblicata nel libro-inchiesta della giornalista N. Savković, *Gli angeli di Novi*, Bologna, Quaderni del Battello Ebbro, 2002, p. 245 (traduzione di S. Šmitran).

Summary

***Na Drini ćuprija*: foundation sacrifice myth**

Stevka Šmitran

The paper analyses the use of the myth in Ivo Andrić's novel *Na Drini ćuprija*. The human sacrifice in order to build a bridge is related to the soul immortality and defends a case that can last only through the "violent sacrificial death". Instead of the children and women sacrifice myth in folk tales, which has a common point in the *vila* – the magic, the female spirit or the demon river who breaks down during the day what had been built at night –, Andrić extends the meaning of myth and ensures the successful construction of the bridge through the sacrifice of a man. The question is whether the myth of sacrifice – a kind of cosmogony from which truth and freedom are drawn – can still be actual nowadays. During the civil war in Bosnia, when the bombarded bridges in the nation were "wound bridges", an example of collective memory has come back; it has been seen, on one hand, as isolation and closure of the Yugoslav people, on the other hand, as the only possible way to communicate to the world.

Key words: Ivo Andrić, Balkans, foundation, myth

Recensioni/ Recenzije

Un'interessante collaborazione tra l'architetto e il committente

Ana Šverko, *Giannantonio Selva, Dalmatinski projekti venecijanskoga klasicističkog arhitekta/Designs of the Venetian Neoclassical Architect Giannantonio Selva*, in *Dalmatia*, Institut za povijest umjetnosti, Zagreb, 2013., 318 pp., 195 ill.

L'architetto veneziano Giannantonio Selva (1751-1819), uno dei più noti rappresentanti del neoclassicismo italiano, lasciò nella parte croata dell'Adriatico un imponente numero dei suoi lavori, commissionati dalla famiglia Garagnin di Trogir. La sua opera in Dalmazia era in gran parte sconosciuta e non era stata finora studiata nel suo insieme.

I progetti architettonici di Selva sono nati in base alla corrispondenza con il committente Gianluca Garagnin (1764-1841), di famiglia nobile e possidente, conosciuto soprattutto come uno dei più noti personaggi dell'illuminismo dalmata e del movimento fisiocratico a cavallo tra Sette e Ottocento. Uomo di ampia erudizione, agronomo, ed economista, discendente da una famiglia veneziana mercantile e, in seguito, nobile, aveva una visione della prosperità della Dalmazia fondata sulla moderna agricoltura. Per ottenere questo fine assunse Giannantonio Selva, uno dei più rinomati architetti veneziani di quel tempo. Dalla loro corrispondenza traspare come Garagnin s'impegnava a dirigere l'architetto verso le soluzioni volute non solo attraverso le parole, ma anche attraverso i propri disegni. Dall'altra parte, nelle risposte, Selva si mostrò molto gentile ma risoluto, riducendo le richieste del cliente alla giusta misura.

Le aree nelle quali Selva progettò ed eresse edifici sono tre. La prima, situata dentro le mura della città, dove la famiglia Garagnin aveva il suo complesso residenziale composto di varie palazzine fabbricate tra il Duecento e il Settecento e per il quale Selva fece una serie di piani per il collegamento e il rimodernamento interiore ed esteriore secondo principi neoclassici. La seconda area racchiude il vasto territorio di Trogir, la zona conosciuta come Travarica, situata fuori delle mura cittadine dalla parte della terraferma. Là, intorno all'anno 1800, iniziò a progettare gli edifici per il primo giardino pubblico in Croazia, che nello stesso tempo fu anche il primo parco agrario neoclassico. La terza area per la quale Selva realizzò i disegni è circoscritta a Divulje, località rivierasca tra Trogir e Kaštela. Luogo ove, all'inizio del 1800, Selva fece una serie di disegni per edifici intitolati *La casa nella campagna*, fabbricato che avrebbe dovuto, infatti, essere costruito combinando la casa per la villeggiatura e la fattoria di tipo *ferme ornée*.

Il libro contiene i seguenti capitoli: *Uvod* (Introduzione) (19-48); *Arhitekt i naručitelj* (L'Architetto e il cliente)(49-90); *Selvini projekti za Garagninove 1800-1806* (I progetti di Selva per la famiglia Garagnin 1800-1806) (91-236); *Umjesto*

zaključka (In luogo della conclusione) (239-243). Segue un'estesa bibliografia, l'elenco delle illustrazioni, l'indice dei nomi e dei luoghi e un lungo riassunto in lingua inglese. Il libro contiene ancora un'estesa documentazione raccolta dagli archivi della famiglia Garagnin: una quarantina di lettere, diversi contratti, varie scritture, disegni e altro.

Particolarmente ben elaborati sono i capitoli riguardanti il parco agrario a Travarica alla luce delle teorie fisiocratiche e del concreto bisogno di sfamare la popolazione in Dalmazia, esposta alle frequenti ondate di carestia, e la casa di villeggiatura a Divulje. Questi capitoli sono accompagnati da tantissimi disegni, immagini e fotografie con didascalie in croato e in inglese.

In questo libro, inoltre, viene esaminato per intero il modo di operare di Giannantonio Selva con un profondo senso per la comprensione della dialettica del processo creativo per il quale i piani iniziali venivano gradatamente sviluppati in progetti. Così viene cristallizzata, da una parte, la sensibilità creativa di Selva e la sua enorme conoscenza teorica e pratica dell'architettura storica e contemporanea, e, dall'altra, la genuina cognizione del proprietario di stabilire nuovi paradigmi di architettura nella propria visione dell'agricoltura, come anche dei piaceri della villeggiatura e della dimora, con lo scopo di poter servire anche da modello ad altri proprietari dalmati.

Il libro di Ana Šverko è un contributo di eccezionale valore, tra i veramente pochi saggi dedicati al neoclassicismo in Dalmazia, per le nuove scoperte, per le interpretazioni originali, per la facoltà intellettuale della tematica neoclassica dell'architettura e dell'urbanesimo in Dalmazia. Tenendo conto del fatto che Selva sia stato il primo tra gli architetti veneziani neoclassici ad intraprendere viaggi in Europa e che fu, quindi, esposto a diversi influssi, il libro può rivelarsi assai interessante per coloro che si occupano del Neoclassicismo nel contesto europeo.

Ljerka Šimunković

Uspješan primjer spašavanja zavičajne baštine

Radoslav Benčić, Rječnik govora grada Hvara. Forske rici i štorije, Hvar, Muzej hvarske baštine, 2013., 527 str., ilustrirano + CD

U posljednje vrijeme svjedoci smo objavljivanju niza leksikografskih djela posvećenih lokalnim govorima ne samo u Dalmaciji nego diljem čitave Hrvatske. To je trend koji je prisutan u posljednje vrijeme, osim kod nas, osobito u onim zemljama kao npr. Italiji, gdje gotovo svako mjesto ima svoj karakterističan govor, a koji pomalo iščezava pod pritiskom standardnog govora škole, medija itd. Prije nekoliko godina primila sam zbirku pjesama na govoru San Benedetta del Tronto s karakterističnim naslovom *Prème che se fa notte* (Prije nego što padne noć) i čitav niz glosara s riječima i ilustracijama pojedinih riječi i pojmova od kojih većina nije više u svakodnevnoj uporabi. Te nam knjige jasno pokazuju namjeru pisaca glosara, gramatike i poezije da zapišu riječi, fraze, poslovice i običaje svog rodnog mjesta prije nego što potpuno nestanu, a ujedno i želju da taj materinski mjesni govor bude razumljiv i mlađim naraštajima te da ostane u aktivnoj uporabi u obitelji, prijateljskim razgovorima, u poeziji itd. Glosari, koji su ilustrirani, trebali bi omogućiti da ta jezična baština bude još očitija i prihvatljivija mlađim naraštajima koji ne žive više život svojih djedova niti se služe predmetima koji su bili neophodni u radu i životu starijih naraštaja.

I otok Hvar može se podičiti s rječnicima i glosarima posvećenim lokalnim govorima kao npr. Brusja, Vrboske, Pitava itd. Ovi su rječnici i glosari zasigurno vrlo vrijedni u svom nastojanju da se lokalni govori otmu zaboravu ili da se gledateljima ili čitateljima komedija pisanih na lokalnom govoru protumače neke stare i nepoznate riječi. Međutim, nedostajao je rječnik grada Hvara koji je poznat po svom cakavskom govoru. Toga se ogromnog i zahtjevnog posla prihvatio Radoslav Benčić koji je na svome rječniku radio punih deset godina, usredotočivši se na govorno stanje sredinom 20. stoljeća kojega je, kao izvorni govornik, vrlo dobro znao.

Radoslav Benčić nije pozivom jezikoslovac već arhitekt koji je čitav svoj radni vijek proveo izvan domovine, vrativši se u nju tek nakon umirovljenja. Budući da i ovaj rječnik, kao i većina rječnika mjesnih govora Dalmacije, nije djelo profesionalca nego amatera, koji je imao neki drugi životni poziv, ne bi bilo poželjno da se za Radoslava Benčića izraz „amater“ shvati u pogrdom smislu kako se to u naše vrijeme običava, već u onom istinskom i prvobitnom značenju „ljubitelja“ koji svoje slobodno vrijeme posvećuju onome što jako voli i što će, u ovom slučaju, pomoći da zabilježi svoj mjesni govor te ga tako otrgne neminovnom zaboravu.

Raduje nas autorov vrlo studiozan pristup izradi ovog rječnika, koji je u stilu pravog „ljubitelja“ proučio svu dostupnu literaturu te stečeno znanje primijenio poput pravog profesionalca na potpuno znanstveni način i uz čitavu znanstvenu aparaturu potrebnu u izradi rječnika. Budući da grad Hvar nije imao razvijenu književnost na svome govoru, kao npr. Dubrovnik ili Split, autor se morao uglavnom služiti svojim znanjem izvornoga govornika, vlastitim sjećanjima kao i metodom ankete među prijateljima i građanima Hvara razne životne dobi i različitih profesija. Tako je ovim rječnikom autor obuhvatio preko 12.000 riječi od kojih je jedan dio još uvijek u živoj uporabi, dok veliki dio nije, ali je zato još uvijek prisutan u svijesti hvarskih govornika.

Zahvaljujući naporima autora, *Rječnik govora grada Hvara* ima veliki broj natuknica popraćenih situacijskim kontekstom u kome se te riječi javljaju, te su odreda sve riječi, zajedno s kontekstom, naglašene. Rječnik ima i jednu dodatnu vrijednost koju primjenjuju najbolji izrađivači specijaliziranih glosara i rječnika, a odnosi se na onaj dio koji obrađuje tematske grupe riječi. Smatram da je to zaista vrlo vrijedan doprinos koji je dodatno obogatio ovaj već ionako bogati te leksikografski izvrsno opremljen rječnik jednoga mjesnoga govora. Taj dio, koji sadrži više od 5000 riječi, zaslužuje posebnu pohvalu jer je to svojevrsni „thesaurus“ koji nam predočava minulo i sadašnje vrijeme grada Hvara te predstavlja okosnicu u kojoj se odvijao čitavi životni i radni vijek otočnoga življa. U tom tematskom bloku, zasnovanom na semantičkim poljima, ističu se naslovi kao „Hvaranin i njegova obilježja“ u kojem su zabilježena sva tradicionalna hvarska imena u svim mogućim varijantama, obiteljski nadimci, međuljudski odnosi, zdravstvena stanja, osobine ljudi te odjevni predmeti i tkanine. Naslov „Hvaranin i njegovo okruženje“ sadrži gotovo sve riječi koje se odnose na okoliš, vrste tla, toponime mjesta na moru, kuću opisanu iznutra i izvana, alate i oruđa, vinogradarstvo itd. To predstavlja uistinu detaljan i dragocjen pregled gotovo svih riječi hvarskoga gradskog, pomorskog, ribarskog i poljoprivrednog stanovništva, a obuhvaća pojmove, toponime, izraze, govorne forme, uzvike, uzrečice, izreke, poslovice, psoske i kletve. Rječnik ima i nosač zvuka, umetnut uz korice, na kojem je snimljeno pet šaljivih priča na mjesnom hvarskom govoru. Rječnik je dodatno obogaćen fotografijama prizora svakidašnjeg života grada Hvara, a koje su snimili polovinom prošlog stoljeća Benčićevi roditelji, vlasnici fotografske radnje u Hvaru, i koje zorno predstavljaju svojevrsni dokument jednog vremena koga više nema.

Zanimljivo je da leksik grada Hvara, osim riječi hrvatskoga korijena, sadrži veliki broj riječi iz mletačkoga govora i varijanata koje su proizašle iz mletačkoga: mletačko-dalmatinskog i tršćanskog, te kasnije i samog talijanskog jezika. To je leksičko posuđivanje imalo svoju podlogu u činjenici da je Hvar skoro četiri stoljeća bio pod upravom Mletačke Republike te da je bio luka u

koju su svraćali mletački brodovi po opskrbu hranom i vodom na dugom putu od Levanta do Venecije i obratno.

Ne preostaje mi ništa drugo nego da ovaj rječnik, dokaz istinske ljubavi prema rodnom gradu, najtoplije preporučim svima koji se znanstveno bave proučavanjem dalmatinskih govora i narječja, proučavateljima romanizama i svima onima koji će u ovom rječniku naći podjednako zabavno kao i poučno štivo.

Ljerka Šimunković